DC 130. M2 M35 1756x v. 1

FROM THE
PERSONAL LIBRARY OF
JAMES BUELL MUNN
1890 – 1967

BOSTON PUBLIC LIBRARY

LETTRES

DE MADAME

DE MAINTENON,

A DIVERSES PERSONNES,

Et à M. D'AUBIGNÉ, *son frere.*

TOME I.

A AMSTERDAM,

AUX DEPENS DE L'EDITEUR.

M. DCC. LVI.

LETTRES
DE MADAME
DE MAINTENON.

A DIFFE'RENTES PERSONNES.

LETTRE I.

DE MLLE. D'AUBIGNE'
A MLLE. DE ST. HERMANT.

De Niort. 1650.

MADEMOISELLE: Vous m'écrivez des choſes trop flatteuſes: & vous me traitez, peu s'en faut, comme ſi j'étois d'un ſexe différent du vôtre. Je ſuis bien plus flattée de vos louanges que de celles de Monſieur de M*** †. Il m'en donne avec plus de paſſion, mais pas avec autant de tendreſſe. Auſſi me mé-

† Vraiſemblablement le chevalier de Méré.

méfierois-je bien d'un amant, qui sauroit entrer dans mon cœur avec la même adresse que vous y entrez. Je ne regretterois point Paris, si vous n'y étiez pas. Vous effacez tout ce qui m'y a plu. Je n'oublierai jamais les larmes que vous avez versées avec moi: & toutes les fois que j'y pense, j'en verse encore. Je m'assieds avec un plaisir toujours nouveau sur cette chaise, que vous avez travaillée de vos mains: & quand je veux écrire, je ne suis contente ni de mes expressions ni de mes pensées, si je ne me sers pas de vos plumes & de votre papier. Je vous prie, Mademoiselle, de me dispenser de vous l'envoïer tout écrit. Je n'ai ni assez de courage ni assez d'esprit pour cela: je vous en promets la moitié: & vous aurez le reste, quand j'aurai autant d'esprit que Monsieur Scaron. J'aime bien Mademoiselle de Neuillan: je vous prie de le lui dire, & de la remercier du service qu'elle m'a rendu, en me donnant en vous une amie qui me consoleroit de ma mere, si quelque chose pouvoit m'en consoler.

LET-

LETTRE II.

DE M. SCARON A MLLE. D'AUBIGNE'.

MADEMOISELLE, Je m'étois toujours bien douté, que cette petite fille, que je vis entrer il y a ſix mois dans ma chambre avec une robe trop courte, & qui ſe mit à pleurer, je ne ſai pas bien pourquoi, étoit auſſi ſpirituelle qu'elle en avoit la mine. La lettre que vous avez écrite à Mademoiſelle de Saint-Hermant eſt ſi pleine d'eſprit, que je ſuis mécontent du mien de ne m'avoir pas fait connoitre aſſez tôt tout le mérite du vôtre. Pour vous dire vrai, je n'aurois jamais cru, que dans les îles de l'Amérique ou chez les religieuſes de Niort on apprit à faire de belles lettres: & je ne puis bien m'imaginer pour quelle raiſon vous avez apporté autant de ſoin à cacher votre eſprit, que chacun en a de montrer le ſien. A cette heure que vous êtes découverte, vous ne devez point faire difficulté de m'écrire auſſi bien qu'à Mademoiſelle de St-Hermant. Je ferai tout ce que je pourrai, pour faire une auſſi bonne lettre que la votre: & vous

aurez le plaisir de voir qu'il s'en faut beaucoup que j'aïe autant d'esprit que vous. Tel que je suis, je serai toute ma vie, &c.

LETTRE III.

DU MEME A LA MEME.

VOus êtes donc devenue malade de la fievre tierce. Si elle se tourne en quarte, nous en aurons pour tout notre hiver. Car vous ne devez pas douter qu'elle ne me fasse autant de mal qu'à vous. Faites moi savoir, je vous prie, combien d'accès nous en avons déjà eus, & ce que les médecins en disent, puisque vous les verrez la premiere. Et en vérité, cela est assez extraordinaire que vous sachiez de mes nouvelles quatre ou cinq jours avant moi-même. Je me fie bien en mes forces, accablé comme je suis de tant de maux, de prendre tant de part aux vôtres. Je ne sai si je n'aurois pas mieux fait de me défier de vous la premiere fois que je vous vis. Je le devois faire à en juger par l'événement. Mais aussi qu'elle apparence y avoit-il, qu'une jeune

jeune fille dût troubler l'esprit d'un vieux garçon ? Et qui l'eut jamais soupçonnée de me faire assez de mal pour me faire regretter de n'être plus en état de me revancher ? Douceurs à part, je sai que vous êtes malade, & ne sai si l'on a de vous tout le soin qu'on en doit avoir. Cette inquiétude-là augmente fort le déplaisir que j'ai de vous voir aussi malheureuse que je vous suis inutile.

Tandis que la cuisse étendue,
Dans un lit toute nue,
Vous reposez votre corps blanc & gras
Entre deux sales draps,
Moi malheureux pauvre homme,
Sans pouvoir faire un somme,
Entre mes draps qui sont sales aussi,
Je veille en grand souci.

Et tout cela pour vous aimer plus que je ne pensois. Que je vous aime ! Et que c'est une sottise que d'aimer tant ! Comment ! à tout moment il me prend envie d'aller en Poitou, & par le froid qu'il fait : n'est-ce pas une forcenerie ? Ah ! revenez, revenez, puisque je suis assez foû pour regretter des beautés absentes. Je me devois mieux connoitre, & considérer, que j'en ai plus qu'il ne m'en faut d'être estropié depuis les piés

jusqu'à la tête, sans avoir encore ce mal qu'on appelle l'impatience de vous voir. C'est une maudite maladie. Ne vois-je pas bien comme il en prend au pauvre M... de ce qu'il ne vous voit pas aussi souvent qu'il voudroit, encore qu'il vous voie tous les jours ? Il nous en écrit en desespéré ; & je vous le garantis ame damnée, à l'heure que je vous parle, non pas à cause qu'il est hérétique, mais parce qu'il vous aime, & c'est tout dire. Vous devriez pourtant vous en tenir à vos conquêtes, laisser enfin le genre humain en paix,

Et commander à vos œuillades
De faire un peu moins de malades.

Vous êtes bien heureuse de n'avoir pas à faire à moi : je vous menerois d'importance. Vous vous moquez peut-être de mes menaces. Mais sachez, beauté fière, qu'on ne manque point d'hommes forts dans une affaire où le public est intéressé. Il n'y auroit donc qu'à faire mourir les gens ! Et dites moi, ma mignonne ! êtes-vous chrétienne ? vous êtes turque, sur mon honneur : je m'y connois bien : & vous êtes turque des plus méchantes. Encore les turcs de bien & d'honneur sont-ils grands

au-

aumôniers. Mais de l'humeur dont je vous connois vous ne feriez pas de bien pour un empire, même à ceux qui vous aiment. Vous ne valez donc rien, quoique vous soiez faite de quantité de belles & bonnes choſes : vous autoriſez plus que perſonne le proverbe qui dit: *tout ce qui reluit n'eſt pas or :* & enfin vous êtes auſſi diableſſe que vous êtes blanche. Avec tout cela, voïez ce que c'eſt que d'être belle, je ſuis plus que perſonne du monde &c.

LETTRE IV.

DU MEME A LA MEME.

QUE vous êtes querelleuſe! Et ſi vous n'aviez beaucoup d'autres bonnes qualités, que j'aurois à ſouffrir en cultivant l'amitié que j'ai grande envie de faire avec vous! Hé bien! quand je vous aurois manqué une fois de parole, vous ſeriez bien gâtée. Je vous en manquerai plus de cent fois: & ſi, je ne vous en aimerai pas moins. Voïez-vous, Mademoiſelle, j'aime ſi fort mes amis, que j'en ſuis honteux. Mais j'avoue qu'il y a quelques petites incom-

modités à souffrir avec moi. Je suis paresseux en diable : & pour vous montrer que je dis vrai, c'est que, de pure paresse, je ne puis me résoudre à vous choisir des vers dans ma cassette, quoique j'en aïe plus grande envie que vous : & c'est tout ce que je pourrai faire tantôt, quand vous me direz des injures. Vous verrez avec quelle patience je les souffrirai : & vous jugerez par-là, qu'au moins je suis bon à être grondé, si d'ailleurs je ne suis bon à rien. On n'a que faire de nous vouloir brouiller : nous nous brouillerons bien tout seuls sans que personne s'en mêle : mais aussi nous nous raccommoderons bien vite : & ce sera à recommencer de plus belle. Adieu. Je suis votre très humble & très obéissant serviteur, ou le diable m'emporte.

LETTRE V.

DU MEME A LA MEME.

OH! pour le coup : voici les vers. Vous y verrez, petite tigresse, que j'avois bien raison de me défier de vous.

Je

Je voïois tous les jours l'incomparable
Iris:
J'admirois ſon eſprit: je la trouvois fort
belle:
Imprudent que j'étois! je m'aimois au-
près d'elle,
Sans connoitre que j'étois pris.
Mais ne la voïant plus, ô bons Dieux!
quelle flame
S'eſt découverte dans mon ame!
Quels rigoureux tourmens n'ai-je pas en-
duré,
Quand j'ai penſé depuis à ſes aimables
charmes!
Que j'ai pouſſé de cris! que j'ai verſé de
larmes!
Et que j'ai ſouvent ſoupiré!
Mais je ne la vois plus: & cependant
mon ame
Voit croitre tous les jours ſa flame.
Je la ſens dans mon cœur augmenter cha-
que jour,
Mais auſſi chaque jour mon eſprit dimi-
nue.
O dangereuſe Iris! pourquoi vous ai-je
vue,
Si j'en devois mourir d'amour?
Et ſi je ne ſaurois, tant vous êtes ſé-
vère,
Vous le dire ſans vous déplaire?

L'amour que j'ai pour vous me tourmente
si fort,
Que j'en pourrois fléchir l'ame la plus
barbare:
Je vous offenserai, si je vous le déclare,
Si je le cache, je suis mort:
Mais redoutant la mort moins que votre
colere,
J'aime mieux mourir & me taire.

M. de Miossens à la goutte: on voit bien qu'il vous aime. Aimez moi, & je serai guéri de tous mes maux.

LETTRE VI.

DU MEME A LA MEME.

MADEMOISELLE, je vous envoie ma confession. Quoique je sois devant tout le monde en posture de pénitent, il n'y a personne en qui j'aïe plus de confiance qu'en vous: pour vous mon cœur est percé à jour.

Si je n'aime de tout ce cœur
Iris dont le bel œuil s'est rendu mon vain-
queur
Par une seule œuillade,

Si

Si d'adorer d'autres appas
Jamais l'amour me persuade,
Je veux que sa beauté qui m'a rendu malade
Ne me guérisse pas.

C'est jurer par les ondes du Stix: mais puis-je, ma toute charmante, ma toute précieuse, m'attacher à vous par un serment trop fort?

Oui, si je n'aime constamment,
Et si jamais mépris ou mauvais traitement
Me rendent infidelle,
O grands Dieux! à qui je promets
De l'aimer & douce & cruelle,
Je veux bien que le feu dont je brûle pour elle
Ne me brule jamais.

Que diable allois-je faire dans cette galère? Pourquoi vous aimer, vous qui ne m'aimerez jamais? Vous me direz toujours avec cette gaieté qui me désespère, vous m'aimez parce que je suis jolie: je ne vous aime point parce que vous êtes à faire peur.

Ma raison par de vains discours
A beau me faire voir le péril que je cours,

Quoiqu'elle me conſeille,
Grands yeux qui paroiſſez ſi doux!
Tein frais & vif! bouche vermeille!
Beaux cheveux! belle Iris! adorable merveille!
Je veux mourir pour vous.

LETTRE VII.

DE M. DE MERE' A MLLE. D'AUBIGNE'.

JE n'oſe vous écrire, Mademoiſelle, quoique vous m'aïés fait la grace de me le permettre & que ce ne ſoit pas la premiere fois que je me le ſois permis. J'étois bien plus hardi, avant d'avoir l'honneur de vous connoitre: & je trouve que plus je vous ai vuë, plus vous m'avés inſpiré de reſpect. Je crois que ſi vous n'étiés que la plus belle & la plus agréable perſonne du monde, je vous dirois librement tout ce qui me viendroit dans la fantaiſie. Mais vous avez tant d'autres qualités de plus haut prix, que lorſque l'on vous écrit ou que l'on vous parle il eſt bien malaiſé de ne vous pas craindre: & je remarque en vous un mérite ſi pur & ſi rare, que j'aurois de la peine à me perſua-

fuader, que le plus honnête homme qui parut jamais fut digne de vous. Depuis que je vous ai quittée, je n'ai rien vu de tout ce que j'aime, rien de noble, rien de galant, ni de bon air. Même, quand il m'arrive de tourner ma penſée à ces dames, chez qui j'allois quelquefois, lorſque je ne pouvois être auprès de vous, cette idée ne me donne pas de ſentimens bien vifs: & je ne ſonge aux plus accomplies que pour vous mettre au deſſus d'elles. Encore que vous les effaciés & que vous ſoïés l'admiration de Paris & des mieux faites de la cour, il eſt pourtant vrai, Mademoiſelle, que c'eſt dans mon eſprit que vous conſervés tous ces avantages. De la ſorte que je les regarde, & qu'ils me ſont chers, il me ſemble que les plus grands princes ne ſçauroient être heureux ſans vous, & que plus ils ont de fortune & de grandeur, plus ils ſont à plaindre de ne vous avoir pas. Auſſi, Mademoiſelle, ſi je m'étois apperçu, que les matieres brillantes vous pluſſent, je vous pourrois aſſurer qu'Alexandre & Céſar vous euſſent préférée à toutes leurs conquêtes. Mais eſt-il poſſible qu'avec tant de raiſons que vous avés d'aimer

mer le monde & la vie, il arrive pourtant que vous ne laissés pas quelquefois d'être bien sombre & d'avoir de tristes pensées? Je vous ai pourtant vuë en cet état: & vous me fesiez souvenir de ces tems bas, qu'on aime quelquefois mieux que les plus brillans jours de l'été. Mais ce qui me plaisoit tant ne me tourmentoit pas moins. Et puis que votre présence qui m'est si chére ne m'empêchoit pas de souffrir, parce que vous étiés mélancolique, imaginés vous si je suis à plaindre à cette heure que je ne vous vois plus, quand votre tristesse me revient dans l'esprit. Croïez moi, vous devés mieux gouter ce que vous valés. Je vous le conseille sincérement & vous en conjure de tout mon cœur. Voici votre leçon, & ce qu'un ancien Grec écrivoit à son ami.

Sitôt que je vous perds de vue, je suis toujours bien aise d'apprendre de vos nouvelles: & tout ce que vous me mandés dans votre derniere lettre me réjouït & me paroit de bon sens, si ce n'est je ne sçais quoi de triste qui fait voir assez, que vous n'êtes pas bien content de notre condition. Nous en parlerons, quand vous serés de retour: & j'espere que

vous

vous prendrés d'autres penſées. Cependant il ne ſera pas mal à propos de vous écrire ce qui me vient dans l'eſprit ſur le ſujet de vos plaintes. Vous ſemble-t'il donc, mon cher ami, que les Dieux n'ont rien fait pour nous? Et ne ſongés-vous point qu'ils nous ont donné un corps bien ſain, bien formé, bien vigoureux, capable de ſuporter la faim, la ſoif, la fatigue, & capable de gouter tant d'innocens plaiſirs que la nature nous préſente? Ne tenons-nous pas auſſi de leurs libéralités une bonne conſcience qui nous exempte de crainte & de remords, un eſprit docile, pénétrant, ſoumis à la raiſon univerſelle, épuré par de profondes réflexions, comme au deſſus de tout par la philoſophie? Enfin ne nous ont-ils pas donnés l'un à l'autre? & nous pouvoient-ils faire un meilleur préſent? Que ſi nous ne ſommes pas dans l'abondance, vous imaginez-vous que ce ſoit un grand mal? Peut-être que nous en ſommes plus heureux, car nous n'avons beſoin que de peu de choſes: & ce qui ſe préſente en foule & qu'on ne ſouhaite point laſſe aiſément. Mais ce qui nous vient de notre fond, ou de notre induſtrie, ou même de quelques

ques petites faveurs de la fortune, nous cauſe toujours un plaiſir pur & durable. Conſidérés, d'ailleurs, que c'eſt pour nous que la nature agit, qu'elle étale de ſi beaux ſpectacles, quelle diſtingue les ſaiſons, que le ſoleil ſe lève & ſe couche, & que tant d'aſtres rendent la nuit agréable. C'eſt principalement pour nous que toutes ces choſes ſe font, parce que nous en ſçavons mieux profiter que le reſte du monde. En effet, connoiſſés-vous quelqu'un qui ſe plaiſe comme nous aux divers chants des oiſeaux, ni qui ſoit ſi ſenſible à la douceur d'une belle nuit? Souvenez vous, de plus, que ces plaiſirs ſont accompagnés de tant d'excellentes choſes que nous diſons dans nos promenades. Remercions en les Dieux: & deſormais gardons nous bien de nous plaindre. Ce ſeroit une extrême ingratitude. Car, en vérité, nous ſommes plus riches que les rois de Perſe, ou du moins nous ſommes plus heureux.

LETTRE VIII. *

DE ME. SCARON A MLLE. DE L'ENCLOS †.

MADEMOISELLE, Voici des vers que M. Scaron a faits pour vous, après avoir très inutilement tenté d'en faire contre vous. Je n'ai pas voulu lui permettre de vous les envoïer: & voïez combien je compte sur vous, je lui ai dit, que vous les recevriez de ma main avec plus de plaisir que de la sienne. Tous vos amis soupirent après votre retour. Depuis votre absence, ma cour en est grossie: mais c'est un foible dédommagement pour eux: ils causent, ils jouent, ils boivent, ils bâillent. Le Marquis a l'air tout aussi ennuïé que les premiers jours de votre départ: il ne s'y fait point: c'est une constance héroïque. Revenez, ma très aimable: tout Paris vous en prie. Si M. de Villarçeaux savoit tous les bruits que Madame de Fiesque sème contre lui, il au-

* Cette lettre est vraisemblablement de l'année 1653.

† Ninon de l'Enclos, née à Paris le 15, mai 1616, morte le 17 octobre 1706.

auroit honte de vous retenir plus longtems. Saint-Evremond veut vous envoïer Châtillon, Mioſſens, & du Rincy, en qualité de chevaliers errans pour vous enlever dans votre vieux château. Revenez, belle Ninon, & nous ramenez les graces & les plaiſirs. Ce ſont mes vœux : voici ceux de M. Scaron.

O belle & charmante Ninon,
A laquelle jamais on ne répondra, non,
Pour quoique ce ſoit qu'elle ordonne :
Tant eſt grande l'autorité
Que s'aquiert en tous lieux une jeune perſonne,
Quand avec de l'eſprit elle a de la beauté!
Le premier jour de l'an nouveau,
Je n'ai rien d'aſſez bon, je n'ai rien d'aſſez beau
Dequoi vous donner une étrenne.
Contentez vous de mes ſouhaits :
Je conſens de bon cœur d'avoir groſſe migraine,
Si de bon cœur je ne les faits.
Je ſouhaite donc à Ninon
Un mari peu hargneux, mais qui ſoit bel & bon,
Force gibier tout le carême,
Bon vin d'Eſpagne, gros marron,

Force

Force argent ſans lequel tout homme eſt triſte & blême,
Et qu'un chacun l'eſtime autant que fait Scaron.

LETTRE IX.

DE M. DE ME'RE' A ME. SCARON.

C'Eſt être bien couſtante, Madame, je vous l'avouë, que de me garder toujours quelque place en votre ſouvenir, & de me faire la grace de me l'écrire ! Penſés-vous néanmoins que de la maniere que vous êtes conſtante & même opiniâtre, je vous en doive être obligé, & que ce ne ſoit pas plutot un ſujet de plainte que de remercîment. Du moment que j'eus l'honneur de vous voir, vous me plutes bien fort. Et ſi j'oſe me flatter d'une ſi douce penſée, il me ſemble auſſi que vous me fites paroitre un peu d'inclination. Tout cela me promettoit un ſuccès agréable. Mais enſuite, après beaucoup d'entretiens & de billets, qui vous ont aſſés témoigné que je vous aimois éperdument & qui me devoient mettre bien avant dans votre cœur

cœur, vous en êtes demeurée obſtinément dans un degré d'amitié, qui ne s'élève guere au deſſus de l'indifférence. Comme je me plains de votre conſtance, vous me reprochés que je ſuis inégal. Et je ne veux pas nier, que je ne le ſois pour vous, Madame, & peut-être encore plus que vous ne penſés. Mais vous m'en devez ſçavoir bon gré. Car de la ſorte que je le ſuis, il n'y a rien de plus obligeant, puiſqu'il ne ſe paſſe point de jour que je n'ajoute de l'eſtime & de la tendreſſe aux ſentimens que vous m'avés inſpirés. Et je vous ſouhaite encore aujourd'hui plus vivement que je ne feſois hier. Il eſt vrai que les agrémens & les délicateſſes de votre lettre y peuvent contribuer. Peut-être que vous n'en demandés pas tant, & que vous en ſeriés embaraſſée. Je vous aſſure pourtant que les affections médiocres donnent beaucoup de peine & fort peu de plaiſir, & que jamais on n'eſt heureux de s'aimer qu'on ne vienne à ne ſe pouvoir paſſer l'un de l'autre. J'ai eu des affaires qui ne m'ont pas permis d'être auprès de vous. A cette heure que je fais ce que je veux, j'eſpere de m'en aprocher en peu de tems.

Et

Et si vous me trouvés sombre & mélancolique à notre premiere vuë, n'en soïez pas surprise : car il seroit bien mal aisé, que deux heures de votre conversation, toute charmante qu'elle est, me pussent guérir de la tristesse que deux mois de votre absence m'ont causé.

LETTRE X.

DE ME. SCARON A ME. DE FONTENAY.

Paris, 14. *fev.* 1653.

. . . . . .

. . . . Il ne vous le pardonnera jamais, me dît-il d'un ton & d'un air que je ne lui ai jamais vu. Vous l'avez blessé dans l'endroit le plus sensible : vous avez trompé sa confiance : enfin c'est un déchainement, une obstination, dont je ne l'aurois pas cru capable. Ecrivez lui, dites lui vos mécontentemens, dites tout avec fermeté : j'épierai le moment. Il seroit bien triste pour moi d'être privée du commerce de la personne que j'aime le plus. Ne vous rebutez pas : ne fléchissez point : dans deux jours, je tiens votre paix faite. Dans le fonds, vous n'êtes

n'êtes coupable que d'une imprudence: & ſon cœur eſt porté à vous juſtifier. Mon mari eſt ſurpris d'une ſi promte rupture : il prétend qu'au lieu de vous en allarmer vous devez en bénir le ciel.

LETTRE XI.

A ME. DE PALAISEAU. †

1654. *Paris.*

J'AI dit à M. de Souvré tout ce que vous lui auriez dit vous-même. Je doute qu'il réuſſiſſe : ſoïez pourtant ſure qu'il fera l'impoſſible : il me l'a promis. Il convient qu'il y a de la lâcheté dans le procédé de ſon ami : mais il ſoutient, que vos hauteurs diminuent ſa faute. La choſe eſt ſans remede : il tâchera ſeulement de l'engager à doubler la ſomme. Avec cela, vous ſeriez heureuſe, ſi vous ſaviez l'être, & ſi la réputation pouvoit ſe renouveller. Donnez vous à Dieu : fuïez du moins le monde pour un tems : vous pourrez y reparoitre enſuite,

† Céleſte de Palaiſeau, prieure d'Argenteüil. Scaron l'avoit beaucoup aimée dans ſa jeuneſſe.

suite, comme si cet accident n'avoit fait aucun éclat. Vous avez toujours aimé la vertu : quand le public en sera persuadé, & vous le persuaderez par votre retraite, il oubliera vos foiblesses. Monsieur Scaron, qui juge très sainement des choses quand il veut bien les considérer sérieusement, est de mon avis. Adressez vous à quelque homme de bien qui vous conduise dans les voies du Seigneur. Tout est vanité, tout est affliction d'esprit : l'expérience doit vous l'apprendre. Jettez vous dans les bras de Dieu. Il n'y a que lui, dont on ne se lasse point, & qui ne se lasse jamais de ceux qui l'aiment.

LETTRE XII.

A ME. DE POMMEREUIL.

Paris, 10 *juillet*. 1655.

MADAME, Je ne crois pas qu'il y ait jamais eu une aussi belle passion, que celle que M. Scaron a conçuë pour vous, depuis qu'il a eu l'honneur de vous voir au chevet de son lit. Il ne trouve rien de si beau que vous, pas même

même Madame de Longueville : il vous donne le prix de la beauté, le prix de l'esprit, le prix de la vertu. Vous êtes, Madame, la seule personne, dont il prononce le nom avec respect. A vôtre considération, il a oublié la belle inconnue, & pardonné à Madaillan. Madame de Brienne est jalouse de vous : Madame de Fiesque l'est aussi : jugez combien je dois l'être. Je ne vous remercierai point de cette belle & magnifique chasuble : c'est le présent d'une rivale trop redoutable. Si j'en croiois mes amis, je vous priverois des prieres de la chapelle que vous embellissés, & je défendrois au prêtre de M. Deslandes Payen de se ressouvenir de sa bienfaitrice. Madame de Bonneau sort d'ici : elle vous est si attachée, & elle le dit avec tant de plaisir & de zèle, qu'on a honte de ne pas vous aimer autant qu'elle vous aime.

LETTRE XI.

A ME. FOUQUET.

1658. *Paris, 25 mai.*

MADAME, je ne vous importunerai plus de l'affaire des déchar-

chargeurs : elle eſt heureuſement terminée par la protection de ce héros auquel nous devons tout, & que vous avez le plaiſir d'aimer. Le prevôt des marchands a entendu raiſon, dès qu'il a entendu le grand nom de M. Fouquet. Je vous ſupplie, Madame, de trouver bon que j'aille vous en remercier à Vaux. Madame de Vaſſé m'a aſſurée que vous me continuez vos bontés, & que vous ne me trouveriez pas de trop dans ces allées, où l'on penſe avec tant de raiſon, où l'on badine avec tant de grace.

LETTRE XII.

A LA MEME.

Paris, 4 *ſeptembre.* 1659.

MADAME : La perte que vous venez de faire eſt une perte publique par la part que la cour & la ville y prennent. Si quelque choſe pouvoit en adoucir l'amertume, ce ſeroit ſans doute la preuve que ce triſte événement vous donne de l'eſtime, que toute la France a pour vous & pour

Monseigneur le Surintendant. La mort du duc d'Anjou n'auroit pas plus été pleurée. Pour moi, Madame, qui suis votre redevable par tant de titres, j'ai bien plus besoin de consolation que je ne suis en état d'en donner. J'aimois cet enfant avec des tendresses infinies: j'avois souvent lû dans ses yeux une félicité & une gloire, à la quelle Dieu n'a pas voulu qu'il parvint. Que son saint nom soit béni! Le ciel vous l'a ravi, Madame: il ne vous l'a ravi que pour le rendre plus heureux.

LETTRE XIII.

A LA MEME.

Paris, 18 *janvier*.

1660. MADAME: Les obligations que je vous ai ne m'ont pas permis d'hésiter sur la proposition que Madame Bonneau m'a faite de vôtre part: elle m'est si glorieuse, je suis si dégoutée de ma situation présente, j'ai tant de vénération pour vôtre personne, que je n'aurois pas balancé un instant, quand même la reconnoissance

que

que je vous dois ne m'auroit point parlé. Mais, Madame, M. Scaron, quoique vôtre redevable & vôtre très-humble ſerviteur, ne peut y conſentir. Mes inſtances ne l'ont point fléchi: mes raiſons ne l'ont pas perſuadé. Il vous conjure de m'aimer moins, ou de m'en donner des marques qui coutent moins à l'amitié qu'il a pour moi. Liſez ſa requête, Madame: & pardonnez en la vivacité à un mari, qui n'a d'autre reſſource contre l'ennui, d'autre conſolation dans tous ſes maux, qu'une femme qu'il aime. J'ai dit à Madame Bonneau, que ſi vous vouliez abréger le terme, j'aurois peut-être ſon conſentement: mais je vois bien qu'il eſt inutile de m'en flâter, & que j'avois trop préſumé de mon pouvoir. Je vous prie, Madame, de me continuer vôtre protection: perſonne ne vous eſt plus attaché que moi: & ma reconnoiſſance ne finira qu'avec ma vie.

LETTRE XIV.

A ME. DE VILLARCEAUX *.

1660. *Paris, 27 août.*

JE n'entreprendrai point de vous faire la rélation de l'entrée du roi. Je vous dirai ſeulement que ni moi, ni perſonne ne ſçaurions vous en faire comprendre toute la magnificence. Je ne crois pas, qu'il ſe puiſſe rien imaginer de ſi beau: & la reine dût ſe coucher hier au ſoir aſſés contente du mari qu'elle a choiſi. S'il y a des rélations imprimées, dés aujourd'hui je vous en enverrai : ſinon, j'attendrai. Mais je ne puis vous rien dire en ordre. Et tout ce que je vis hier fort diſtinctement eſt à préſent confus dans ma tête. Je fus toute yeux pendant dix ou douze heures de ſuite. La maiſon de M. le cardinal Mazarin ne fut pas ce qu'il y eut de plus laid : elle commença par 72 mulets de bagage : les 24 premiers avoient des couver-

* Femme de Louis de Mornay, marquis de Villarceaux, mort à Villarceaux en 1691.

vertures assés simples : les autres en avoient de plus belles, plus fines, plus éclatantes que les plus belles tapisseries que vous aïés jamais vuës. Et les derniers en avoient de velours rouge en broderie d'or & d'argent avec des mords d'argent & des sonnettes : tout cela d'une magnificence sur laquelle on se récria beaucoup *. Ensuite vingt-quatre pages passerent, & tous les gentilshommes & officiers de sa maison. Après cela, douze caroſſes à six chevaux, & ses gardes. Enfin sa maison fut plus d'une heure à passer, & à être admirée. Celle de Monsieur vint ensuite. J'oubliois dans celle de M. le cardinal vingt-quatre chevaux de main, couverts de houſſes si belles, & si beaux eux-mêmes, que je n'en pouvois ôter les yeux. La maison de Monsieur parut donc très pitoïable : & il y avoit, dit-on, du dessein : c'étoit pour montrer l'exceſſive opulence du cardinal. Le comte d'Estrées appelloit pourtant cela une fastueuse simplicité. La maison

* Dans les œuvres de la Fontaine, on trouve une lettre adreſſée à Fouquet sur cette entrée. Il y est souvent parlé des mulets de son eminence.

ſon du roi fut véritablement roïale. Vous ſavés, Madame, mieux que moi ce qui la compoſe. Mais ce que vous n'imaginerés ſeulement pas, c'eſt la beauté des chevaux que montoient les pages de la grande & de la petite écurie, qui les manioient très adroitement. Le différentes brigades des mousquetaires avoient différentes plumes : la premiere en avoit de blanches : la ſeconde de jaunes, noires & blanches : la troiſieme de bleuës, blanches & noires : & la quatrieme de vertes & blanches. Les pages de la chambre étoient vêtus de caſaques de velours couleur de feu, chamarrées d'or. M. de Navailles paroiſſoit à la tête des chevaux-legers, tout cela magnifique : Vardes à la tête des Cent Suiſſes : il étoit avec du verd ſur de l'or, & de fort bonne mine. Enſuite .... non ..... Les gens de qualité ſuivoient les chevaux-legers : on en vit un très grand nombre, tous ſi bien qu'on n'en pouvoit preférer un à un autre. J'y cherchai mes amis : Beuvron paſſa un des premiers avec M. de St. Luc : il me cherchoit auſſi, mais non où j'étois. Tous les autres marchoient aſſés en deſordre. Je cherchai M. de Villarceaux : mais il avoit un che-

cheval si fougueux qu'il étoit à vingt pas de moi, lors que je le reconnus. Il me parut des mieux: il étoit des moins magnifiques, mais le plus galamment. Il avoit un beau cheval qu'il manioit bien: sa tête brune paroissoit de loin: & l'on se récria sur lui quand il passa. Tous ces Messieurs allerent faire de grandes révérences au balcon de l'abbé d'Aumont. Je vous ai mandé qui y étoit *. Le comte de Guiche marchoit seul, fort paré de pierreries qui éclatoient au soleil admirablement, entouré de force belles livrées, & suivi de quelques officiers des gardes: il alla sous le balcon, comme vous pouvés penser: je crois qu'il plut assés: car il étoit en plein de verd & de blanc qui reussit fort bien. Les maréchaux de France précédoient le roi, devant lequel on portoit un dais de brocard . . . . .
(*Il y a ici une lacune de quatre pages.*)
Le roi saluoit tout le monde avec une grace & une majesté surprenantes. Ensuite parut M. le chancelier, en robe & manteau de brocard d'or, environné

* Peut-être la princesse d'Angleterre, depuis mariée à Monsieur.

né de laquais & de pages vêtus de satin violet, chamarrés d'argent, & couverts de plumes : enfin, Madame, rien de plus pompeux. Des seigneurs, on ne sauroit dire, quel étoit le mieux. Et si j'avois à donner le prix à quelqu'un, ce seroit au cheval qui portoit les sçeaux. La Feüillade avoit affecté une singularité qui ne reussit pas : il n'avoit sur de la broderie que du ruban noir & des plumes noires. Le chevalier de Grammont, Rouville, Bellefonds, & quelques autres courtisans suivoient la maison de M. le cardinal : ce qui surprit tout le monde : on dit que c'étoit par flatterie : & je m'en informerai. Le chevalier étoit tout couvert de couleur de feu, & fort brillant. Rouville étoit en housse d'emprunt. Pour moi, j'aurois pris le parti de n'y pas être : car le roi sçait bien qu'il n'est pas en état de faire ces dépenses-là. Voilà, Madame, tout ce que je puis vous dire aujourd'hui. J'ai même la main si lasse, que je ne vous remercîrai point de toutes les bontés que vous me témoignés. Madame de Préaux m'envoïa encore hier au soir une de vos lettres, dont je vous rends mille graces. Je n'enverrai celle-ci à la poste que le plus tard que

je

je pourrai, afin d'attendre des rélations, s'il y en a d'imprimées.

Dans les premieres harangues que l'on a faites, je n'ai point oüi parler de celle du préſident Amelot. On ne peut encore ſavoir ce qu'ils auront fait, ni celui qui aura le mieux réuſſi: je m'en informerai. On dit que les plus courtes ont été les moins mauvaiſes. Les préſidens à mortier étoient aſſés ridicules avec leurs mortiers ſur la tête, qui de loin paroiſſoient de ces boëtes plates de confitures. On chante aujourdui le *Te Deum*. Dimanche, il y aura un feu ſur l'eau devant le louvre. On ne parle que de plaiſirs. Je vous prie de croire que je n'en ai point de plus grand, que de vous donner des marques de ma gratitude & de mon reſpect.

ſigné, D'AUBIGNY.

P. S. Je viens d'apprendre que le roi donna les clefs de la ville, que l'on lui apporta, à M. de Trêmes, qui les envoïa ſur l'heure à Made. de Navailles. Les rélations ne ſont pas encore imprimées: je vous envoïe ce qu'il y a. Trouvés bon, que je faſſe ici mes complimens à M. de Villarçeaux & à M. & à Mlle. de la Garanne.

LETTRE. XV.

A LA MARE'CHALE D'ALBRET.

1664. *Des Urſulines de la rue St. Jaques.*

MADAME, je ſuis pénétrée du ſervice que vous m'avez rendu: & ce qui me charme dans vôtre procédé, c'eſt que vous m'aïez accordé votre protection ſans me l'avoir promiſe. Par la nobleſſe de vôtre action jugez, Madame, de ma reconnoiſſance & de mon reſpect. Je pourrai donc enfin deſormais travailler tranquilement à mon ſalut: j'ai bien promis à Dieu de donner aux pauvres le quart de ma penſion. Ces cinq cens livres de plus que n'avoit M. Scaron leur ſont dûs en bonne morale, ne fut-ce que pour réparer le menſonge officieux de vôtre ami.

LETTRE XVI.

A M. D'HERMILLI.

1664. *De St. Germain, le 18 ſeptembre.*

NOUS avons fait vœu, mon cher couſin, de paſſer ici une partie de

de l'automne : vous ferez donc sans nous la vendange : croïez qu'il n'y a qu'une résolution aussi forte que celle que nous avons prise, qui puisse nous faire refuser vos offres. Nous menons ici une vie fort uniforme, très agréable pourtant. Madame de Fiesque, Beuvron, Mademoiselle de Prâlin, & Coulanges nous donnent tous les soirs un petit concert. L'abbé fait des vers, ou nous lit ceux qui nous viennent de Paris. Nous avons la matinée à nous: & le reste de la journée nous le donnons au jeu, à la conversation, à la musique. A Saint-Germain, tout est plaisir: à Paris tout ennuïe, tout endort.

Les jours sont plus sereins: les zéphirs sont plus doux:
C'est dans ces lieux charmans que regne l'innocence:
Un amant malheureux y dit tout ce qu'il pense.
Que vos courtisans soient jaloux!
Du bonheur ils ont l'aparence:
Nous en avons la jouïssance.
D'un favori superbe ils craignent le courroux:
D'amour seul nous craignons les coups.

L'art semble fait pour eux, & pour nous
la nature.
Les fruits sont nos repas, les fleurs notre
parure.
Nul autre miroir, parmi nous,
Que le cristal d'une onde pure.

Adieu, mon cher cousin, & bonnes vendanges.

LETTRE XVII.

A ME. LA D. DE RICHELIEU.

1666. *Le 20 fevrier.*

JE vous remercie, Madame, de tout mon cœur de la retraite que vous m'offrez: mais je suis bien éloignée aujourdui de penser à quitter la rue St. Jaques: il n'y a qu'une vie retirée qui puisse me convenir dans la situation où me réduit la mort de la reine. J'aurai l'honneur, Madame, de vous porter moi-même le voile, & tel que vous l'avez commandé. Mon deuil est bien différent de celui de la cour: j'ai à pleurer ma bienfaitrice, & mon repos, & mon bonheur. Avez-vous lû, Madame, le sonnet que l'abbé a fait sur cette mort? c'est la plus belle chose du monde.

monde. Il faut que l'abbé aime la vertu, puisqu'il la loue si bien.

LETTRE XVIII.

A LA MEME.

Le 3 mars. 1666.

MADAME, Je le jure en présence de Dieu: quand même j'aurois prévu la mort de la reine, je n'aurois point accepté ce parti: j'aurois encore mieux aimé ma liberté, j'aurois respecté mon indigence. Mes amis sont bien cruels, Madame: ils me blament d'avoir rejetté les propositions d'un homme, riche, & de condition, à la vérité, mais sans esprit & sans mœurs. J'ai dit à ce sujet à Madame la maréchale tout ce que j'ai pu trouver de plus fort & de plus sensé: elle me condamne: elle m'impute mes malheurs. A la vérité, je n'aurois pas aujourdui à regretter la perte de la pension qui me faisoit subsister: mais Dieu y pourvoira: & j'aurois à présent à regretter ma solitude, ma liberté, mon repos, biens que Dieu ne pourroit me rendre sans miracle. Si le refus étoit à faire, je le fe-

rois encore, malgré la profonde misére dont il plait au ciel de m'éprouver: je me suis bien consultée: j'ai tout considéré, tout pesé, tout vu. Je ne suis donc pas coupable, Madame: je ne suis que malheureuse: & c'est bien assez.

LETTRE XIX.

A MLLE. DE L'ENCLOS.

Le 8 mars.

1666.

VOTRE approbation me console de la cruauté de mes amis: dans l'état où je suis, je ne sçaurois me dire trop souvent, que vous approuvez le courage que j'ai eu de m'y mettre. A la place roïale on me blame, à Saint-Germain on me loue: & nulle-part on ne songe à me plaindre ni à me servir. Que pensez-vous de la comparaison qu'on a osé me faire de cet homme à M. Scaron? ô Dieu! quelle différence! Sans fortune, sans plaisirs, il attiroit chez moi la bonne compagnie: celui-ci l'auroit haïe & éloignée. M. Scaron avoit cet enjouement que tout le monde sait, & cette bonté d'esprit que presque personne ne lui a connu: celui-ci

lui-ci ne l'a ni brillant, ni badin, ni solide: s'il parle, il est ridicule. Mon mari avoit le fonds excellent: je l'avois corrigé de ses licences: il n'étoit ni fou ni vicieux par le cœur: d'une probité reconnue, d'un desintéressement sans exemple: C** n'aime que ses plaisirs, & n'est estimé que d'une jeunesse perdue: livré aux femmes, dupe de ses amis, haut, emporté, avare, & prodigue: au moins m'a-t'il paru tout cela. Je vous sai bon gré de ne l'avoir pas reçu, malgré les recommandations de la Châtre: il n'auroit pas senti que la premiere fois devoit être la derniere. Assurez ceux qui attribuent mon refus à un engagement, que mon cœur est parfaitement libre, veut toujours l'être, & le sera toujours: je l'ai trop éprouvé, que le mariage ne sçauroit être délicieux: & je trouve que la liberté l'est. Faites, je vous prie, mes complimens à M. de la Rochefoucault: & dites lui, que le livre de Job & le livre des Maximes sont mes seules lectures. Vous ne serez pas remerciée, puisque vous ne voulez pas l'être: mais la reconnoissance ne perd rien au silence que vous m'imposez. Que je vous dois de choses, ma très aimable! LET-

LETTRE XX.

A MADAME DE CHANTELOU.

Passy, 28 *avril.*

ME voilà, Madame, bien éloignée de la grandeur prédite! Je me soumets à la providence: & que gagnerois-je à murmurer contre Dieu? Mes amis m'ont conseillé de m'adresser à M. * * *, comme s'ils avoient oublié les raisons que j'ai de n'en rien espérer: irai-je le regagner par mes soumissions, & briguer l'honneur d'être à ses gages? On m'a envoiée à M. Colbert, mais sans fruit. J'ai fait présenter deux placets au roi, ou l'abbé Testu a mis toute son éloquence: ils n'ont pas seulement été lus. Oh! si j'étois dans la faveur, que je traiterois différemment les malheureux! Qu'on doit peu compter sur les hommes! quand je n'avois besoin de rien, j'aurois obtenu un évêché: quand j'ai besoin de tout, tout m'est refusé. Madame de Chalais * m'a offert sa protection, mais du bout des lè-

* Depuis, princesse des Ursins.

lèvres: Madame de Lyonne m'a dit, *je verrai, je parlerai*, du ton dont on dit le contraire. Tout le monde m'a offert ſes ſervices, & perſonne ne m'en a rendu. Le duc eſt ſans crédit, le maréchal occupé à demander pour lui-même: enfin, Madame, il eſt très ſûr, que ma penſion ne ſera point rétablie. Je crois, que Dieu m'apelle à lui par ces épreuves: il apelle ſes enfans par les adverſités: qu'il m'apelle! je le ſuivrai dans la règle la plus auſtere: je ſuis auſſi laſſe du monde, que les gens de la cour le ſont de moi. Je vous remercie, Madame, des conſolations chrétiennes que vous m'offrés, & des bontés que mon frere m'écrit que vous daignés lui témoigner.

LETTRE XXI.

A MLLE. D'ARTIGNI.

Paris, 30 *juin*.

SI TOUT ce que Madame l'ambaſſadrice me dit de donna Camerera eſt vrai, je n'aurai lieu de regretter ni Paris ni le Poitou. Notre princeſſe eſt riche

riche & bonne: elle a été élevée ici: & elle aimera tout ce qui en eſt. Je ne ſerai pas mal à la cour: ce n'eſt qu'un enfant, mais aimable & d'un bon naturel. Les Portugais ſont polis à l'excès, pleins d'eſprit, & magnifiques, à en juger par ceux-ci. A Lisbonne, il y a plus de ſociété qu'on ne dit: & les chaleurs n'y ſont pas exceſſives. Enfin, on m'y promet toutes ſortes d'agrémens. Et que quitte-je ici? des amis à qui je ſuis à charge, des gens qui ne ſavent pas ſervir l'infortune. Le maréchal d'Albret eſt le ſeul qui me reſte: mais les choſes ſont bien changées: autrefois mon ami, il eſt aujourd'hui mon protecteur. Il a bien voulu s'intéreſſer pour moi auprès de Madame de Monteſpan: ménagez moi, je vous prie, l'honneur de lui être préſentée, lorſque j'irai vous faire mes remercimens & mes adieux. Que je n'aïe point à me reprocher d'avoir quitté la France, ſans en avoir revu la merveille!

LET-

LETTRE XXII.

A MADAME DE CHANTELOU.

Paris, 11 *juillet*. 1666.

JE N'IRAI point en Portugal, Madame : c'eſt une choſe décidée. Ces jours paſſez, Madame de Thiange me préſenta à ſa Sœur, lui diſant que je devois partir inceſſamment pour Lisbonne. Pour Lisbonne, dit-elle ! mais cela eſt bien loin : il faut reſter ici : Albret m'a parlé de vous, & je connois tout votre mérite : j'aimerois bien mieux diſois-je en moi-même, qu'elle connut toute ma miſere. Je la lui peignis, mais ſans me ravaler : elle m'écoutoit avec attention, quoiqu'elle fut à ſa toilette. Je lui dîs, que ma penſion étoit ſuprimée : que j'avois ſollicité envain M. Colbert : que mes amis avoient inutilement préſenté des placets au roi : que j'étois obligée de chercher hors de ma patrie une ſubſiſtance honnête : que la longueur du voïage ne m'effréïoit point, puiſque j'avois fait dès mon enfance celui de l'Amérique. Enfin, Madame de la Fayette auroit été contente

tente du vrai * de mes expreſſions & de la briéveté de mon récit. Madame de Monteſpan en parut touchée, & m'en demanda le détail dans un mémoire qu'elle ſe chargea de préſenter au roi: je la remerciai très affectueuſement: j'écrivis à la hâte mon placet, & j'en fus auſſi contente que ſi notre abbé y avoit mis tout ſon eſprit. Je le lui fis remettre par la bonne dame. Le roi l'a, dit-on, reçu avec bonté: peut-être la main qui l'a offert l'aura rendu agréable. M. de Villeroi s'eſt joint à elle: c'eſt preſque le ſeul homme de ma connoiſſance que je n'avois pas prié de me ſervir, & le ſeul qui m'ait ſervi. Enfin ma penſion eſt rétablie ſur le même pié que la feue reine me l'avoit accordée. Deux mille livres, c'eſt plus qu'il n'en faut pour ma ſolitude & pour mon ſalut. A mon lever, j'ai trouvé un billet de M. d'Albret qui m'annonce cette nouvelle, & me l'annonce par ordre exprès. Je crois que vous en faire part eſt la meilleure réponſe à votre lettre d'adieu. J'irai demain remercier Madame de Monteſpan & M. d'Alincour.

LET-

* Mot favori de Madame de la Fayette.

LETTRE XXIII.

A MLLE. DE L'ENCLOS.

Paris, le 18 juillet. 1666.

LE maréchal d'Albret eſt mon ami de tous les tems : je ne ſçache pas, qu'il ait été mon amant : quand on vous a ſervi, belle Ninon, on devient d'une délicateſſe extrême. Je le vois tous les jours : & vous ſçavez bien qu'on peut le voir ſans danger. Vous vous plaignez de ſon abſence : je ſuis trop fidele à l'amitié, pour que vous puiſſiez vous en prendre à moi : venez ſouper chez moi ce ſoir, & préparez votre vengeance. Madame de Fieſque & Madame de Coulanges ont fait partie de mettre le maréchal de belle humeur. Je vous attends, à moins que le marquis n'y mette obſtacle : menez le, ſi vous ne portez pas votre luth : mais ſongez bien qu'il nous faut ou le luth ou le marquis.

LET-

LETTRE XXIV.

A M. L'ABBE' TESTU.

Paris, le 15 novembre.

NE vous allarmez pas de ma dévotion, mon pauvre abbé. Raſſurez l'hôtel de Richelieu : on n'oublie pas dans la ſolitude des amis, à qui l'on en doit tous les agrémens. Ma vie, dites-vous, n'a pas beſoin de réforme : le pere Bourdaloue ne me parleroit pas ſur ce ton : vous êtes aujourdui mondain, vous ne le ſerez pas toujours : viendra un tems, où vous préférerez le ciel à la terre : vous êtes fait pour Dieu. Ceux qui attribuent ma retraite à un dépit, ſans doute ne me connoiſſent pas : ai-je jamais donné lieu à de pareils ſoupçons ? Elle eſt le fruit de réflexions ſérieuſes : je fuis le monde, parce que je l'ai trop aimé, parce que je l'aime trop. Vous me dites qu'on y peut faire ſon ſalut : vous devez ſentir vous-même combien cela eſt difficile. J'aime bien cette maxime du pere Joſeph : pour être vertueux à Paris, il ne ſuffit pas de le vouloir. Je ne veux pourtant pas en ſortir encore : trop de chaînes m'y at-

ta-

tachent : &, à ma foibleſſe, je ſens que je ferois des efforts inutiles. On vous a dit vrai, ſi l'on vous a dépeint mon directeur * comme un homme rigide : mais vous ne devriez pas vous le figurer ridicule. Il ne défend point les plaiſirs innocens : mais il ne permet pas de traiter d'innocens ceux qui ſont criminels. Sa pieté eſt douce, guaïe, point faſtueuſe : il n'exige pas une vie toujours mortifiée : mais il veut une vie chrétienne & active : c'eſt un homme admirable : je vous l'enverrai, ſi vous ſouhaitez, à vous & à Guébriant. Il commence par s'emparer des paſſions : il s'en rend maitre : & il y ſubſtitue des mouvemens contraires. Il m'a ordonné de me rendre ennuïeuſe en compagnie, pour mortifier la paſſion qu'il a appercuë en moi de plaire par mon eſprit : j'obéis, mais voïant que je bâille, & que je fais bâiller les autres, je ſuis quelquefois prête à renoncer à la devotion.

* M. l'abbé Gobelin, docteur de Sorbonne.

LETTRE XXV.

A ME. D'HUDICOUR.

1669. *Paris, le 24 mars.*

M. DE Vivonne m'a déjà parlé : il ſuis fort ſenſible à l'honneur qu'on veut me faire : mais je vous avoue que je ne m'y crois nullement propre. Je vis tranquille : me convient-il de ſacrifier mon repos & ma liberté ? D'ailleurs, ce miſtere, ce profond ſecret qu'on exige de moi, ſans m'en donner poſitivement la clé, peuvent faire penſer à mes amis qu'on me tend un piége. Cependant, ſi les enfans ſont au roi, je le veux bien : je ne me chargerois pas ſans ſcrupule de ceux de Madame de Monteſpan : ainſi il faut que le roi me l'ordonne. Voilà mon dernier mot. J'ai écrit à peu près la même choſe à Madame de Thianges : & c'eſt une précaution que m'inſpire la prudence. Il y a trois ans que je n'aurois pas eu cette délicateſſe : mais depuis, j'ai appris bien de choſes qui me la preſcrivent comme un devoir. Et vous, me blamerés-vous auſſi ?

LET-

LETTRE XXVI.

A LA MEME.

Paris, 24 decembre. 1672.

LA Petite se porte mieux : Puthau vous a donné une fausse alarme : je n'ai pas craint un seul instant : & vous sçavez qu'il n'en faut pas beaucoup pour me faire trembler : les douleurs ont été assez vives, mais sans convulsions : soïez donc tranquille, ma chere Madame. Les enfans furent avant-hier à St. Germain : la nourrice entra : & je restai dans l'antichambre. A qui sont ces enfans ? lui dit le roi : ils sont surement, répondit elle, à la dame qui demeure avec nous : j'en juge par les agitations où je la vois au moindre mal qu'ils ont. Et qui croiez-vous, reprit le roi, qui en soit le pere ? Je n'en sçais rien, repartit la nourrice, mais je m'imagine que c'est quelque duc ou quelque président du parlement. La belle dame est enchantée de cette réponse : & le roi en a ri aux larmes.

LETTRE XXVII.

DE M. DE MERE' A ME. SCARON.

JE ne crois pas avoir été de ma vie si ébloui que je le fus hier, Madame, en me promenant dans votre jardin, lorsque vous me fites signe de monter dans votre chambre. Et si de loin vous me parutes belle & brillante, je fus encore plus surpris de votre abord & de vos façons, quoique je ne le dusse pas être. Car qui sait mieux que moi, & qui l'a plus profondément senti, qu'en tout ce qui peut plaire, vous ne le cédés en rien aux plus aimables de la cour? Mais, sans mentir, Madame, vous aviez dans ces momens des graces bien particulieres, qui m'étoient encore inconnues. Comme vous n'êtes visible que pour fort peu de gens, je pensois que vous seriez seule. C'est seule qu'on vous souhaite le plus. Je fus néanmoins bien aise de m'être trompé. Le bonne mine de Monsieur..... qui vous tenoit compagnie, les excellentes choses qu'il disoit, & sa maniere de s'expliquer me donnerent de l'admiration, & me firent con-

connoitre que le bonheur ne ſe peut limiter. En effet, Madame, je m'étois cru parfaitement heureux du ſeul plaiſir de vous regarder & de vous écouter. Je vous avouë pourtant que cet homme ne s'en fut pas plutot allé, que je le trouvai beaucoup à dire. Ce n'eſt donc pas une choſe bien étrange, ſi vous l'avés quelquefois auprès de vous, malgré votre humeur ſolitaire: & je ne m'étonne pas non plus, s'il quitte ſi ſouvent la cour pour venir gouter les charmes de votre converſation. Auſſi, Madame, je ſuis perſuadé qu'il auroit moins de plaiſir à prendre la conduite d'un ſi beau roïaume ſous le plus grand prince du monde qu'à gouverner une ſi belle dame. Ces deux charges méritent bien d'être briguées: & celui qui diſcouroit avec vous me ſemble aſſés habile homme pour eſpérer l'une, & même aſſés honnete homme pour aſpirer à l'autre. Mais, Madame, quand ce ſeroit le plus honnete homme qu'on ſe puiſſe imaginer, toujours devroit-il bien craindre que votre ſévérité ne l'éloignât encore plus de vos bonnes graces, que ſon mérite ne l'en pourroit approcher.

LETTRE XXVIII.

DE ME. SCARON
A ME. DE MONTESPAN.

1674. *Anvers, le 18 avril.*

MADAME, notre voïage à été fort heureux: & le prince se porte aussi bien que la marquise de Surgeres: tous deux également inconnus, tous deux très fatiguez, tous deux fort surpris de ne pas trouver ici vos ordres. Nous les attendons avec impatience. Il fait le même tems que nous avons eu dans la route, c'est à dire le plus beau du monde. Le prince est assez guai, il a bon appétit, & dort tranquillement. Il est bien juste que je passe ici pour sa mere, moi qui en ai toute la tendresse, & qui partage avec vous tous ses maux.

LETTRE XXIX.

A LA MEME.

Anvers, 20 avril.

MADAME, le médecin visita hier le prince: il parla de fort bon sens

sens sur son incommodité : il est tel qu'on vous l'a dit, fort doux, simple, point charlatan. Cependant je vous avoue, Madame, que j'ai de la peine à le lui confier: mais il faut obéir. Il nous donne encore cette journée pour nous remettre des fatigues du voïage: demain il commencera ses remedes: je souffre par avance de tout ce que le pauvre enfant souffrira. C'est bien à présent, Madame, que vous auriez à me reprocher de l'aimer avec excès. Je ne pourrai soutenir la vue de l'appareil: il m'a promis pourtant de traiter le mal avec douceur. Il prétend que ce n'est qu'un affoiblissement: & cela me rassure. Le prince lui a dit: au moins, Monsieur, je ne suis pas né comme cela: voïez maman: & papa n'est pas boiteux: il a dit cela avec beaucoup de grace & de vivacité. Nous sommes ici parfaitement inconnus: & nous y vivrons d'une maniere fort retirée, heureux si nous pouvons en rapporter la santé: je le demande à Dieu à toutes les heures du jour: & je ferai dire cent messes à cette intention. Le petit mignon baise très humblement les mains à la belle Madame.

LETTRE XXX.

DE ME. MAINTENON A LA MEME.

1675. *Barege*, 10 *juin*.

LE mignon se porte bien : nous arrivons dans le moment. Ce voiage n'en est pas un : c'est une agréable promenade. La Guienne à fait des merveilles : & j'ai bien promis à Messieurs d'Albret & de Saint-Simon de vous l'écrire. Le roi n'auroit pas été mieux reçu : par tout des honneurs & des acclamations infinies. Vous auriez été enchantée, Madame : & vous n'imaginerez point jusqu'où va l'amour de ce peuples pour le roi & pour tout ce qui lui appartient. Le Mignon a répondu à la harangue des Jurats de Bourdeaux. M. le Ragois s'est chargé de vous mander ces particularités. Dans quatre ou cinq jours, nous commencerons les bains. On en raconte ici des prodiges. Mais il faut de la patience. Il y a ici beaucoup de monde. Nous y serons pourtant aussi libres, que si nous étions seuls, quoique nous nous soïons déjà aperçus que nous sommes trop respectés

pour

pour n'être pas un peu contraints : voilà un barbouillage du mignon.

DU DUC DU MAINE A SA MERE.

Je m'en vas écrire toutes les nouvelles du logis pour te divertir, mon cher petit cœur : & j'écrirai bien mieux quand je penſerai que c'eſt pour vous, Madame. Made. de Maintenon paſſe tous les jours à filer : & ſi l'on la laiſſoit faire, elle y paſſeroit les nuits, ou à écrire. Elle travaille tous les jours pour mon eſprit : elle eſpere bien d'en venir à bout, & le mignon auſſi, qui fera ce qu'il pourra pour en avoir, mourant d'envie de plaire au roi & à vous. J'ai lu, en venant, l'hiſtoire de Céſar : je lis à préſent celle d'Alexandre : & je commencerai bientôt celle de Pompée. La tartufferie de l'aumônier continue. Elle vous divertira bien. Lutain eſt fort pareſſeux. J'ai donné mon amitié à Anſe, parce qu'il a l'honneur d'avoir la vôtre. Hénaut eſt complaiſant pour toutes les bagatelles que je veux. La Couture n'aime pas à me prêter les jupes de Me. de Maintenon, quand je veux me déguiſer en fille. J'ai reçu la lettre que vous écrivés au cher petit mignon. J'en ai

été ravi. Je ferai ce que vous me dites, quand ce ne seroit que pour vous plaire : car je vous aime au superlatif. Je fus charmé, & je le suis encore du petit signe de tête que le roi me fit quand je partis, mais fort mal content de ce que tu ne me paroissois pas affligée : tu étois belle comme un ange.

LETTRE XXXI.

A ME. DE COULANGES.

JE vous fais mille remercimens, Madame, de tout ce que vôtre lettre contient de gracieux pour moi. Les deux mille écus sont au dessus de mon mérite : mais rien n'est au dessus de mes soins : je consume le plus beau de ma vie au service d'autrui : je suis toujours dans des inquiétudes mortelles : & vous ne sauriez croire combien les desagrémens nécessaires de mon état ajoutent à la vivacité de mon tempérament. J'aurois besoin de repos, & je vis dans une action continuelle : pas un moment à donner à mes amis. Les bontés du roi ne sauroient me dédommager de toutes ces pertes. Je remercie Madame de Sévigné. Dites lui combien je mérite qu'elle

qu'elle m'aime toujours. La belle Victoire sort d'ici, fort piquée, je pense, de n'avoir pu me persuader de souper ce soir chez sa mere. Je ne serois jamais à moi, si je ne refusois pas toujours. Ma servitude finira. Mais hélas! peut-être finira-t'elle par une autre servitude. Le mignon a fort bien retenu les vers de M. de Coulanges: il les a récitez avec grace: on en a demandé l'auteur: je l'ai nommé: on a souri: dans ce péïs-ci, rien ne se perd.

LETTRE XXXII.

A ME. D'HUDICOUR.

LE mariage dont on vous a parlé n'a été proposé que d'un maniere fort vague: & c'est bien assez. Cet homme n'étoit pas fait pour moi: il n'a ni biens ni mérite: & il ne m'a pas fallu un grand effort pour refuser un duc. J'ai remercié Madame de Montespan, & rejetté la cause de mon refus sur ma tendresse pour les princes. Je l'en ai si bien persuadée, que je suis sure, qu'elle se repent à présent d'avoir recouru à ce moïen pour m'éloigner. Elle ne se doute pas que je l'aïe péné-

trée : & elle m'en aime davantage. Ce matin, elle a exigé que je lui donnasse ma parole de ne la point quitter : je lui ai tout promis : j'ai tout oublié : nous nous sommes embrassées : desormais nous vivrons en paix. Elle m'a offert d'en signer le traité. On est malheureux de vivre dans un pays, où la bonne-foi des traités dépend des sermens. Il faut s'acoutumer à tout : j'ai déjà renoncé à mes gouts, à ma santé, à mes plaisirs. Mais ne craignés pas que je renonce jamais aux sentimens qui m'attachent à vous.

LETTRE XXXIII.

A Me. DE COULANGES.

1675. *5 fevrier.*

J'Ai plus d'impatience de vous dire des nouvelles de Maintenon, que vous n'en avez d'en apprendre. J'y ai été deux jours qui m'ont paru un moment : mon cœur y est attaché. N'admirez-vous pas qu'à mon âge je m'attache à ces choses-là comme un enfant ? C'est un assez belle maison : un peu trop grande pour le train que j'y destine.

Elle

Elle a de fort beaux dehors, des bois où Madame de Sévigné rêveroit à Madame de Grignan fort à son aise. Je voudrois pouvoir y demeurer: mais le tems n'est pas encore venu. Il est vrai que le roi m'a nommée Madame de Maintenon, que j'ai eu l'imbécilité d'en rougir: & tout aussi vrai, que j'aurois de plus grandes complaisances pour lui que celle de porter le nom d'une terre qu'il m'a donnée. Je dirai bien à Madame de Montespan, qu'il y a de faux freres, & que du soir au lendemain la ville est fort exactement informée de tout ce qui se fait ici. Les amis de mon mari ont tort de m'accuser d'avoir concerté avec le roi ce changement de nom: ce ne sont pas ses amis qui le disent: ce sont ou mes ennemis ou mes envieux: peu de bonheur en attire beaucoup. Le voïage de Barrege n'est pas encore fixé: au retour, je ferai plus libre: & j'aurai le plaisir de vous écrire moins souvent. M. de Coulanges est ici: on s'en apperçoit bien: on s'ennuïoit.

LETTRE XXXIV.

A ME. DE MONTESPAN.

1677. MADAME, voici le plus jeune des auteurs qui vient vous demander votre protection pour ſes ouvrages. Il auroit bien voulu, pour les mettre au jour, attendre qu'il eut huit ans accomplis : mais il a eu peur qu'on ne le ſoupçonnât d'ingratitude, s'il eut été plus de ſept ans au monde ſans vous donner des marques publiques de ſa reconnoiſſance. En effet, Madame, il vous doit une bonne partie de tout ce qu'il eſt. Quoiqu'il ait eu une naiſſance aſſez heureuſe, & qu'il y ait peu d'auteurs que le ciel ait regardés auſſi favorablement que lui, il avoue que votre converſation a beaucoup aidé à per-

* Cette lettre fut imprimée l'année ſuivante, à la tête d'un livre intitulé : OEUVRES DIVERSES D'UN AUTEUR DE SEPT ANS. *Cette épitre dédicatoire eſt tournée*, dit Bayle, *de la maniere la plus délicate : il ſemble qu'on n'y touche pas, ou qu'on ne veuille qu'effleurer : cependant on loue juſqu'au vif : & on va bien loin en peu de paroles.*

perfectionner en ſa perſonne ce que la nature avoit commencé. S'il penſe avec quelque juſteſſe, s'il s'exprime avec quelque grace, & s'il ſait faire déjà un aſſez juſte diſcernement des hommes, ce ſont autant de qualités qu'il a tâché de vous dérober. Pour moi, Madame, qui connois ſes plus ſecretes penſées, je ſai avec quelle admiration il vous écoute : & je puis vous aſſurer avec vérité qu'il vous étudie beaucoup plus volontiers que tous ſes livres. Vous trouverez dans l'ouvrage que je vous préſente quelques traits aſſés beaux de l'hiſtoire ancienne : mais il craint que dans la foule des événemens merveilleux qui ſont arrivez de nos jours, vous ne ſoïez guere touchée de tout ce qu'il pourra vous apprendre des ſiécles paſſez : il craint cela avec d'autant plus de raiſon qu'il a éprouvé la même choſe en liſant les livres. Il trouve quelquefois étrange que les hommes ſe ſoient faits une néceſſité d'apprendre par cœur des auteurs qui nous diſent des merveilles ſi fort au deſſous de celles que nous voïons. Comment pourroit-il être frappé des victoires des Grecs & des Romains, & de tout ce que Florus & Juſtin lui racontent ? ſes nourri-

ces dès le berceau ont accoutumé ſes oreilles à de plus grandes choſes. On lui parle comme d'un prodige d'une ville que les Grecs prirent en dix ans: il n'a que ſept ans : & il a déjà vu chanter en France des *Te Deum* pour la priſe de plus de cent villes. Tout cela, Madame, le dégoute un peu de l'antiquité. Il eſt fier naturellement: je vois bien qu'il ſe croit de bonne maiſon: & avec quelques éloges qu'on lui parle d'Alexandre & de Céſar, je ne ſai s'il voudroit faire quelque comparaiſon avec les enfans de ces grands hommes. Je m'aſſure que vous ne deſaprouverez pas en lui cette petite fierté, & que vous conviendrez qu'il ne ſe connoit pas mal en héros. Mais vous avouerez auſſi que je ne me connois pas mal à faire des préſens ; & que dans le deſſein que j'avois de vous dédier un livre, je ne pouvois choiſir un auteur à qui vous priſſiez plus d'intérêt qu'à celui-ci. Je ſuis, Madame, votre très humble & très obéiſſante ſervante.

LET-

LETTRE XXXV.*

DE Me. DE MONTESPAN AU ROI.

VOUS me demandâtes, mon Cher, si votre couronne n'étoit pas le charme de votre amour: & lorsque je vous répondis que je n'aimois en vous que vous-même, vous me dîtes que je me pouvois faire illusion. Je vous aurois bien mieux répondu, si j'avois pu vous faire voir combien vôtre doute m'allarma. J'ai depuis interrogé mon cœur en secret. Ah! qu'il m'a bien montré que l'ambition n'agissoit pas comme l'amour! Ces deux passions sont aisées à discerner. Que faites-vous de votre pénétration, puisque vous ne les démelez pas? Moi ambitieuse! moi qui crois voir dans les yeux de toutes les

* C'est cette fameuse lettre, qu'on dit que Madame de Maintenon dicta à la marquise de Montespan, & à laquelle on attribue communément la fortune de Madame de Maintenon, par une suite du gout que Louis XIV. prit pour celle qui l'avoit écrite. Je la place ici pour ne rien omettre. Il est vraisemblable que Gayot de Pitaval l'a forgée.

les femmes le même amour qui eſt dans mon cœur pour le plus aimable des hommes !

Faut-il vous rappeller cette querelle que je vous fis ſur votre froideur, il y a quelques jours ? je ne me ſouviens pas de ce que je vous dîs alors : mais je ſai bien que l'ambition ne parla jamais de même. Que ne me dîtes-vous pas pour me raſſurer ? ſi je n'avois aimé que le roi, ne me ſerois-je pas payée de vos excuſes ? auriez-vous eu tant de peine à me perſuader, à m'appaiſer ? Quand je vois la tendreſſe qui parle dans vos yeux, ne voïez-vous pas la même paſſion vous répondre dans les miens ? l'ambition pourroit-elle ſe déguiſer de la ſorte ? Quand mon cœur ſe livre aux plus doux transports & qu'il y ſuccombe, dites moi, mon cher, eſt-ce l'ouvrage de l'ambition ? Vous aimez, & vous ne reconnoiſſez pas l'amour ! Je vous en dirois davantage : mais le dépit m'arrache la plume de la main.

LETTRE XXXVI.

DE ME. DE MAINTENON A ME. DE COULANGES.

Coignac, 16 juin. 1677.

JE n'ai que le tems de vous dire deux mots: je ſuis auſſi charmée d'avoir reçu cette lettre, que fâchée de n'y pouvoir répondre. Je vous remercie de l'avis: j'en profiterai: je m'étois toujours bien doutée de ſes ſentimens: & je voudrois m'être trompée. Mes complimens à M. de Coulanges, & puis à l'abbé, & puis à l'abbeſſe. Je ſerai toujours &c.

LETTRE XXXVII.

A ME. DE MONTESPAN.

Barege, ſamedi. 1677.

MADAME, je n'ai rien à ajouter au détail de M. Fagon. Le prince mérite bien que vous lui écriviez un billet: il aſſure que vos lettres ſont auſſi belles que vos yeux. Que je vous conte une réponſe qui m'a fait plaiſir, par-

parce qu'elle m'a paru au dessus de son âge : je le reprenois hier de quelques manieres hautes : & je lui dis que le roi avoit plus de politesse que lui : cela lui est bien aisé, me répondit-il : il est si sûr de son rang ! & moi j'ignore quel est le mien. Voilà comme il parle quand il parle de lui-même. Me. du Fresnoy m'écrit les choses les plus gracieuses. Je vous en remercie très humblement, Madame : & l'on ne peut être avec plus respect &c.

LETTRE XXXVIII.

A L'ABBE' TESTU.

ET voilà comme les curieux sont toujours les plus mal informez ! Mon éloignement de la cour est si peu décidé que j'y tiens par des liens plus forts que jamais. Je n'ai aucun sujet de mécontentement : & l'on vous a sans doute mal instruit à dessein. L'idée d'entrer en religion ne m'est jamais venue dans l'esprit. Rassurez donc Madame de la Fayette. Nous avons beaucoup ri du soupçon dont vous m'honorez de m'être mis en tête d'accréditer les

les vapeurs : il eſt vrai qu'elles ſont ici beaucoup plus communes qu'autrefois: mais vous ſavez bien qu'il faut monter plus haut pour trouver la ſource de cette mode. Tout le monde eſt ici entre la crainte & l'eſpérance : on nous promet de grands événemens : vous verrez à la maniere dont j'y prendrai part que je ne penſe guere à quitter ce péïs : non, je ne le quitterai que quand vous ſerez digne d'avoir une abbéïe. Le roi a dit expreſſément, qu'il ne vouloit deſormais que de pieux eccléſiaſtiques. Que d'abbéïes vaqueront, allez-vous dire ! Adieu, mon pauvre abbé : ne m'écrivez point quand vous aurez votre accès : vous voïez, vous peignez tout ſi noir, que ſi j'aimois la ſolitude, vous me la feriez haïr.

LETTRE XXXIX.

A ME. DE MONTESPAN.

Maintenon, 13 *mars* 1678.

MADAME, vous ne pouviez m'annoncer une plus agréable nouvelle que la reddition de Gand : il y a apparence qu'à l'heure qu'il eſt la citadelle

delle aura capitulé. Le roi va revenir à vous, Madame, comblé de gloire. Je prends une part infinie à votre joie. Ma belle-sœur & mon frere arriverent ici hier, pénétrez de vos bontés : le prince se porte bien. Je vais joindre ici une copie d'une lettre qu'il a écrite au roi.

DU DUC DU MAINE AU ROI.

SIRE, si Votre Majesté continue à prendre des villes, cela est décidé, il faut que je sois un ignorant : car M. le Ragois ne manque jamais de me faire quitter mes livres, quand la nouvelle en arrive : & je ne quitte la lettre que j'ai l'honneur de vous écrire que pour aller faire un feu de joie.

DE ME. DE MAINTENON.

Vous trouverez, Madame, Maintenon bien changé. Mignard s'est surpassé : & ce portrait efface tous ceux des plus belles figures d'Italie. Je vous laisse, Madame, rêver à loisir à votre conquérant. Si jamais passion fut pardonnable, c'est celle-là sans doute : mais, je le dirai toujours, il n'en est point de pardonnable devant Dieu, ni même devant les hommes.

LET-

LETTRE XL.

DE LA COMTESSE DE BREGY A ME. DE MAINTENON.

EN VE'RITE', Madame, l'on rachete si bien par l'ennui de votre abſence le plaiſir de vous avoir vue, que je ne puis vous être obligée de la viſite que vous m'avez faite ici par la peine qu'elle me laiſſe. Et le monde ſe montre en vous d'un ſi beau côté, que j'ai penſé quitter ma ſolitude pour m'y en retourner, ſi je ne m'étois ſouvenue que de tous ceux qui le compoſent, il n'en eſt preſque point qui vous reſſemble. Cela m'a fait rentrer de bon cœur dans mon hermitage, avec deſſein de me ſervir de la liberté de la ſolitude, pour penſer ſouvent à vous, mais ſans prétendre d'en être récompenſée par la même choſe, la cour aïant trop de perſonnes préſentes, pour que les abſens s'attendent à quelque place. Mais s'il m'arrivoit d'en avoir quelquefois dans votre ſouvenir, que ce ne ſoit jamais, Madame, ſans penſer à moi, comme à la perſonne qui eſt le plus à vous.

LET-

LETTRE XLI.

DE ME. DE MAINTENON A MLLE. DE L'ENCLOS.

Versailles, 12 *novembre*.

1679.

CONTINUEZ, Mademoiselle, à donner de bons conseils à M. d'Aubigné. Il a bien besoin des leçons de Léontium. Les avis d'une amie aimable persuadent toujours plus que ceux d'une sœur sévere. Madame de Coulanges m'a donné des assurances de votre amitié qui m'ont bien flattée. Ce que vous entendez dire de ma faveur n'est qu'un vain bruit : je suis étrangere dans ce péïs, sans autre appui que des personnes qui ne m'aiment pas, sans autres amis que des amis intéressez & que le souffle le plus léger de la fortune tournera contre moi, sans autres parens que des gens qui demandent sans cesse & qui ne méritent pas toujours. Vous jouïssez d'une liberté entiere : je vis dans un esclavage continuel. Croïez moi, ma belle Mademoiselle, (car vous ne cesserez jamais de l'être) les intrigues de la cour sont bien moins agréables que le commerce de l'esprit. Mes com-

complimens à nos anciens amis : Madame de Coulanges & moi nous célebrâmes hier votre ſanté à Maintenon : & nous n'oubliâmes pas la chambre des élus. Continués, je vous prie, vos bontés à M. d'Aubigné.

LETTRE XLII.

A ME. DE FRONTENAC *.

M. DE Louvois a ménagé à Madame de Monteſpan un tête-à-tête avec le roi. On le ſoupçonnoit depuis quelque tems de ce deſſein : on étudioit ſes démarches : on ſe précautionnoit contre les occaſions : on vouloit rompre ſes meſures : mais elles étoient ſi bien priſes qu'on a enfin donné dans le piége. Dans ce moment, ils en ſont aux éclairciſſemens : & l'amour ſeul tiendra conſeil aujourdui. Le roi eſt ferme : mais Madame de Monteſpan eſt bien aimable dans les larmes. Madame la dauphine eſt en prieres : ſa pieté a fait faire au roi des réflexions ſérieuſes : mais il ne faut à la chair qu'un moment pour détruire 1680.

* On n'a pu recouvrer que des fragmens des Lettres à Me. de Frontenac.

truire l'ouvrage de la grace. Cette princeſſe s'eſt fait un point de conſcience de travailler à la converſion du roi: je crains qu'elle ne l'importune & ne lui faſſe haïr la dévotion: je la conjure de modérer ſon zèle: elle m'admet quelquefois à ſes exercices de pieté: je vous aſſure qu'il n'eſt point de cœur plus à Dieu. Madame de la Valliere eſt un exemple bien frappant du pouvoir de la grace: le roi en parle volontiers: & je ne puis me perſuader que Louvois & Madame de Monteſpan effacent de ſon eſprit ces ſaintes impreſſions. Mais encore un coup, l'eſprit eſt promt, & la chair eſt foible.

LETTRE XLIII.

A LA MEME.

1680. 23 *août.*

CET éclairciſſement a raffermi le roi: je l'ai félicité de ce qu'il avoit vaincu une ennemie ſi redoutable: il avoue, que M. de Louvois eſt un homme plus dangereux que le prince d'Orange: mais c'eſt un homme néceſſaire. Madame de Monteſpan a d'abord pleuré, enſuite fait des reproches, enfin a parlé avec hauteur. Elle s'eſt déchaînée contre

tre moi selon sa coutume. Cependant elle lui a promis de bien vivre avec moi. Pour son honneur, elle devroit du moins sauver les apparences. La Feuillade s'est brouillé avec Colbert, & réconcilié avec Louvois. Le prince de Marsillac trompe toute la cour. La duchesse du Lude se tient au grand nombre. Madame de Rochefort est entrée dans les pieuses intentions de Madame la dauphine. Madame du Fresnoy veut me persuader que le roi me trompe : & quel intérêt auroit-il à me tromper ? Mes amis ne me laissent pas le tems de respirer : je suis plus contente de la discrétion de mes parens. Je vous attends après demain à Maintenon.

LETTRE XLIV.

A LA MEME.

JE SUIS dévorée de chagrins : je m'étois flattée que Madame de Montespan cesseroit de me persécuter, & que je pourrois enfin faire paisiblement mon salut auprès d'une princesse, qui donne à toute la cour un exemple bien admiré & bien peu suivi..... Elle s'est

raccommodée avec le roi : Louvois a fait cela. Elle n'a rien oublié pour me nuire : elle a fait de moi le portrait le plus affreux. Mon Dieu ! que votre volonté soit faite ! Elle vint hier chez moi, & m'accabla de reproches & d'injures : le roi nous surprit au milieu d'une conversation qui a mieux fini qu'elle n'a commencé. Il nous ordonna de nous embrasser & de nous aimer : vous savez que ce dernier article ne se commande pas. Il ajouta en riant, qu'il lui étoit plus aisé de donner la paix à l'Europe que de la donner à deux femmes, & que nous prenions feu pour des bagatelles.

LETTRE XLV.

A LA MÊME.

JE NE puis vous voir. J'irai à Maintenon : le roi veut m'y surprendre un jour : & ce jour sera peut-être demain ou après demain. Je n'ai pas un moment de repos : Madame la dauphine est en retraite. Je ne serois plus ici, si sa dévotion ne m'y avoit retenue. Priez Dieu pour moi : je ne fus jamais si agitée ni si combattue.

LET-

LETTRE XLVI.

A LA MEME.

10 *octobre.* 1680.

JE REÇOIS tous les jours de nouvelles graces du roi. Mais ma santé qui s'affoiblit tous les jours ne me permettra pas d'en jouir long-tems. Tout ce que j'aquiers en crédit, je le perds en tranquillité: cette vie m'est insupportable. Le roi se défie de moi & me craint: il me comble de biens pour me fermer la bouche: il aime la vérité, & ne veut pas l'entendre. Il vit dans une habitude de péché mortel qui me fait trembler. Je ne puis plus voir toutes ces choses: si cela continue, je me retirerai: il est sûr, que c'est offenser Dieu que de vivre avec des gens qui ne font que l'offenser. La piété contracte une certaine tiédeur, sans qu'on s'en apperçoive. Je serois déjà hors de ce péïs, si je ne craignois que le dépit ne contribuât plus à m'en éloigner que le desir de mon salut. Je sacrifie à Dieu tout ce qui pourroit m'attacher ici: & je ne puis me résou-

dre à accomplir mon sacrifice. La pieté de Madame la dauphine me confirme dans mes bons sentimens, & en même tems détruit tous mes projets.

LETTRE XLVII.

A LA MEME.

JE N'AI jamais mieux reconnu combien je me fesois illusion : je suis encore bien loin du détachement où j'aspire. Mes chaînes ne furent jamais ni si pesantes ni si fortes. Je ne sai que dire à l'abbé Gobelin : je crains de lui ouvrir mon cœur, parce que je crains de me rendre coupable d'une obstination qui offenseroit Dieu : je suis une malade qui cache son mal par la crainte des remedes.

LETTRE XLVII.

A LA MEME.

SEs discours m'affligeroient bien plus vivement, si je ne savois par qui ils lui sont inspirés. Je n'eus jamais tant de plaisirs éclatans d'un coté, ni tant

de

de chagrins de l'autre. Je n'ai point de plan fixe, parce que mes mesures sont tous les jours dérangées. Je suis si malheureuse, je l'ai tant été jusqu'ici, qu'il y a espérance que la prospérité ne me gâtera pas.

LETTRE XLVIII.

A LA MEME.

J'OBTIENS tout: mais l'envie me le vend bien cher. Mon cœur est déchiré: & le sien n'est pas en meilleur état. A quarante-cinq ans, il n'est plus tems de plaire: mais la vertu est de tout âge. Tout le bien que vous dites de mon esprit, on l'a dit autrefois de mon visage: ces louanges ne me séduisoient point: jugez si je ne résisterai pas aux vôtres.

LETTRE XLIX.

A LA MEME.

RUVIGNI est intraitable. Il a dit au roi, que j'étois née calviniste, & que je l'avois été jusqu'à mon entrée à

la cour. Ceci m'engage à approuver des choſes fort oppoſées à mes ſentimens. Il y a long-tems que je n'en ai plus à moi. Que je ſerois heureuſe, ſi c'étoit à Dieu que j'en euſſe fait le ſacrifice!

LETTRE L.

A LA MEME.

IL n'y a que Dieu qui ſache la vérité..... Il me donne les plus belles eſpérances. Mais je ſuis trop vieille pour y compter. Si Madame de Monteſpan étoit..... Il y a lon-tems que, dit-elle, elle ne s'eſt pas laiſſé aller à cette foibleſſe : ce n'eſt pourtant point ici qu'on peut ſe faire une ame forte.... Je le renvoie toujours affligé & jamais deſeſpéré.

LETTRE LI.

DU CHEVALIER DE ME'RE' A ME. DE MAINTENON.

J'AI une extrême envie d'avoir l'honneur de vous voir, Madame. Et quand

quand je vous rencontre, il me semble que vous ne me fuïés pas. Je fus tout hier à St-Cloud avec Me. la maréchale de Clerembaud. Nous y parlâmes de vous, à peu près comme vous l'euſſiez pu deſirer. Je vous louois ſans flâterie : & de tems en tems je vous blamois ſans médiſance. Madame la maréchale enchériſſoit volontiers ſur les louanges que je vous donnois : & quand je trouvois quelque choſe à redire en vous, elle tâchoit de l'excuſer ou de l'adoucir. Enfin elle me chargea d'aller vous prier de ſa part de venir diner demain chez elle.

Je m'étois levé fort agréablement pour m'aquitter de ma commiſſion : & voilà que Me. la maréchale me mande que Mademoiſelle, qui devoit aller ce matin voir la reine, a remis ce voïage à la ſemaine qui vient. Ce changement ne m'empêcheroit pas d'aller à St. Germain, s'il ne me venoit dans l'eſprit, que vous êtes quelquefois d'un abord aſſez difficile, & que ſi je vous demandois inutilement, cela pourroit vous faire tort & me nuire auſſi. Car il eſt vrai, Madame, que tout ce qu'on cenſure le plus dans votre procédé, c'eſt qu'on s'imagine que vous négligez

vos anciennes connoissances. Et pour ce qui me regarde, je tiendrois à fort grand deshonneur, qu'une personne si sage & de si bon gout donnât à penser, qu'elle m'eut oublié après une si longue amitié. D'ailleurs, j'ai tant soit peu de cette humeur de fée dont on vous accuse: & je cherche ordinairement la solitude au milieu même de Paris. Ainsi, quelque estime, quelque inclination que nous aïons l'un pour l'autre, je ne crois pas qu'on nous rencontre souvent ensemble: & j'en ai beaucoup de regret. Je crois pourtant qu'il ne tiendra qu'à vous d'en tirer un avantage, qui n'est pas à mépriser. Car nous pouvons par là nous aquérir la gloire d'une extrême constance, si nous continuons toujours à nous aimer, sans nous voir, ni sans nous écrire. Pour moi, je vous estime tant, Madame, que je ne cesserai de témoigner par tout que je suis avec une extrême passion le plus respectueux de vos serviteurs &c.

LET-

LETTRE LII *.

DU MEME A LA MEME.

EN vérité, Madame, il seroit bien mal aisé d'avoir tant d'amis d'importance au milieu de la cour, & d'estimer constamment ceux qui n'y sont rien, quand ce seroient les plus honnêtes gens qu'on ait jamais vus. Il ne faut attendre que d'une vertu bien rare une faveur si extraordinaire. Mais dès le tems que j'avois l'honneur de vous aprocher, je m'apercevois, que vous saviez toujours distinguer le vrai mérite parmi de certaines choses brillantes qui ne dépendent que de la fortune. Et cela me fait espérer que vous ne desaprouverés pas la liberté que je prends de vous écrire.

Je pense avoir été le premier, qui vous ai donné de bonnes leçons: & je puis dire sans vous flâter, que jamais enfance ne m'a paru plus aimable que la vôtre, tant pour les charmes de votre personne, que pour avoir le meilleu cœur du monde & l'esprit le plus éclair

* Il est vraisemblable que cette lettre singuliere est de l'année 1683. Le chev. de Méré & Louis XIV fesoient dans le même tems les mêmes propositions à la meme femme.

Je me souviens que je vous instruisois à vous rendre aimable, & que des-lors vous ne l'étiez déjà que trop pour moi. De sorte que si l'on ne vous regardoit aujourdui comme une personne parfaitement accomplie, il ne s'en faudroit prendre qu'à moi, si ce n'étoit peut-être que la cour vous eut gâtée. Aussi, Madame, en quelque lieu que je sois, je ne fais rien avec tant de plaisir que de parler de vous : & je ne sai, si c'est par estime, ou par inclination, ou même par intérêt, que je vous mets au dessus de toutes les autres. Si cela vous paroit fort peu vraisemblable, à cause que vous m'avez extrêmement négligé, je vous apprends, qu'entre vos merveilleuses qualités qui font tant de bruit, vous en avez une que je regarde comme un enchantement : c'est que les gens de bon gout qui vous ont bien connue ne vous sauroient quitter, de quelque adresse que vous usiés pour vous en défaire : & j'en suis un fidele témoin. Ceci me remet dans l'esprit un sentiment où je vous ai vue, & dont vous devriez bien vous desabuser. Car il n'est pas vrai qu'on se lasse de tout à continuer : & la défiance que vous avez de pouvoir conserver celui qui vous auroit

plu

plu pour le mariage eſt très mal fondée. Qu'elle ne vous en détourne point ſur ma parole. Ouï: je vous jure que de tant de belles perſonnes que j'ai pratiquées, vous êtes celle qui le devez le moins craindre: & je vous conſeille d'en prendre le hazard. Car encore que votre abord gagne aiſément ceux qui vous voient, vos attraits les plus piquans ne ſe montrent pas ſi vite: & plus on aura gouté de vos bonnes graces, & plus on ſera charmé. Ne diroit-on pas que je vous veux diſpoſer à recevoir les ſervices d'un galant homme? Mais je n'en ſache point de ſi digne de vous que moi: & je ſens bien que ſi la fantaiſie de me prendre vous étoit venue ou vous venoit, je me laiſſerois vaincre, & je vous aimerois toujours. Il me ſemble, Madame, que ſi vous étiez un peu plus enjouée, & qu'on put eſpérer de vous plaire en badinant, vous en ſeriez plus ſaine & plus heureuſe. Auſſi bien le monde eſt ſi peu de choſe, que c'eſt être bien foû que d'être ſi ſage. Mais ſérieuſement, puiſque vous êtes ſi ſérieuſe, celui que vous auriez choiſi ne ſeroit-il pas au plus haut point de bonheur qu'on puiſſe deſirer, de paſſer ſa vie, auprès de la plus agréa-

ble perſonne du monde, auprès de vous, Madame, qui donnez tant d'admiration, qu'il faudroit votre génie & vos délicateſſes pour vous louer d'auſſi bon air que vous le méritez? Il eſt pourtant vrai, qu'on trouve en votre procédé quelque choſe à redire: & je ne crains pas de vous en avertir, parce que vous aimez la franchiſe & la ſincérité. On s'imagine donc que vos anciens amis ne tiennent pas en votre bienveillance une place fort aſſurée. Cependant vous témoignez aſſez que vous êtes bonne & bienfeſante: tout le monde en demeure d'accord. Mais les critiques de la cour obſervent, que vous ne favoriſez que des gens qui ne ſauroient vous en être obligez, parce qu'ils ſont déjà ſi élevés, que tout ce que vous ajoutez à leur fortune eſt preſque inſenſible, encore que ce ſoit quelque choſe de bien grand. Je ſouhaiterois pour le comble de votre gloire que vos bontés s'épandiſſent ſur quelques perſonnes dont le mérite eſt moins en vue. Outre que vous en paroitriez plus généreuſe, vous vous en feriez des créatures, qui n'auroient rien de plus cher que de reconnoitre vos bienfaits. On m'a dit, que M. de Villette, qui

qui n'a rien de foû ni d'étourdi que d'être toujours fort huguenot, vous avoit parlé d'un très honnete homme qu'on appelle M. de Vieux-Fourneaux. Vous jugez bien, Madame, que pour quoique ce pût être, je ne voudrois perdre si peu d'estime qui me reste auprès de vous. Mais si vous avez encore quelque créance en moi, je vous jure qu'il seroit difficile d'exprimer tout ce qu'il a de bon. Je suis persuadé qu'on ne lui sauroit rien commettre de noble ni d'exquis, dont il ne soit capable, ou du moins qu'il ne le puisse devenir du jour au lendemain. Comme je le vois souvent, je lui ai dit tout ce que je savois. Et plut à Dieu, Madame, avoir aussi bien réussi à vous instruire! car toujours m'en reviendroit-il cet avantage, que vous seriez bien aise que je fusse éperdûment comme je suis, &c.

LETTRES
DE MADAME
DE MAINTENON.

A M. D'AUBIGNE'.

LETTRE I.

Paris, le 3 janvier.

1664. JE suis bien fâchée, mon cher frere, de n'avoir cette année que des vœux à vous offrir. Je n'ai pas encore péïé toutes mes dettes : & vous sentez bien que c'est là le premier usage que je dois faire de ma pension. Et vous haïriés des étrennes données aux dépens de mes créanciers. Avec un peu d'économie, vous pourriez vivre à votre aise : votre dissipation me perce le cœur : séparez vous des plaisirs : ils coutent toujours cent fois plus que les besoins. Soïez délicat sur le choix de vos amis : votre

votre fortune & votre salut dépendent également des premiers pas que vous ferez dans le monde. Je vous parle en amie. Appliquez vous à votre devoir. Aimez Dieu. Soiez honnete homme. Prenez patience : & rien ne vous manquera. Madame de Neuillant m'a souvent répété ces conseils : & je m'en suis jusqu'ici bien trouvée. Adieu, mon cher frere : je ne serai heureuse qu'autant que vous le serez : & vous ne le serez qu'autant que vous serez sage.

LETTRE II.

Ce samedi, à minuit. 1666.

JE vous remercie, mon cher frere, du soin que vous avez de moi. Mais pourquoi donner tant de peine à Dandelot ? Il vous est nécessaire & il me sera inutile. Il est vrai que Mademoiselle de Pons se marie, & que j'ai la joie d'y avoir contribué. J'irai la conduire à Hudicourt. Nous passerons par Pontoise. Vous croiez bien que ce ne sera pas sans vous voir. Je lui ferai demain vos complimens. Je vous assure par avance qu'ils seront bien reçus. Je me trouve un peu mal, non par les fatigues

fatigues de la nôce, mais par l'extrême inquiétude que j'ai eue du succès de cette affaire. Je ferai parler à la Valliere, devant que d'aller à Pontoise. Mais je crois que vous n'attendrés pas long-tems. On ne parle ici que de guerre. Je la souhaite pour vous. Et voilà comme mon amitié pour mon frere me rend cruelle pour le genre humain! Bon soir. Nous n'aimons ni vous ni moi les longues lettres. Je ne sai présentement aucunes nouvelles. Je ne vois personne. Depuis quinze jours, je n'ai songé qu'au mariage de mon amie †. Son bonheur me dédomagera bien de mes peines.

LETTRE III.

Ce 18 septembre. *

SOit que je vous écrive ou que je ne vous écrive pas, vous devez être éga-

† Bonne de Pons, mariée à M. d'Hudicourt. Dans le premier recueil des Lettres de Me. de Maintenon, édit. de Nancy, p. 46, on en trouve une sur ce mariage, qui contredit trop celle-ci pour n'être pas apocriphe. De plus, voïés *les Entretiens* de Me. de Maintenon.

* *L'adresse* : à M. d'Aubigny, capitaine d'infanterie & cavalerie, au Quesnoy.

également persuadé de mon amitié, & des soins que je prendrai toujours pour votre repos & votre fortune. Je vous aime tendrement: & je suis persuadée que vous êtes pour moi ce que je suis pour vous. Ainsi, mon cher frere, nos fortunes sont communes: & elles ne seront pas si malheureuses qu'elles l'ont paru d'abord. Je n'ai point encore demandé en quel régiment je vous voulois, parce qu'on m'a promis qu'on me donneroit à choisir : je vais recevoir votre argent, payer nos dettes, & garder le reste. Votre compagnie d'infanterie sera vendue, avant qu'on delivre aucune commission des augmentations que l'on fait dans le régiment. Adieu, mon enfant : conservez votre santé, & faites mille amitiés pour moi à votre gouverneur. Je me porte très bien.

LETTRE IV.

Le 27 décembre. *

JE suis très fachée de ce que votre valet vous a volé, & encore plus, de

* *L'adresse* : à M. d'Aubigné, capitaine de cavalerie dans le régiment du roi, à St. Quentin.

de ce que Mr. de Barillon me mande que vous lui paroiſſez triſte, par vos lettres. Vous ſçavez qu'il ne faut que cela pour nous brouiller : réjouïſſez, vous donc, je vous en ſupplie. Dépenſez vos vingt mille francs cette année : & faites une compagnie merveilleuſe. Choiſiſſés de vieux cavaliers, bien faits, bien montés : & ne vous piqués pas d'avoir plus de rubans que les autres. Montrés qui vous êtes, s'il s'en preſente quelque occaſion. Appliquez vous à votre metier. Connoiſſez tous vos cavaliers, & tous vos chevaux : faites votre cour aux bons ouvriers. Liés vous avec M. de Fourille : faites vous aimer des officiers. Ne vous moqués de perſonne. Réjouiſſez vous toujours. Et laiſſez moi faire le reſte. Je demandai à M. de Louvois quelque gratification. Il me promit de donner ſes ordres là deſſus à M. de St. Pouanges : ils ſont partis l'un & l'autre. Mais vous n'en êtes point à cela près. Vous ne manquez pas d'argent. Et j'en ai encore à vous. Je vous le dis ſans chagrin, je ſerai contente pourvu que votre compagnie ſoit belle. Je vous fais faire un lit à très bon marché. Soïés le mieux monté & le plus mal couché

des

des capitaines du régiment. M. Charpentier m'a dit qu'il avoit envoié votre rente, & votre quartier d'assemblée à M. de Barillon. Adieu, mon cher frere: je n'aime rien tant au monde que vous: faites votre devoir: & soiez gai: voilà tout ce que je demande.

LETTRE V.

A Paris, 2 septembre. 1672.

JE suis bien surprise de n'entendre pas parler de vous, depuis que le roi vous a fait l'honneur de vous nommer pour commander dans Amersfort. J'ai reçu une lettre de vous au bout du mois, jour pour jour, que vous me l'avez écrite : cependant je sçai que l'on en peut recevoir de plus fraîches d'Utrecht. Je ne vous répondrai point sur ce que vous me mandez que vous croiez être mal avec moi: vous sçavez assez que cela ne peut jamais arriver: & que soit que je vous fasse des amitiés ou que je vous querelle, je vous aime toujours également, & plus que tout ce qui est au monde. Mais revenons à vos affaires. J'ai une grande impatience de sçavoir com-

comment vous êtes sur ce que le roi vient de faire pour vous : je ne sçai point le détail de ces choses là : mais il me semble que dix mille francs d'appointemens sont considérables. Il est vrai que ce ne peut être un établissement solide : mais on n'ôte point d'un lieu un homme à qui l'on fait du bien par inclination, sans le remettre dans un autre. Aquittez vous à merveille de vôtre emploi. J'espère que Mr. de Luxembourg ne vous nuira point. Au nom de Dieu, mon très cher frere, n'oubliés rien pour mériter un coup d'œuil du roi. Il a commencé a vous faire du bien : il achevera. Mr. de Louvois ne s'y opposera point : & pour peu que vous vous aidiez vous trouverez de grandes facilités. Mr. Bosteau vous doit 200. pistoles : donnés les à ce marchand qui a habillé vôtre compagnie. Vous ne pouvez ni en honneur ni en conscience retarder le payement de cet homme. D'Andelot meurt d'envie de retourner avec vous, & m'a prié de vous en écrire. Instruisés moi à fonds de tout ce qui vous regarde : & réjouissez vous : car tout ira bien.

LET-

LETTRE VI.

Le 19 septembre *. 1672.

JE ne comprens pas pourquoi vous ne recevez point mes lettres : & encore moins pourquoi les vôtres ne me sont rendues qu'un mois après que vous les avez écrites. On peut avoir un commerce plus fréquent de Paris à Utrecht: & vous m'obligerez d'y donner ordre. J'aime encore à recevoir de vos nouvelles, quelque brouillés que nous soïons. Vous êtes admirable de croire que je ne vous aime plus, parce que je vous ai grondé. C'est précisément la marque la plus sure de ma tendresse. Et je suis très piquée que vous vous connoissiés si mal en amitié. J'ai bien de la joie de ce que vous me paroissez content de ce que le roi a fait pour vous. Le gouvernement d'Amersfort est un chemin à autre chose : faites y donc de votre mieux pour le service d'un roi, qui comme homme le mérite. Je vous crois encore plus charmé de lui que

* *L'adresse :* pour M. d'Aubigné gouverneur à Amersford.

que je ne le suis, parce que vous avez vû de plus près ce qu'il a fait cette campagne. Il doit y avoir du plaisir à servir un héros & un bienfaiteur! Marqués moi le nom de ceux qui vous aiment ou qui vous protegent. Ils ne s'en repentiront pas. Dites à M. de Luxembourg que s'il veut que je vous fasse recommander à lui, je le ferai: mais, qu'en attendant, j'ai beaucoup de reconnoissance de ce qu'il a fait de lui-même. Faites des merveilles, mon cher frere: justifiés le choix de Sa Majesté. Soïez appliqué, vigilant, exact. Songez que, dès qu'on n'est pas assez dévot pour être capucin, il n'est rien de plus beau que de se faire tuer. Ecrivez moi souvent, je vous en prie.

LETTRE VII.

Paris, 27 septembre *

1672.

JE sens encore mieux la joie de votre établissement, depuis que j'ai reçu votre lettre du 12 de ce mois. Je suis ravie de vous voir content. Et bien loin de me reposer là dessus, je vais

* Même adresse.

vais être plus vive que jamais sur votre fortune. Ne pensez donc qu'à faire votre devoir à Amersfort: & laissez moi ici le soin de vos affaires. J'ai parlé à M. de Louvois sur votre compagnie: il m'a dit qu'il la falloit garder encore quelque tems, & qu'ensuite on verroit: j'ai remercié tous ceux dont vous vous louez. J'ai une grande impatience de voir M. de St. Pouanges pour sçavoir de vos nouvelles particulieres. Je suis ravie de vous savoir tenant table. Le prie-dieu me ravit: vous avez raison de croire que j'aurois du plaisir de vous y voir, & d'être temoin de votre gravité: réjouissez vous, mon cher frere, mais songez à votre salut. Il y faut venir. Et les soldats doivent y penser par un motif plus noble que celui de la peur. Je vous recommande les catoliques: & je vous prie de n'être pas inhumain aux huguenots. Il faut attirer les gens par la douceur: c'est l'exemple que J. C. nous a donné. Je parlerai à Dandelot. Mais vous êtes bien éloignés pour vous rejoindre. Je me porte assez bien. Que je sache de vos nouvelles, le plus souvent que vous pourrez. Et de longues lettres. Je reçois tous les jours des com-

complimens pour vous, & de mes amis, & de nos parens. J'y réponds comme si j'ignorois ce qu'ils veulent me dire par cette joie si nouvelle & si empressée. Adieu, mon cher frere, je vous embrasse de tout mon cœur.

LETTRE VIII.

1 octobre.

ON m'a porté sur vôtre compte des plaintes qui ne vous font pas honneur : vous maltraitez les huguenots : vous en cherchez les moïens : vous en faites naître les occasions : cela n'est pas d'un homme de qualité. Aïez pitié de gens plus malheureux que coupables : ils sont dans des erreurs, où nous avons été nous-mêmes, & d'où la violence ne nous auroit jamais tirez. Henri IV a professé la même religion, & plusieurs grands princes. Ne les inquiétez donc point : il faut attirer les hommes par la douceur & la charité : Jesus-Christ nous en a donné l'exemple : & telle est l'intention du roi. C'est à vous à contenir tout le monde dans l'obéissance : c'est aux évêques & aux curés à faire des conversions par la doc-

doctrine & par l'exemple. Ni Dieu ni le roi ne vous ont donné charge d'ames. Sanctifiez la vôtre, & soiez sévere pour vous seul. J'aurai bien du plaisir de vous voir ici : mais cela viendra avec le tems. J'ai de bonnes espérances. M. de Louvois nous sert bien. Nous lui avons de grandes obligations. Je vous le répete, mon cher frere : que M. de Ruvigny ne se plaigne plus de vous !

LETTRE IX.

Paris, le 16 octobre. 1672.

MOnsieur de Louvois m'a écrit aujourd'hui, qu'il vous avoit envoïé vos expéditions telles que vous les pouvez desirer, & que le roi avoit décidé en votre faveur. Plus de difficultés : plus de murmures. Vous sçavez à quel point je suis sensible à ce qu'on fait pour vous : aussi les nouvelles d'aujourdhui troublent-elles un peu ma joïe : j'apprends que les Hollandois assiegent des places. Je sçais que la votre n'est point fortifiée. Vous avez la guerre tous les jours, & je tremble également, soit que vous eussiez à périr dans Amersfort

ou à vous rendre. Vous connoissés mon cœur, & ce qu'il est capable de faire & par honneur & par reconnoissance. Mais vous ne connoissez point la tendresse que j'ai pour vous: je ne puis vous parler d'autre chose aujourd'hui. Ne me laissés point dans ces inquiétudes. Voilà des lettres de M. de Villette: faites mille amitiés pour moi à M. de Caumont, si vous le voïez, & dites lui que je ne me lasserai jamais de l'obliger en tout ce qui me sera possible. Adieu, mon cher frere, je me porte très bien: n'aïez aucune sollicitude sur mon compte: tout ira bien: c'est moi qui vous le dis, oui, moi qui espere si difficilement.

LETTRE X. *

à Tournay le 16 juin.

1673. IL y a lon-tems que M. de Louvois m'a dit que l'on abandonnoit Amersfort, & que vous auriez un autre Gouvernement: je suis bien fâchée, que l'en-

* *L'adresse est*: A M. de St. Quentin commandant à Campen pour faire tenir à M. d'Aubigny Gouverneur d'Elbourg, à Elbourg à Campen.

l'ennemi soit si avancé : & je serois dans un étrange état si l'on vous assiégeoit. J'espere que la paix finira bientôt toutes mes craintes. Vous avez raison d'être persuadé de mon amitié : je le suis de la vôtre : je voudrois en jouir plus souvent. Cela viendra. Je ne vous oublierai pas. Quoiqu'il arrive, j'ai de bonnes paroles pour vous. M. de Louvois fait merveille en cette occasion : & nous lui sommes très obligés : je vous avoue que j'aurois un grand plaisir de vous voir à Paris. N'en espérez pas sur le récit de ce voyage ni sur la citadelle de Tournai. Je suis trop ennuïée pour pouvoir faire une rélation agréable. Je trouverois en mon chemin des choses à vous dire, qui ne vous amuseroient pas. Je me porte fort bien : je suis très contente, car je suis disgraciée. Je ne puis vous trouver l'homme que vous me demandez pour votre maison : je m'en informe pourtant, autant que je le puis : adieu, mon cher frere, je suis toute à vous.

F. D'AUBIGNY.

LETTRE XI.

1673. *Le 31 decembre.*

JE reçois les lettres que vous m'écrivés. Mais il ne me paroit point que vous receviez les miennes. Quoiqu'elles ne soient pas bien importantes, je voudrois qu'elles alassent jusqu'à vous. Celle-ci y ira. Je m'étendrai donc sur toutes les choses que j'ai à traiter avec vous. M. de Louvois m'assure que vous n'avez rien à craindre où vous êtes. Le roi vous a donné un gouvernement en Alsace où vous serez très bien. Vous attendrez les ordres là dessus : & vous vous tairés sur ce nouvel honneur, tant que vous ne le sçaurez que par moi. Je vous verrai quand vous changerez de lieu, & je vous avoue que je m'y prépare comme. . . . . *Le reste manque.*

. . . . . .

LET-

LETTRE XII.*

Paris, le 2 mai. 1674.

JE mourois d'envie de vous écrire: je remettois de jour en jour par la quantité de bagatelles qui m'occupent. Je ne doutois pas que des Rolines ne prit soin de vous mander de mes nouvelles: je me porte très bien: & je me trouve toujours de la santé, dès que mon corps & mon esprit sont en quelque repos: & si M. le duc du Maine marchoit, je serois fort contente de la mere & du roi. Voilà tout ce que je puis vous dire. Pourquoi ne m'instruisés vous pas de la maniere dont vous vous trouvez à Betfort? Je suis bien aise que vous aïez reçu des marques de considération de la part de M. de Turenne. Il en va recevoir des remercimens qui l'obligeront à continuer. Je ne vois pas fort souvent les gens dont vous me parlez, hormis M. de Montchevreuil: je m'enferme plus que jamais, & je mene une vie très douce. Je songe

* *L'adresse*: Pr. M. d'Aubigné, gouverneur de Betfort.

ſonge fort à vôtre établiſſement. Il y a deux ou trois affaires ſur le tapis : elles ne ſont pas aſſez avancées pour vous en parler. Adieu, mon cher frere : j'ai auſſi pluſieurs terres auxquelles je penſe : quand il y aura quelque choſe de décidé, vous le ſçaurez : j'ai parlé à M. & à Me. Colbert en faveur de Mr. Arnaud.

LETTRE XIII. *

1674. *à Verſailles, le 15 juillet.*

IL y a long-tems que je veux vous écrire : & je n'ai pas pû y parvenir : la vie que l'on mene ici eſt fort diſſipée comme vous ſçavez : & les jours y paſſent fort vite : tous mes petits princes y ſont établis, & je crois, pour toujours : cela, comme toute autre choſe, a ſon bon & mauvais côté : je ſuis aſſés contente. Je me porte bien. Je ſonge très ſerieuſement à vous marier : je travaille à une affaire qui ſeroit bonne. N'en parlés point. Comptez que tout revient, & qu'on ne peut trop veiller ſur ſes paroles, quand on a les moindres

* Même adreſſe.

dres rélations dans ce péïs-ci. Je ne puis trouver de terre comme je la voudrois: je ne me rebuterai point que je n'en aïe une. Adieu, mon cher frere: ſoïés bien perſuadé que je n'oublierai rien pour vous mettre en état de vous paſſer de moi & de tout le monde: je ferai peindre votre caroſſe, & j'ai donné ordre pour des armes. Notre petit duc vient de me dire de ſon chef qu'il vous baiſe les mains, & qu'il voudroit bien que vous fuſſiés ici. Je ne ſçai ce qu'il vous revient de ce que j'ai fait pour M. Arnaud. Mais ſi j'aimois l'argent, j'aurois pu vendre bien cher ma protection: & j'ai été ſurpriſe & indignée de tout ce que l'on m'a offert là deſſus: je ne lui en demande que quelques petits emplois. Marqués lui que s'il veut m'obliger, il ſecoure des miſérables. C'eſt tout ce que je veux de ſa reconnoiſſance. Mais je ne vous défends point d'en profiter, autant que l'honneur & la conſcience le peuvent permettre: car il faut que tout céde à notre devoir. Adieu, mon cher frere: je vous aime bien tendrement.

LETTRE XIV.

1674. *Paris, le 7 septembre.*

JE suis venue à Paris pour me guérir de la fievre tierce dont j'ai eu cinq accès : j'en suis quitte, & je pars pour Versailles. Je n'ai pas voulu vous l'écrire, pour ménager votre sensibilité : voilà une confiance à laquelle je ne suis pas fort sujette. Je crois la devoir à votre amitié. Je vous prie d'épargner quelque somme considérable pour les frais de vos nôces. Je traite pour vous un mariage qui va assez bien. Mais vous ne prendrez pas un soû du bien de votre future épouse. Car il faut songer à vous établir, & non à la ruiner. Le petit duc est malade depuis six semaines. Mais il est mieux à présent. Les autres sont en bonne santé : & la princesse est belle comme un ange. Tous nos amis me voient ici avec beaucoup de soin : j'y suis seule & par conséquent très libre : j'ai recommandé les intérêts de M. Arnaud à M. Fremont : enfin je fais tout ce qu'il desire de moi : profitez en, puisque je n'en profite pas. Adieu : mon cher Mata est mort sans con-

confession : Villandry a été trouvé mort dans son cabinet un moment après y être monté. Voilà ce qui arrive aux libertins : songez à Dieu, tandis que vous le pouvez : & ne remettez pas votre conversion à la mort. Car que pouvons-nous faire alors ? pardonnez ce petit sermon à la solidité de mon amitié.

LETTRE XV.*

A Versailles, le 16 octobre. 1674.

ON m'a écrit de Paris aujourd'hui, que votre mariage va assez bien : il ne faut pourtant s'assurer de rien qu'il ne soit fait. Mais à tout hazard amassez de l'argent pour les frais des nôces : je compte en cette occasion sur Mr. Arnaud : il seroit pourtant honteux que son affaire meublât votre maison. La demoiselle est jolie, à ce qu'on dit : je me porte à merveilles : le duc du Maine à la fievre quarte, la princesse la tierce. J'y fais de mon mieux, & je me console des événemens. Je suis en marché d'une terre dont j'offre deux cens

* Pr. M. d'Aubigné, à Betfort.

cens quarante mille livres: n'en dites encore rien. Rien ne porte plus malheur que l'indiscrétion. Et les vanteteries les plus petites sont de grands ridicules. Adieu, mon cher frere: je crois que nous passerons une assez jolie vieillesse, s'il peut y en avoir de jolie.

LETTRE XVI.

1674. *A St. Germain, le 10 novembre.*

JE ne sçai si des Rollines, qui est très bien informé de tout ce que je fais, vous aura mandé que j'achete une terre. Mais il ne sçait peut-être pas encore, que c'est Maintenon, & que le marché en est fait à deux cens cinquante mille francs. Elle est à quatorze lieues de Paris, à dix de Versailles, à quatre de Chartres: elle est belle, noble, & vaut dix à onze mille livres de rente. Voilà une retraite qui sera votre pis aller. Vos affaires ne vont pas si bien que les miennes. Votre future épouse est très opiniâtre, & ne se rend ni à la persuasion de nos amis, ni à l'autorité de ses parens: je ne me suis point encore rebutée, & peut-être en viendrons-nous à bout. Mr. de Louvois est

eſt toujours malade. Mais le roi a entendu parler de ce que vous demandez pour votre compagnie de cavalerie : je crois qu'il en diſpoſera, & qu'on ne vous refuſera point ce qu'on pourra vous accorder. Adieu : j'ai bien envie de ſçavoir votre guerre finie pour tenter de demander un congé pour vous. J'eſpere que l'hiver ne ſe paſſera pas ſans vous voir. Je me porte fort bien. Mes princes ſont toujours malades. Le petit duc parle ſouvent de vous.

LETTRE XVII. *

Le jeudi matin.

VOtre lettre a bien plus de l'air d'un homme qui rend compte d'une galanterie que d'un mariage. Voïez ce qui en arrivera : inſtruiſez m'en afin que je prenne mes meſures là deſſus. Je meurs d'envie de me retirer à Maintenon. Mais je ne veux pourtant pas m'éloigner tant que j'eſpérerai quelque choſe : preſſez votre maitreſſe le plus que vous pourez, puiſque le tems vous preſſe.

* Ce billet ſans date dans l'original eſt vraiſemblablement de l'année 1675.

preſſe. Ne vous inquiétez point de l'idée qu'on a ici de votre long ſéjour à Paris. Vous ne ſauriés faire à Verſailles ce que vous faites à Paris. On ſçait que vous y êtes, & ce qui vous y retient.

LETTRE XVIII.

1675. *Le 6 fevrier.*

JE reçois votre derniere lettre qui m'afflige, en me montrant, que vous ne vous portez pas bien: conſervez vous autant que vous le pourrez dans le vilain ſéjour que vous me dépeignés. Et attendés tranquillement une heureuſe vieilleſſe. Je fais tout mon poſſible pour vous marier. Et peut-être y réuſſiraije. Bon prétexte pour un congé: je ſonge toujours à vous. Vos intérêts me ſont plus chers que les miens. J'ai été à Maintenon dont je ſuis très contente. C'eſt un gros château au bout d'un grand bourg. Une ſituation, ſelon mon gout, & à peu près comme Murçai: des prairies tout autour: la riviere qui paſſe par les foſſés: dix mille livres de rente actuellement, & douze dans deux ans. J'y ai mené notre

tre fidèle ami M. de Montchevreuil. Nos princes ſont en bonne ſanté : je crois que j'irai cet été mener l'ainé à Barege. La princeſſe n'a eu que vingt grains de petite verole. Me. de Bourg veut vous épouſer. Mandez moi à tout hazard ſi vous pouriez vous accommoder de ſa perſonne. Je m'informerai du reſte. Adieu, mon cher frere : nous ferons grande chere à Maintenon, ſi Dieu vous conſerve : ſongez à votre ſalut : il eſt de bien mauvais ſens de ne ſe pas mettre dans l'état ou l'on voudra être à l'heure de la mort. Vivez ſobrement, & prenez le matin du lait de vache bouilli un moment, & écrêmé.

LETTRE XIX.

Le 15 avril. 1675.

MAdame de Monteſpan, qui n'eſt pas de mauvais ſens, & à qui j'ai lu votre lettre, pretend que vous devez paſſer outre, & que ce mariage vous ſera très utile : j'en entretiendrai encore aujourd'hui M. Barillon. Conſultez vous vous-même & tachez de lui ôter de l'eſprit que je dois lui aſſurer un douaire pendant ma vie. Après

ma mort, oui. Mais ne m'en faites pas de remerciment. L'effort n'eſt pas bien grand. J'aimerois mieux donner une ſomme à votre premier enfant. Mais ſi votre future s'opiniâtre au douaire, il en faudra paſſer par là. Preſſez votre affaire à tout hazard. Vous en ſerez toujours le maître. Si elle doit ſe faire, ce ne ſauroit être trop tôt.

LETTRE XX.

Ce lundi.

JE vais demain à Paris, j'y arriverai à dix heures, je vous prie d'envoïer votre caroſſe à la porte St. Honoré: ſi vous voulez me donner à dîner, vous me ferez plaiſir. Nous verrons la veuve, ſi vous le jugez à propos. Il faudroit auſſi voir M. Barillon: enfin je ſerai à vous & à vous ſeul, ſix heures de ſuite, que vous me veuilliés, ou que vous ne me veuilliés pas.

LETTRE XXI.

JE ſuis arrivée en même tems que vous. Mais, quelqu'envie que j'aie de

de vous voir, il faut remettre à demain. Vous ne trouverez perſonne chez moi. Vous irez enſuite ſonger à votre bonne mine. Il faut vous montrer au plutot à cette femme. Elle meurt d'impatience. Il faut profiter de ces momens de ferveur. Je ne ſçais encore rien d'elle. J'en attends des nouvelles. Le ne pars point d'ici, que l'affaire ne ſoit faite ou rompue. Une déciſion eſt de conſéquence pour vous & pour moi. Bon ſoir. Faites vous beau. Il faut donner de l'amour à cette vieille qui me paroit aſſés facile à en prendre.

LETTRE XXII.

à St. Germain, le dimanche gras.

COmme je ne ſçais ſi je vous verrai bientôt après que vous ſerez arrivé, je vous écris avant que vous puiſſiez l'être, afin de vous aprendre l'état de vos affaires. Votre mariage eſt conclu avec Mlle. Cavellier: & M. de Louvois en doit voir les articles au premier jour. Elle a, je crois, cent mille écus. Avec cela, il eſt ſuperflu d'être jolie: & elle l'eſt. Je ne vous dirai rien de l'obligation que nous avons à

M.

M. de Louvois. Si j'entrois en matiere, je ne pourrois vous parler que de lui: & il s'agit de vous. Portés vous bien. Aiés de l'argent: & plaisés à la demoiselle. J'espére que l'air de Paris aura fait le premier, & que notre protégé * fera le second, soit pour un prompt payement, si vous avés quelque convention avec lui, soit pour un prêt, si vous n'en avés pas. Quant au troisieme, brodés vous bien: moins de cheveux à vos perruques: de la guaîté: & tout ira bien. Je vous avoue que je suis ravie si cette affaire-là se conclut à votre satisfaction, & que mon mariage ne me fera pas plus de plaisir que le vôtre. Ne faites rien en ceci que par mes conseils. Ce seront ceux de M. de Louvois. Voïez le, & témoignés lui que vous n'êtes pas ingrat.

LETTRE XXIII.*

à St. Germain, ce 16 juin.

VOus m'avez écrit en partant. Je ne me souviens plus si je vous ai fait

* M. Arnaud.

* *L'adresse*: à M. d'Aubigné, gouverneur de Betfort.

fait réponſe. Je n'ai pas entendu parler de vous, depuis que vous êtes à Betfort. Ne vous réglez pas ſur moi. Je ne ſuis pas maitreſſe de mon tems. Vous avez vu quelques échantillons de ma ſervitude : & vous n'avez rien vu. Il y a deux mois que je demande d'aller à Maintenon pour un jour, & je ne l'ai pu obtenir. J'en ſuis dans une colere épouventable. J'y fais travailler, ſans qu'il me ſoit permis d'y donner aucun ordre. C'eſt une paſſion que j'ai pour ce lieu-là, & une paſſion nouvelle : jugez de ce que je ſouffre de la voir contredite. M. Boſſeau m'a écrit, & m'a envoïé une lettre qu'il a reçue de vous, où vous lui depeignés fort bien le tort que vous a fait l'empreſſement de nos amis. Il me mande que Madame Boudon a voulu le voir, & croit, que cette affaire dépendra de vous. Je lui ai écrit que cette femme-là me plaiſoit fort, pourvu qu'elle vous aſſurât du bien, que je croïois que vous en aimeriez mieux une plus jeune dans la fantaiſie d'avoir des enfans, mais que l'on ne pouvoit pas trouver tout enſemble, que je le priois d'y penſer & de travailler ſourdement à votre mariage, ſoit pour celle-là, ſoit pour une autre

autre, que je lui en aurai une extrême obligation, & que je ſuis hors d'état de ménager ces occaſions là, étant auſſi ſéqueſtrée du monde que je le ſuis. Voilà le ſens de ma lettre: l'âge de Madame Boudon me fait peine à cauſe des enfans. Mais ſon habileté à conduire vôtre maiſon, & cette terre à quatre lieues de Paris me font envie. J'ai été bien fâchée de la mort du maréchal de Rochefort. Madame ſa femme ne ſe conſole point. Madame de Monteſpan eſt préſentement à Fontevraut, & en reviendra à la fin de ce mois. Son abſence me donne un peu de repos: & je m'en porte mieux. Les princes & les princeſſes ſont en parfaite ſanté. Je n'écris pas un mot à M. de Louvois ſans parler de vous: je ne ſçais ce que mes lettres opéreront. Adieu, mon cher frere: jouïſſés du repos en attendant mieux: & pour vous conſoler dans votre ennui, ſongez que je ne me couche ni ne me leve ſelon ma volonté, & que je n'aſpire qu'à être ſeule, & à n'avoir rien à faire: ſongés à Dieu, qui eſt encore une meilleure conſolation.

LET-

LETTRE XXIV.

A Basas, 28 juin.

JE crois que le fidele des Rolines vous aura déjà mandé de mes nouvelles, & que pour vous en faire savoir, il s'en sera informé à tous ceux qui lui en peuvent apprendre. Mais après avoir écrit non au plus chéri, mais aux plus pressés, je veux vous en dire moi-même : je ne crois pas que nous puissions recevoir de nouvelles bien fraîches : & c'est en cette occasion qu'il faut dire, il vaut mieux tard que jamais. Venons à nôtre voïage. Il se passe très heureusement : & excepté trois accès de fievre tierce que nôtre prince a eus, je n'ai pas senti un mouvement de chagrin. Je me repose plus qu'en lieu du monde. Nous avons un très beau tems, toutes nos commodités. Et s'il ne nous arrive rien de nouveau, ce voïage-ci ne me paroitra pas si fatiguant, que d'aller de Paris à Versailles. On nous reçoit par tout comme le roi. Mais il faut avouer que la Guienne se distingue, & que l'on ne peut rien ajouter aux démons-

monſtrations de joïe qu'elle nous donne. Madame la maréchale d'Albret me parut fort aiſe de nous voir: on nous avoit penſé étouffer à Poitiers à force de careſſes : M. le duc de St.-Simon nous traita magnifiquement à Blaye. Et les jurats de Bourdeaux nous y vinrent amener un bateau magnifique. Il en périt un de notre train dans le moment que nous nous embarquâmes. Et l'aumônier trouva une grande imprudence de ne pas profiter de cet exemple. Nous voguâmes très heureuſement avec quarante rameurs, & à la vue de la ville. Il ſe détacha des vaiſſeaux pour nous venir ſaluer, les uns pleins de violons, & les autres de trompettes: mais quand nous fûmes plus près, rien effectivement ne peut être plus beau que tout le canon du château-trompette, celui des vaiſſeaux qui étoient au port, mêlé avec les timbales, & les violons qui nous ſuivoient, & les cris de *vive le roi* d'une infinité de peuple qui étoit ſur le bord de l'eau. Mr. le Maréchal d'Albret, qui étoit venu au devant de nous juſques à Pons, conduiſoit nôtre prince qui fut reçu par M. de Montégu, & par tous les jurats qui

qui le harangueront. Nous montâmes ensuite en carosse avec une centaine d'autres qui nous suivoient: nous fumes plus d'une heure à aller du port à la maison. . . . . *Le reste manque.*

. . . . . .

LETTRE XXV.

A Barege, le 8 juillet.

JE vous ai écrit une grande lettre sur la route de Bourdeaux ici. Et je ne doute point que vous ne l'aïez reçue. Car je l'ai addressée à M. Viette que je tiens infaillible, comme le pape. Nous sommes ici depuis le 30 juin: & nous n'y fesons pas grand' chose: le petit duc a la fievre quarte, peu considérable à la vérité: mais c'est toujours un trouble dans ses bains qui nous embarasse. Nous n'en voïons encore aucun fruit: il faut prendre patience, vous, sur votre roche, & moi dans les pirenées. Nous nous rejoindrons encore, s'il plaît à Dieu. Songés à lui afin d'être toujours prêt à mourir: & du reste tenons nous gais. Je n'écris point à M. de Louvois sans

le

le faire ſouvenir de vous : & il me répond qu'il fera ce que je demande. Il faut vous marier cet hiver : notre pis aller eſt Maintenon où nous ne mourrons pas de faim. Vous voïez que je prends courage dans un lieu plus affreux que je ne puis vous le dire. Pour comble de miſere, nous y gelons : la compagnie y eſt mauvaiſe : on nous reſpecte, & on nous ennuie : & avec tout cela, je m'y porte fort bien, parce que j'y ai moins de peine, & moins de chagrin qu'ailleurs : vous ne ſçauriez faire trop de liaiſons avec Vauban. L'eſtime de cet homme-là eſt plus glorieuſe que celle de tous les courtiſans. Toutes nos femmes ſont toujours malades. Ce ſont des badaudes de Paris qui ont trouvé le monde bien grand, dès qu'elles ont été à Etampes. Adieu, mon cher frere. Vous ſçavez ſi je vous aime.

LETTRE XXVI. *

A Brion entre la Ville-Dieu-Donné & St. Leger de Meſle, ce 16 octobre.

JE crois que la datte de ma lettre vous ſera connuë. On y parle fort poi-

* *L'adreſſe* : à M. d'Aubigné, gouverneur de Betfort, à Betfort.

poitevin. Et ce seul merite-là me fait trouver tout ce que je vois de fort bonne compagnie : la joïe où je suis depuis quelque tems y peut contribuer. M. le duc du Maine marche : & quoique ce ne soit pas bien vigoureusement, il y a lieu d'espérer qu'il marchera comme nous. Vous ne sçavez pas toute la tendresse que j'ai pour lui. Mais vous en connoissez assez pour ne pas douter que cet heureux succès de mon voïage ne me fasse un grand plaisir. Les nouvelles de la cour me font espérer que j'y passerai mon tems agréablement, & qu'on trouvera bon que je m'y conserve plus que je n'ai fait par le passé. J'y suis fort résolue. Je me servirai de tout mon crédit pour vous tirer d'où vous êtes. Je me prépare aussi à m'occuper de Maintenon, qui est, je crois, à moi présentement, sans qu'on puisse me l'ôter : le décret doit être fait ce mois-ci. Adieu, mon cher frere. Il ne me reste plus qu'à vous marier : il faut y travailler cet hiver : je vous aime avec une extrême tendresse. Réjouissez vous : pensez à votre salut. Il n'est rien de plus doux que le plaisir & la piété. Madame de Montespan m'écrit des lettres fort cordiales.

LET-

LETTRE XXVII.

A Richelieu, ce 28 octobre.

IL y a bien long-tems que je ne vous ai écrit. A Paris, je ferai plus exacte. J'ai reçu la lettre que vous avez addreſſée pour moi à Mr. le maréchal d'Albret, par laquelle vous me faites une propoſition qui me paroit très raiſonable, & qu'il a jugée telle: il me mande qu'il y faudra travailler dès que je ſerai de retour. Je vous promets tout mon crédit. Nous partons d'ici le lendemain de la St. Martin: & nous arriverons le 18. ou le 20 de novembre. Vous aurez de mes nouvelles: j'en ai beaucoup à vous dire de Poitou où j'ai été quinze jours: j'ai logé aux Urſulines de Niort. Mais je n'ai pu me diſpenſer de coucher ſouvent chez M. de Villette dont je ſuis fort contente: ſa femme eſt la plus raiſonable de mes parentes. Il n'y a ſorte de conſidération ni d'amitié que je n'aie reçu d'eux: j'ai fait beaucoup de jaloux: & Monſieur, & Madame de Fontmort en ſont très mécontens. J'ai été trois jours à Murçay: j'ai été diner à Surineau, où l'on m'a régalée, &

& où je n'aurois pas été si M. de Sensac n'eut été absent. M. de Launé a très bien vécu avec moi. Mlles. de Sensac ne m'ont pas quittée. Mais par une conformité de gout j'ai pris en amitié votre favorite Artémise. Elle est très changée, & si malade de sa grosseſſe qu'à peine peut-elle se soutenir. Cependant au travers de cette langueur & d'une très grande tristeſſe, on démêle une grande beauté & un caractere charmant. Elle m'a plu, & par sa personne & par un procédé plein de douceur & de franchise, dont je m'accomodois admirablement. Elle passoit les journées avec moi: malheureusement ce n'étoit pas tête à tête. J'ai été accablée de visites à n'avoir pas un moment à moi. A Niort on m'a comblée d'honneurs. M. l'intendant me régala en passant par Poitiers. Me. & Mlle. de la Laigne me sont venues voir. J'ai apporté l'histoire de mon grand-pere, c'est-à-dire sa vie, & plusieurs papiers qui prouveront nôtre noblesse, si jamais on nous la dispute. Parmi ces papiers, quelques uns m'ont fait voir nos prétentions sur Surineaux. Je pourrai bien faire quelques pas contre les usurpateurs: mais je vous assure, que si je prends ce parti-là, je

commencerai par des propositions très douces & très raisonnables, non à cause du pere, mais à cause des filles que je ne voudrois point ruiner : je vous avertirai de tout. Conduisez vous par tout, comme si vous y deviez passer vôtre vie.

LETTRE XXVIII.

à Versailles ce 9 aoust.

L'Etat de vôtre santé m'afflige. Des Rolines vous enverra l'avis des médecins : en essaïant leurs remedes, soïez sage & sobre : c'est le meilleur : point d'excès, nul chagrin. Il y a du bon & du mauvais par tout : je sollicite toujours M. de Louvois : souvent nous nous trouvons mal des changemens. Ce n'est pas que je ne sache très bien que vous êtes fort tristement établi. Adieu, je m'en vais me baigner à Maintenon. Plût à Dieu que vous y fussiés ! Nous y serons quelque jour : songés à Dieu : c'est tout ce qu'il y a de nécessaire.

LET-

LETTRE XXIX.

à Verſailles, le 10 aouſt.

VOtre favori des Rolines m'apporte une lettre de vous qui me donne de la joïe, parce qu'il me paroit que vous en avez un peu: au moins vôtre ſtile eſt aſſez guai. Je me porte mieux que ma place ne me le permet: car je veille beaucoup. Le fatigues ſemblent me donner des forces. Le pauvre petit duc aura de la peine à vivre: il eſt abandonné aux medecins: pour moi, je le remets tous les jours entre les mains de Dieu. Comptés que tout ceci eſt ſujet à de grands changements, & que la diſgrace & la faveur ſe tiennent par la main. Je fais mon poſſible pour vous marier: mais nous traitons avec des gens qui ſont fort loin: ainſi notre négociation va lentement.

LETTRE XXX.

à Verſailles, ce 7 ſeptembre.

JE ne devrois point vous écrire en l'humeur où je ſuis. Vous avez aſſez

de chagrins : & vous prenés assez de part aux miens, pour que je ne desire pas de vous les montrer. Cependant, à qui me plaindrois-je plus à propos qu'à vous dans la perte commune que nous venons de faire ? M. le maréchal d'Albret est mort & m'a écrit, une heure avant d'expirer, d'un stile, qui marque l'estime & l'amitié qu'il avoit pour moi. C'est une perte irréparable, & qui me donne une tristesse mortelle : il est mort comme un saint. Mais que sçavons nous, s'il a eu assez de tems pour réparer tout le mal qu'il avoit fait? J'écarte cette idée : je n'aime point à douter du salut de mes amis. Songeons à nous, mon cher frere : nous avançons en âge : nous devenons mal sains : applanissons nous par une bonne vie le passage de la mort : ce moment est terrible pour ceux qui ont mal vécu : l'état de vôtre santé me fait trembler : & la paresse que je me trouve pour le service de Dieu me fait craindre que vous ne me ressembliez en cela, comme en autre chose. Je presse M. de Louvois. On me promet toujours. Nous ne serons que trop bien ici-bas : il faut penser à l'avenir. J'ai été trois semaines à Maintenon. Vous ne le reconnoitrés pas. J'y avois

M.

M. Barillon, Mlle. de Mongeron, M. de Montchevreuil, & Mlle. de la Harteloire. Me. de Guise m'y vint voir: le roi m'y envoia M. le Nautre. Me. de Montespan m'y fesoit tous les jours quelques présens. Je m'y suis baignée. Je m'en trouve très bien. Ecrivés moi quelquefois. Et prenez patience. Vous mourez de langueur pour venir dans le monde: & moi je n'aspire qu'à en sortir. Voilà comme Dieu a semé des peines dans tous les états! Il faut les lui offrir, & le prier de nous conduire. Il sçait mieux que nous ce qui nous est bon. Adieu, mon cher frere. J'espere que vous passerez l'hiver avec nous, & qu'un peu de plaisir vous remettra mieux que les remedes que l'on vous ordonne.

LETTRE XXXI.

à Versailles, ce 8. novembre.

ON ne m'a pas conseillé de demandes vôtre congé, que l'armée des ennemis ne fut séparée. On m'assure que ce retardement n'irai qu'à sept ou huit jours: je prierai seulement M. de Louvois de ne pas accorder le congé à

M. de la Pottrie, au cas qu'il le demandât. J'arrivai il y a deux jours de Maintenon, où j'ai été trois semaines toujours au lit. Je suis dans une langueur éternelle. J'ai des maux dont je ne guérirai point. Il faut prendre patience, mon cher frere. Tout est mêlé ici bas pour nous porter à desirer ce qui seul sera bon : pensez y : vous en serez plus consolé. Dites ou faites savoir à M. de Caumont qu'il n'a qu'à demander son congé à M. de Monclars. J'ai entretenu M. de St. Pouanges sur ses intérêts : il m'a dit que l'on ne songeoit pas présentement à faire des régimens. Bon soir, mon cher frere. Je suis plus touchée de vos chagrins qne des miens, quoique j'en aïe peut-être ici autant que vous en avez à Betfort.

LETTRE XXXII.

ON N'EST malheureux que par sa faute. Ce sera toujours mon texte, & ma réponse à vos lamentations. Songez, mon cher frere, au voïage

voïage d'Amérique, aux malheurs de votre pere, aux malheurs de notre enfance, à ceux de notre jeuneſſe: & vous bénirez la providence au lieu de murmurer contre la fortune. Il y a dix ans que nous étions bien éloignez l'un & l'autre du point où nous ſommes aujourd'hui. Nos eſpérances étoient ſi peu de choſe, que nous bornions nos vœux à trois mille livres de rente. Nous en avons à préſent quatre fois plus: & nos ſouhaits ne ſeroient pas encore remplis! Nous jouiſſons de cette heureuſe médiocrité que vous vantiez ſi fort. Soïons contens. Si les biens nous viennent, recevons les de la main de Dieu: mais n'aïons pas de vues trop vaſtes. Nous avons le néceſſaire & le commode: tout le reſte n'eſt que cupidité. Tous ces deſirs de grandeur partent du vuide d'un cœur inquiet. Toutes vos dettes ſont péïées: vous pouvez vivre délicieuſement ſans en faire de nouvelles. Que deſirez-vous de plus? Faut il que de projets de richeſſe & d'ambition vous coutent la perte de votre repos & des votre ſanté? Liſez la vie de ſaint Louis: vous verrez combien les grandeurs de ce monde ſont au deſſous

des desirs du cœur de l'homme. Il n'y a que Dieu qui puisse le rassasier. Je vous le répete : vous n'êtes malheureux que par votre faute. Vos inquiétudes détruisent votre santé, que vous devriez conserver, quand ce ne seroit que parce que je vous aime. Travaillez sur votre humeur: si vous pouvez la rendre moins bilieuse & moins sombre, ce sera un grand point de gagné. Ce n'est point l'ouvrage des réflexions seules: il y faut de l'exercice, de la dissipation, une vie unie & reglée. Vous ne penserez pas bien, tant que vous vous porterez mal: dès que le corps est dans l'abbatement, l'ame est sans vigueur. Adieu. Ecrivez moi plus souvent, & sur un ton moins lugubre.

LETTRE XXXIII.

A St. Germain, le 22 decembre.

QUand je demandai votre congé à M. de Louvois, il me dît qu'il n'y avoit aucun commandant où vous étiez, & qu'aussitôt que le lieutenant de roi seroit de retour, vous n'aviez qu'à l'écrire. J'ai passé huit jours à Maintenon

tenon avec bien du plaisir : on y a fait des réparations qui l'ont fort embelli, mais qui me coutent beaucoup : j'y avois mené M. & Me. de Montchevreuil avec le bon homme Viette : j'y retournerai au mois de mars : & peut-être serez-vous de ce voïage-là. Je fais mes efforts pour vous tirer du lieu où vous êtes. M. de Louvois me le promit encore hier au soir. Made. de Montespan en parla aussi au roi : je leur dis ce que vous me mandez, que vous ne prétendez point au grand, que vous desirez seulement une condition sûre dans un lieu moins desagréable. M. de Louvois me dit qu'il n'y auroit rien à faire pour ces maladreries que dans deux ans. Il faut prendre patience, mon cher frere, & penser que, tandis que vous vous plaignés, il y a des gens au monde qui n'ont pas un moment de repos, qui sont dans une servitude sans rélâche, & font toute leur vie la volonté des autres. Que cette peinture ne vous afflige point !

LETTRE XXXIV.

DE M. D'AUBIGNE'

ME. DE MAINTENON.

IL m'eſt impoſſible, ma très chere ſœur, de ceſſer de vous aimer, comme il vous l'eſt de ceſſer de me gronder. Je ne répondrai point à vos reproches, en feſant valoir ce triſte droit d'aineſſe que je me dois qu'au hazard: mais je me conformerai à vos conſeils qui ſont le fruit d'une ſageſſe que vous devez à vos réflexions. Je ne verrai plus le comte de **, parce que quoique je puiſſe le voir ſans danger pour moi, je ne puis le voir ſans inquiétude de votre part. Je ſerois fâché d'affliger votre ame. C'eſt par les mêmes conſidérations que je vous promets de vous ſacrifier cette paſſion, que j'aime ſi fort & que vous haïſſez tant, quoiqu'elle ne m'ait pas juſqu'ici dérangé autant qu'on vous l'a dit. Priez Madame de Monteſpan & Monſieur de Louvois de ne pas me laiſſer languir plus lon-tems. Le chagrin de voir monter tant de gens aux premiers emplois tandis

tandis que je reſte dans les ſubalternes ajoute beaucoup à ma mélancolie naturelle. Je ſerois guéri de mes vapeurs, ſi mon eſprit l'étoit de ces inquiétudes. De penſée en penſée, de projet en projet, je m'enfonce dans des réveries qui me conſument: c'eſt un poiſon lent. Je monte tous les jours à cheval, & je m'en porte mieux. Le petit de Circe eſt fort gentil: ſa mere me le recommande non comme à un parent, mais comme à un favori: vous voiez bien qu'elle ſe meprend: je vous l'enverrai. La beauté flétrie vous fait mille complimens, & dit que vous rajeuniſſez: il n'y a donc rien qui éloigne plus de la vieilleſſe que la faveur. Aimez moi, ma très chere ſœur: je ne croirai plus être aimé de vous, quand vous ne me direz plus mes vérités. Je demande tous les jours à Dieu, qu'il me faſſe être à lui autant que je ſuis à vous. J'ai vu M. Briſacier. Ce n'eſt pas un homme: c'eſt un ange. Rien ne m'a plus inſpiré le deſir d'être bon chrétien que de voir la vertu pratiquée par celui qui la prêche.

LETTRE XXXV.

DE ME. MAINTENON A M. DE AUBIGNE'.

Le 17 mars.

JE reçus hier au soir deux lettres de vous, qui me donnent tant d'inpatience d'y répondre, que je ne puis remettre à demain, quoique j'aie la migraine. Je me sers donc d'un secretaire en qui je me fie, pour vous dire, que je voudrois avoir tous les défauts que je vous ai reprochés, & être capable d'en recevoir la réprimande de la maniere dont vous avez reçu la mienne. Croiez, mon cher frere, que, de l'humeur dont je suis, c'est la plus grande marque de tendresse que je vous aie jamais donnée. Ne vous affligez point, je vous en prie: & jouissez du présent, sans vous inquiéter de l'avenir. Vous allez dans le plus beau lieu du monde, dans votre péis. Ne songez qu'à vous y réjouir, à vous faire aimer, à vous marier, afin de n'avoir plus d'opposition à votre salut. Je vous verrai au commencement de juin. J'ai reçu une lettre d'un gentilhomme d'auprès

près de Cognac. Si j'avois pû lire le nom, j'y ferois réponſe : je vous l'envoie.

LETTRE XXXVI.

Ce 19 avril.

JE trouve toutes vos raiſons fort ſolides : & le mariage que cette femme vous propoſe ſeroit plus avantageux pour elle que pour vous. Elle ne veut vous aſſurer aucun fonds : & je lui en aſſurerois ! Vous auriés autant de revenu qu'elle, ſi vous étiez ſage. Quand, même elle ſeroit d'une condition égale à la vôtre, ce ſeroit encore vous qui perdriez à ce marché : ſi vous vendés votre liberté, vendés la mieux, je vous prie. Conſultez M. Barillon. Il eſt nôtre ami. Mais que mon conſentement ne vous gêne point. J'arrivai hier, à dix heures du ſoir, ſi laſſe que je ne pus vous écrire. Me. de Monteſpan eſt charmée de Maintenon : il eſt vrai qu'à préſent il y fait fort joli.

Vous me viendrés dire adieu, quand il vous plaira : j'eſpere que vous me trouverez un peu plus tranquile, & que l'agitation de Me. de Monteſpan

se calmera : si elle duroit, telle qu'elle est depuis quinze jours, je n'y résisterois pas.

LETTRE XXXVII.

1677. *A Maintenon, ce 8 may.*

JE suis bien surprise de ce que vous ne m'écrivez pas vôtre arrivée à Cognac, & comment vous vous trouvez de ce nouvel établissement : je vous en avois prié. J'y prends assez d'intérêt pour que je mérite d'en être instruite. Mandez moi aussi, je vous prie, ce que c'est que l'aventure de Madame de .... Je l'apprens par tant d'endroits que je ne puis presque plus en douter : & j'en attends la confirmation par vous. Si l'on dit vrai, je suis bien trompée à cette femme-là : sa vertu ou ce qui en avoit l'air m'avoit donné beaucoup d'amitié pour elle : & vous en pouvez juger par les soins que j'en prenois. Appaisez tout : c'est toujours le parti le plus honnête, & le plus sage. Je ne veux point la voir. Je ne l'affecterois pas si je passois par Niort, de peur de scandaliser les foibles. Il ne faut pas la faire trouver à Cognac : si vous voiez Ma-

Madame de Mioſſens, faites lui, je vous prie, mes complimens, & à Mlle. Martel auſſi : ſi vous les voïés, vous avez bonne compagnie. Voilà une lettre pour votre maire. J'ai toujours ici Me. de Monteſpan, & M. du Maine : je m'en vais au premier jour querir Mlle. de Tours : & toute cette bonne compagnie y ſera juſqu'à ce que nous partions pour Bareges. Ce ſera au commencement de juin. J'ai envoié une lettre de cachet à M. de Marillac * pour Me. de Montgon. Que j'en ſache le ſuccès.

LETTRE XXXVIII. **

St. Germain, ce 11 *mai.* 1677.

MAdame de St. Bazile me fait une propoſition pour vous qui ne me déplairoit pas, ſi ſon expoſé eſt vrai. Je préférerois une demoiſelle, avec cent mille francs, d'un bon caractere, & jolie, à une laide bourgeoiſe avec cent mille écus. Voïez donc ſi le bien de cette fille eſt effectif, s'il n'y a point de tache à ſa conduite, ſi vous l'ai-

* Intendant de Poitou.
** Pr. M. d'Aubigné.

l'aimez. Mr. de Monchevreuil, & M. Barillon ſont de bons conſeils. Ne faites rien ſans eux. Nul démêlé avec les gens de Me. de Guiſe. Voïez avec douceur s'ils ſe ſont emparés des droits de votre gouvernement: nous ferons ce qu'il faudra, pour vous ſoutenir avec tout le reſpect qu'on doit à ce nom-là. Adieu. Je ſuis laſſe à mourir. Rien n'eſt plus fatigant que les petites affaires. Vivés bien avec ceux qui vous aiment. Ne vous plaignés jamais de vos ennemis: n'en parlés pas même. Ne cherchés & ne fuïés perſonne. Soïez affable ſans baſſeſſe. Il eſt inutile de vous le recomander. Vous n'êtes déjà que trop glorieux. Vous ne me parlés point aſſés de votre établiſſement. Ecrivez moi les moindres détails. Des riens: mon amitié pour vous en fera des choſes. Nous partirons pour Barege le 4 ou le 5 de juin. Nous ſéjournerons à Fontevrault. Je vous verrai donc le 18 ou le 20. Vous êtes dans le plus beau lieu du monde, dans un bon poſte, votre maître: *J'en connois de plus miſérables!* Mes chagrins me ſont moins ſenſibles que les vôtres. Ne vous croïez point mal à la cour. Nous nous y ſoutiendrons. Jouiſſés en philoſophe de ce

que

que vous avés. Comptés pour rien tout ce que vous n'avés pas. Le roi arrive lundi à Verſailles : & nous y ſerons dimanche. On ſe croïoit défait de nous. Vous me connoiſſés. On ne s'en défait pas aiſément.

Et Maintenon ne fera pas
Ce que le vieux duc n'a pu faire.

Je ne crois pas que vous deviés ſonger à nous recevoir. Nous avons nos lits : Avez-vous de la place pour les mettre ? Rien n'eſt ſi pitoïable que l'avanture de M. de Courpeteau.

LETTRE XXXIX.

Ce vendredi.

QU'il eſt deſagréable de négotier pour des abſents ! on ne ſait point leurs vrais ſentimens. On craint toujours d'aller trop loin, ou bien de s'arrêter mal à propos. Vous m'avez chargée d'examiner ſi cette fille avoit cent mille francs : je vous réponds qu'elle n'a que vingt-cinq mille écus. Vous l'acceptés malgré ce mécompte. Je vous en crois amoureux. Et aujourdui vous m'en écrivés

vés en homme qui en eſt dégouté. J'ai ſongé à votre bonheur: elle eſt demoiſelle: elle eſt bien faite. Je doute que vous trouviez mieux. Un peu de légéreté, il eſt vrai. Mais elle n'a de bourgeois que ſa vanité ſur ſa nobleſſe. J'ai donné juſqu'à dimanche, pour voir ſi elle reviendroit. J'ai proteſté que ce jour là paſſé je ne la recevrois plus. Voiez ſi vous conſentez à ce plan là: je mande à M. l'Abbé Teſtu de vous voir. Il ſe mêle de cette affaire: c'eſt la vôtre: venez ici quand il vous plaira, & menés mon couſin: dites à M. de Lagny que ſi le mariage eſt rompu les rieurs ne ſeront pas pour lui. Adieu: voilà une lettre pour M. Barillon, & une autre pour M. de Roquelaure.

LETTRE. XL.

1677. *à Fontevrault, ce 12 juin.*

NOus partirons d'ici lundi, nous irons à Poitiers, & tout droit à Cognac. Je ne me ſouviens plus combien il y a de journées. Comment voulez-vous nous recevoir? Ne vous en embaraſſés point. Nous avons trop de domeſtiques difficiles à contenter: il faut que nous

nous logions à l'hôtellerie. Vous nous donnerez seulement à dîner. Instruisez moi bien de vos intentions : je vous écrirai de tous nos gîtes, afin que vous sachiez le jour & l'heure que nous arriverons. Vous viendrés au devant du prince, à une ou deux lieues de Cognac. Il a M. Fagon avec lui, M. le Ragois son précepteur, un aumônier, six valets de chambre, toutes sortes d'officiers : & moi, j'ai trois femmes. Je vous conte ce détail, pour que vous preniez vos mesures : le prince & moi nous couchons dans la même chambre. J'ai une grande envie de vous voir.

LETTRE XLI.

à Bagneres, ce 22 aoust. 1677.

LE prince est en bonne santé, & moi aussi. Il a fait plus de la moitié de ses remedes : & j'en espére du succès. Il n'a pas moins d'envie que moi de repasser à Cognac : & je vois que je me brouillerois avec lui & toute sa maison, si je préférois Pons : je crois que je ne puis prendre une meilleure route que d'aller coucher de Blaye à Jonsac, si Me. de Miossens veut bien nous y venir recevoir.

recevoir. Je ſuis bien aiſe que vous ſoïez content de ce que le roi a fait ſur l'affaire que vous aviez avec Me. de Guiſe.

Je vous ai répondu ſur Mlle. de Floigny. Aïez les parentes que je vous ai demandées, Me. de Mioſſens, & rien de plus: nulle cérémonie. Feignés d'être ſurpris.

Pour avoir des audiences de M. Colbert, il faut s'adreſſer à ſa femme. C'eſt elle qui les accorde. Mais, c'eſt bien lui qui les donne! Je parlerai des affaires de St-Lazare, dès que je ſerai à la cour.

DU DUC DU MAINE A MLLE. DE VILLETTE.

Je n'oublierai jamais, Mademoiſelle, la marque d'amitié que vous m'avés donnée en partant de Cognac. Et je vous pardonne le mal que m'ont fait vôtre beauté & vôtre modeſtie. Je vous enverrai mon portrait, afin que vous aïez toujours votre amant devant les yeux.

LETTRE XLII.

De Bagneres, ce 4 septembre. 1677.

JE vous répons par un secretaire comme vous m'avez écrit: & quoique je croie être bien moins malade que vous, j'ai la tête si foible que M. Fagon me défend d'écrire. Qu'importe comment M. Colbert vous péïe, pourvû que vous soiez péïé? On n'y regarde pas de si près avec un controlleur général des finances. Je serai fort aise de trouver à Cognac toutes les personnes que je vous ai nommées: & surtout n'oubliez pas Poignette. Vous êtes plus Gascon que toute la Gascogne que nous voions ici: vous osés nous dire que vous ne nous attendiés pas! Je ne vous prie point de n'en pas faire davantage: car je vous en défie. Il m'est impossible d'y être plus d'un jour. Le prince meurt d'envie de vous voir. Adieu, mon très cher frère. Je suis fort en peine de vôtre santé: il me semble que tous les maux ne sont rien, quand on n'a pas la fievre.

Nous serons, je crois, chez vous le 25 de ce mois: vous serez averti des chan-

changemens qui peuvent arriver. Il faudra que le prince mange tout seul en gras à sa petite table. Que Me. de Miossens ne nous abandone pas à Jousac! Je ne pourrois vous voir à Bourdeaux. J'y serois comblée d'honneurs: & vous y mourriés d'ennui.

LETTRE XLIII.

à Versailles, le 18.

POint de santé, depuis que je suis arrivée à l'inique cour. Je n'ai pu voir Mademoiselle de Floigni: on m'en dit beaucoup de bien. Je m'informe si les cent mille francs sont effectifs. J'ai mis Mr. de Mesmes dans l'affaire: nous verrons leurs réponses: j'ai bien envie de faire les nôces à Maintenon. Je donnerai votre memoire à M. de Louvois: je parlerai à M. Colbert pour que vos appointemens vous soient péiés à Cognac.

Je vous prie de dire à Me. la comtesse de Miossens que rien n'approche de son honnêteté: elle m'écrit sur la mort de Me. la maréchale d'Albret: & c'étoit moi qui lui devois une lettre. Elle pouvoit attendre mon compliment: & elle

elle le prévient. Il eſt vrai que j'ai été fort ſurpriſe, & fort touchée de cette perte.

J'écris à M. de Meſmes : jugez par là de l'intérêt que je prens à l'affaire de M. de la Laigne : je me ſens toute la tendreſſe poſſible pour mes parens : & ſi vous vous mariez, je vais m'abandonner au plaiſir de la famille : j'ai déjà fait porter des berçeaux à Maintenon à votre intention : adieu, mon cher frere.

LETTRE XLIV.

à Verſailles, ce 26 ſeptembre.

JE ſuis bien aiſe que M. de Meſmes ſerve M. de la Laigne. Je lui en ai écrit. Vous ne me paroiſſez avoir aucun naturel pour vos parens. Je vous avoue que j'ai beaucoup de tendreſſe pour eux. J'ai eu ſouvent à m'en plaindre : aujourd'hui j'ai à m'en louer. Ils ont leurs défauts : chacun a les ſiens : mais ils ont de l'eſprit, & de la politeſſe. Vous auriez donc grand tort de rompre avec eux, ſans compter qu'il ne faut jamais rompre avec perſonne. Il eſt des tems, ou il eſt néceſſaire de vivre en famille : & alors tou-

toutes les complaisances passées se retrouvent. Pour moi je m'accomoderois de tous ceux qui nous appartiennent de plus près: & je passe pour avoir le gout assés délicat. L'affaire des ports de lettres ne vaut pas la peine de faire crier tous les commis. Je presserai M. Colbert pour vos appointemens: & je tâcherai d'obtenir que vous soïez péïé à l'avenir dans la province. Voilà les bagatelles expédiées. Venons à l'essentiel. Vous m'avez surprise fort agréablement en me parlant modestement de Mlle. de Floigni: je l'ai trouvée fort belle & fort aimable. Mais je ne sçais pourquoi vous traitez cette négociation comme une chose à faire, quand j'apprends que vous vous aimez tous deux, que vous êtes content des conditions, qu'il n'y a plus qu'à signer le contract & aller à l'église: vous lui parlés de vos amours, des enfans que vous aurés d'elle, vous lui faites voir le plan de vos nôces. Elle répond à tout, *que votre volonté soit faite!* Déterminés vous donc. La voulez-vous? parlés. Qu'en certains momens vous êtes décidé! qu'en d'autres vous êtes indécis! Il est constant que son bien vaut cent mille livres: & plusieurs m'ont dit

dit quarante mille écus: sa réputation est pure, son humeur: vous la connoissés: ordonnez donc ce que vous voulez. Je vous ai offert de faire la nôce à Maintenon. Je vous l'offre encore. Elle s'en va mardi à Floigny avec M. Quelin: ils y seront quinze jours. Mon projet vous sauveroit de la dépense. La magnificence est la passion des dupes.

L'hiver prochain nous prendrions à Paris une maison ensemble. C'est à vous à conclure, parce que n'est ce point moi qui me marie, ni qui vous marie. Je ne la connois point: vous la savez par cœur: décidés donc. Elle a les manieres bourgeoises. Mais sa personne est très aimable. Si elle a de la vertu & de la bonté, je vous trouverai fort heureux. Nous la formerons. Ou elle se croit un mauvais parti, ou elle vous aime passionément: car elle souhaite ardemment cette union. Il vous seroit très utile de la transplanter à Cognac, & pour la dépense, & pour lui ôter le gout & l'air de l'Isle. Elle reviendra grosse à Paris, & elle aura oublié la moitié de ses connoissances. Cela me paroit bon à tout. L'affaire est publique: écrivés lui vos desseins avec sincérité. Ne vous tenez pas à

votre ſtile laconique. Il y a loin d'ici à Cognac : il vaut mieux écrire quelque choſe de ſuperflu, que de manquer au néceſſaire. Elle m'a dit que vous aviez perdu au jeu, l'hiver paſſé, douze ou quatorze mille francs. Vous ne jouerez plus, ſi vous l'épouſez. Vous êtes trop honnête homme pour vous marier dans le deſſein d'envoïer une femme & des enfans à l'hôpital ? Pour moi, je ne ſerai pas d'humeur à m'incommoder pour vous aider à vivre dans la diſſipation, quand je me ſouviendrai que tandis que je m'épargnois le néceſſaire pour meubler mon château, vous jouiez mille piſtoles, & que vous dépenſiez en un mois plus que je ne feſois en un an. Reglez vous : ſongés à paſſer votre vieilleſſe tranquillement. Je vous le dis ſans autre intérêt que le vôtre. Répondez moi bien poſitivement ſur ce mariage. L'équité naturelle veut que ſi vous ne lui aſſurez pas de douaire, vous la laiſſiés maitreſſe de ſon bien. Il eſt vraiſemblable que vous ſerez ſon maître. Ainſi vous lui aurez fait une honnêteté, qui ne vous coûtera guere : & la juſtice & moi nous ſerons contentes. C'eſt mon avis ; ſi vous ne le ſuivez pas, nous

n'en

n'en ferons pas plus mal ensemble : je ne prétends point vous tiranniser. Adieu: après tous ces discours de mere, croïez que j'en ai toute la tendresse.

Je compte d'avoir à vos nôces Mr. & Mlle. Quelin, Mlle. de Mongayac, si vous le voulez, Mde. de St. Bazile, Mlle. Gomeau, M. & Me. de Montchevreuil, & des Rolines. Voilà de quoi remplir Maintenon : je serai trop heureuse si votre mariage est heureux. Car je deviens si mal saine que je ne puis plus espérer d'autre plaisir. J'ai eu bien de la joïe de ce que M. le Tellier est chancelier. Un compliment à M. de Louvois. Si vous vous mariez, faites une action si importante par de bons motifs.

LETTRE XLV.

à Versailles, ce 19 septembre.

JE vous ai écrit une si longue lettre sur vôtre mariage, que je ne crois pas avoir à vous dire rien de nouveau. Mlle. de Floigni me témoigne de fort grands empressemens : vous m'en écrivez avec une froideur, & une indifférence qui me fait craindre que vous

ne faſſiés à cette fille l'affront de la refuſer à la vue de tout le monde. Elle me plait: je l'aime. Elle m'a preſſée de ſi bonne-foi de voir M. Quelin! Me. de Monteſpan veut la voir. Conclués, ou rompés. On m'aſſure de tous les côtés que les cent mille francs ſont réels. Me. de Monteſpan dit que votre froideur eſt affectée: que vous me craignez ſi fort que vous n'oſez m'avouer les pas que vous avez déjà faits avec elle: que vous ſerez ravi quand vous verrez l'affaire aſſurée. Par où m'attirois-je cette crainte? je ne veux que votre bonheur. Je vous deſtine mon bien. Et je vous laiſſe le maître. On n'eſt point terrible avec ces procédés-là. Si j'avois dans ma manche une fille de cent mille écus que vous refuſaſſiez dans l'eſpoir d'être heureux avec Mlle. de Floigni, je vous aprouverois: & comment ne vous laiſſerois-je pas libre, moi qui ne veux que votre bonheur, & votre ſalut que je crois plus facile à faire avec une femme aimable qu'avec une laide qui vous réduiroit à en chercher d'autres? Quand cette amie voudroit vous prêter dix mille francs, il ſeroit de mauvais ſens de les accepter.

Je

Je ſuis ravie que M. de St. Eugene ſoit de vos amis: je l'eſtime au dernier point: & j'aime Me. ſa femme. M. de Roquelaure m'a mandé qu'il leur avoit rendu ſervice à ma conſidération: je lui ai écrit de continuer. J'ai tant de gens à pouſſer dans la marine que je n'oſe parler pour leurs enfans à M. de Seignelai: mais votre M. de Meſmes peut faire ce que vous deſirez.

21 *novembre.*

M. Quelin eſt allé à la campagne. Mlle. de Floigni eſt demeurée. Voilà le mémoire de ſon bien: elle prétend qu'il vaut davantage. C'eſt elle qui vaut beaucoup plus. Ne me demandés point mon conſeil: car je ne vous le donnerai pas. On vous aime: on a un procédé franc: on n'eſt point riche. Peſés & jugés.

23 *novembre.*

Mlle. de Floigni me mande que tout eſt rompu, ſur ce que vous voulés qu'elle vous donne tout ſon bien. Quelle injuſtice! prenez un autre prétexte. Vous en trouverez mille chés M. Quelin. Finiſſés honnêtement. Cette fille peut vous déplaire. Mais voudriez-vous lui nuire? J'en ſerois au deſeſpoir.

Vous m'écrivez d'une maniere ſi

preſſante ſur l'affaire de Mrs. de Cognac que je n'ai ceſſé d'importuner M. de Louvois. Il m'a promis d'ôter cette cavalerie. Mes complimens à votre maire. Aſſurés les tous que je ſerai toujours leur ſolliciteuſe.

LETTRE XLVI.

1678. *Le 28 fevrier.*

MON amitié pour vous me fait ſouhaiter, que vous ne vous ſoïés pas marié, ſimplement pour avoir une femme chés vous. Faites de la votre * un être raiſonnable. Sa jeuneſſe me donne des eſpérances. Si vous ne détruiſés pas de près ce que je ferai de loin, nous la formerons. C'eſt une fille unique, fille gâtée. Il faut que le mariage la corrige. Elle a de la pieté: qu'elle en ait encore davantage. En cela, votre intérêt eſt conforme à celui de Dieu: car, quoique laide, elle trouveroit

* Demoiſelle Genevieve Pietre, fille de Siméon Pietre, conſeiller du roi en ſes conſeils, procureur de ſa majeſté & de la ville de Paris, & de dame Marguerite le Clerc de Chateau du Bois, mariée à charles d'Aubigné, le 23 fevrier, 1678.

veroit encore des amans. Qu'elle ne ſorte jamais ſeule. Mais qu'elle ne ſe donne point les airs de grande dame: ce ſeroit un grand ridicule pour elle. Ne l'abaiſſés pas trop : c'en ſeroit un grand pour vous. Nulle familiarité avec les hommes. Je l'en ai fort priée. Elle eſt très dangereuſe : & les provinciaux patinent volontiers : ils ſe jettent groſſiérement ſur le lit d'une femme. Point de ces manieres-là. Laiſſés là ſouvent auprès de Me. de Mioſſens, qui nous aime aſſés pour la ſuporter. Elle parle mal. Inconvénient léger. Car le François s'apprend fort vite. Elle aime fort ſa petite perſonne. Elle eſt d'un âge à ſe couvrir de vert & d'incarnat : négligée, elle ſeroit très mal. Trois heures au miroir tous les matins, c'eſt deux de trop. Je ne ſai quelle idée on lui a donnée de nous. Elle envoïe tous les jours me demander quelque choſe : comme s'il étoit égal de lui donner un habit, ou de lui en donner une douzaine. Donnez lui une certaine ſomme par année pour ſes habits : c'eſt prévenir les querelles qui brouillent toutes les familles. Je ſuis fâchée qu'elle ait deux demoiſelles. Deux demoiſelles pour ſervir cette petite femme!

Quand elles seroient sur le pié de servantes, ce qui n'arrive jamais, ce seroit un grand ridicule. Mais le mal est fait. N'en parlons plus. Madame d'Aubigné me paroit modeste: laissés lui cette pudeur qui va si bien, & que tant d'insensés maris ôtent les premiers à leur femme. Elle me parut embarassée ici de voir prendre la chemise à M. le duc du Maine. J'en fus ravie. Qu'elle ne s'habille jamais devant les hommes. Ne le souffrés point. Qu'elle fasse tous les jours la priere en public. Comptés qu'on doit cet exemple à ses domestiques. Ici, où l'on fait le mal avec tant d'effronterie & le bien avec tant de négligence, on ne manque point à ce devoir. Me. de la Laigne n'a pas à se plaindre d'un excès d'esprit: mais c'est une très bonne femme. Et Madame d'Aubigné n'aura pas à se plaindre de son cœur. Je ne comprends pas votre aversion peut nos parens. Ne souffrés pas, je vous prie, qu'elle voie souvent Me. de Fontmort: la tête lui tourneroit: elle ne lui parleroit que de la cour, de ce que je suis, de ce que vous serés, & la trouveroit fort malheureuse de n'être pas dame du palais. Donnés la quelquefois aux St. Eu-

Eugenes. Ils la traiteront comme leur fille. Elle eſt glorieuſe : on la reſpecte par raport à nous : ſi on lui perſuade qu'on la reſpecte pour elle-même, vous en ferés la plus impertinente & la plus inſuportable créature du monde. Surtout ne la voïés point trop : accoutumés la à ſe paſſer des plaiſirs, ſi vous ne voulés vous en laſſer bientôt : qu'elle aprenne à demeurer chez elle, à lire de bons livres, à travailler.

Vous trouverés peut-être bizare qu'une femme qui n'a jamais été mariée vous donne tant de leçons ſur le mariage. Mais j'oſe vous dire que la grande confiance qu'on a toujours eue en moi m'en a plus appris que n'auroit fait ma propre expérience. J'ai toujours vu que les grandes averſions ne naiſſoient que de bagatelles qui revenoient ſouvent. Il n'y a qu'à ſe livrer peu dans les commencemens à l'amitié, à s'obſerver, à ſe reſpecter mutuellement : & tout va bien dans la ſuite, & de lui-même, & ſans effort. Je voudrois vous voir heureux : & c'eſt pour y contribuer que je m'enfonce dans ces détails.

Reglés votre depenſe. C'eſt notre vanité qui étend nos beſoins. La natu-

re ne nous en donne que d'aisés à satisfaire. Un bon lit, une bonne table abondante, un équipage, que voulés-vous de plus ? L'état où nous avons été doit nous faire gouter celui où nous sommes. Comparés ce que vous êtes né avec ce que vous êtes devenu : & je vous défie de ne pas vous trouver heureux. Vous excités déjà assés les murmures de l'envie. Mettés la dans son tort en renonçant à ces dépenses qui vous ont fait si peu d'amis, à ces airs de seigneur qui vous ont attiré tant de ridicules. Qui s'est le plus moqué de vous ? ceux à qui vous avés donné les plus magnifiques repas. Votre famille sera la mienne. Mais elle me deviendra étrangere, quand je vous verrai prendre un ton qui vous ruinera. Je ne suis pas plus avare que vous. Mais j'aurois cinquante mille livres de rente, que je n'aurois pas le train de grande dame, ni un lit galonné d'or comme Me. de la Fayette, ni un valet de chambre comme Me. de Coulanges. Le plaisir qu'elles en ont vaut-il les railleries qu'elles en essuïent ? M. le Chancelier son oncle est plein de modération : & le roi l'estime.

Souvenés vous encore de ne parler ja-

jamais ni en bien ni en mal de votre femme. C'eſt le plus ſot des perſonages. Ne l'entretenés point de vos bonnes fortunes ni de votre galanterie. C'eſt une oiſon: vous n'êtes point ſur vos gardes: vous vous échapés. Elle vous croit, ou elle ne vous croit pas: ſi elle ne vous croit pas, elle vous mépriſe: ſi elle vous croit, elle répete tout. Elle ne fut l'autre jour qu'un moment avec vous: & elle nous raporta votre ſinguliere façon de battre les Anglois. Vous ne craignez que moi en ces occaſions. Vous me faites ſuër. Mais vous faites rire les autres. Quand vous ne ſongés qu'à m'éviter, toutes vos cachoteries ne font que vous jetter en des mains aſſurément plus dangereuſes.

Votre femme avoit beſoin d'un plus long ſéjour ici, pour ſe rendre propre aux honnêtes gens. Elle paroit douce: ſes défauts ſont ceux de ſon éducation. Il y a dans ma chambre vingt perſonnes, trois enfans, & dix chiens. J'ai du loiſir, mais point de repos. Donnés une ſomme par an: c'eſt le ſeul moïen de l'empêcher de mettre vingt écus pour avoir des heures couvertes de vaiſſelle d'argent. Je vous conſeillerois mille francs, ſi elle n'en avoit dépenſé quatre

mille en quatre jours. Quand je lui parlai de robes de chambre unies pour cet été, elle me répondit : quoi ? sans or & sans argent ! Qui n'eut cru qu'elle en avoit toujours été couverte ? & hier, elle ne savoit ce que c'étoit. Profités de l'éloignement où elle est de sa famille. Si vous m'informés de sa conduite, je lui ferai des présens ou des reprimandes. C'est une enfant : il faut la conduire en enfant : je suis en train d'éducation : je sai ce qu'il en coute : ainsi ne vous rebutés pas.

Quel est l'état de l'affaire de Monsieur Truc ? Si mon crédit ne suffit pas, il est de plus grands crédits, dont je dispose assés. A l'égard du marquisat ou comté, je sai par expérience qu'on en est fort libéral à la cour. On le donne d'abord par civilité. Mais il y a toujours quelques rébelles. On les réduit bientôt, en empêtrant de ce nom ses amis & ses valets.

Vous accusés bien légérement votre marchand de friponerie. Vous avés une erreur fort ruineuse : vous voulés toujours du plus cher. Vos points de France sont plus beaux que ceux du roi. Jamais les hommes ne les portent fins à cause du continuel blanchissage.

Ces

Ces fins-là ſont pour les femmes qui mettent un mouchoir ſix mois ſans le faire blanchir. Je ne puis conſeiller à Me. de la Challoniere de vous donner ſa fille. La jeuneſſe de Mé. d'Aubigné ne la met pas à couvert de vos infidélités. Je crois notre couſine fort ſage: mais je vous le crois très peu. Je ſuis bien trompée, ou votre femme ſeroit jalouſe: & elle auroit raiſon de l'être.

Je voudrois vous voir eſtimé. On vous a fait des injuſtices! Cela n'eſt pas bien ſûr. Mais faites rougir vos ennemis, ſi vous en avez. Si mon amitié vous importune, dites le moi franchement. Je ſerai coutente, pourvu que vous le ſoïés. Mais ſi vous vous ruinés, comptés que vous en ſouffrirés ſeul, & que je ne ſacrifierai point mes pauvres à votre luxe.

Adieu, mon cher frere: ſi cette immenſe inſtruction vous déplaît, vous me ſaurez gré du moins de l'intention. Vous n'aurés point d'eſprit pour aujourdui. Je le garde tout pour l'ouvrage que je vous ai promis: & ce ſera quelque choſe de bon.

LETTRE XLVII.

1678. *A St. Germain*, 15 *mars*.

JE vous envoie le bel ouvrage dont je vous ai parlé, & que je vous ai tant fait attendre *. Je vous prie de le lire & de ne le pas critiquer. Il eſt plus aiſé de bien diſcourir que de bien écrire. Nanon m'a dit que vous étiés fort touché de la marque d'amitié que je vous ai donnée ſur cet enfant †. Si vous aviés plus de confiance en moi, vous me trouveriés la même en tout. Vous me craignés trop. J'aurois des complaiſances. J'aurois empêché votre favori des Rolines de vous ruiner. Que votre femme ne vous réfiſte point. Vous ne pouvés la trop aimer. Mais dans les choſes ſérieuſes, prenés l'autorité que doit vous donner le rôle de mari & la diſproportion d'âge. Je lui écris un mot. Ne l'accoutumés point à voir nos lettres. Nous ſerons plus li-

* Apparemment les *œuvres* d'un auteur de ſept ans.

† C'étoit un fils naturel de M. d'Aubigné, nommé Charlot.

libres. Nous ſommes les plus forts. Nous en viendrons à bout. Elle me haïra peut être. Peu m'importe, pourvu qu'elle devienne raiſonable. Je ſuis ravie que ma lettre ne vous ait pas déplu. Le jugement vaut de l'expérience. Et j'ai vu de près tant de ménages que je crois pouvoir parler du vôtre. Monſieur Scaron ne me donnoit que cinq cens francs. Laiſſés à Me. de Mioſſens votre femme. Quand vous voudrés revenir, écrivés le moi. Je vous chercherai une maiſon à Paris. Tous les quartiers me ſont indiférens. Lequel aimez-vous le mieux ? Il ne faut point renoncer à Cognac. On vous l'ôteroit inſenſiblement. M. Colbert eſt dans une douleur qu'il faut laiſſer paſſer. Je lui parlerai. Votre ſtile eſt trop ſuccint. Ce n'eſt point par monoſillabes qu'on répond aux gens qu'on aime. Vous paſſés trop légérement ſur l'article de Made. d'Aubigny.

ce 19.

Ma lettre a été interrompue. Vous ſavés que je ne ſuis pas maitreſſe de mon tems. Je parlerai à M. de Cruſſol de l'affaire du lieutenant général. Car je ne crois pas être fort bien avec

M.

M. de Montauzier. Nous aurons une très belle maiſon à Paris pour 500 écus. Que Me. d'Aubigny m'écrive ſouvent. J'aurai la complaiſance de lui faire réponſe. Elle aprendra à bien écrire. Je m'entends un peu en éducation. Et il paroit par mes princes que je ne ſuis pas ſans talens. Vous n'avez que deux choſes à faire : à vous réjouir & à vous ſauver. Je connois des gens qui ne ſoupirent qu'après ce bonheur.

Je ſuis au deſeſpoir de vous fâcher toujours. Mais qui vous parlera franchement, ſi ce n'eſt moi ? Votre marchand ſe plaint de vous. Et il a raiſon. Quand des parties ſont arrêtées, il n'y a qu'à péïer. Les marchands de Paris ne craignent point les violences des gouverneurs de Cognac. Ils ſe font péïer des plus grands ſeigneurs. Quand on n'a pas la ſomme entiére, on entre au moins en péiement. Quand ils voïent de la bonne foi, ils ne ſont que trop faciles. Rien ne nuit plus à la réputation que les mauvais procédés où il s'agit d'argent. Je ſuis tout à fait rebutée de Maintenon par la foule du monde qui s'y jette. Si vous y venés, ne perdés pas une occaſion de dire, que vous ne voudriés pas vous

jouer

jouer à me surprendre, & que je suis au desespoir d'avoir un monde sur lequel je ne compte pas. Je passerai pour bizare : mais du moins je serai libre. Je vais là pour me reposer : & l'on m'y étouffe.

LETTRE XLVIII. *

Ce mercredi, 12 juillet. 1678.

NE parlés jamais d'affaires avec les parens de Madame d'Aubigny. On s'aigrit. On ne s'entend point. Où s'éloigne. Et ce n'est pas ce qui les avance. Prenés Viette. Servés vous du tems où j'ai encore du crédit pour les mettre à la raison. Pourquoi vous dites-vous réduit à dix mille livres de rente? Premierement, cela n'est point. Ensuite, comptés que l'argent que vous touchés du roi doit être évalué plus de quinze mille livres de rente. Maintenon m'a appris ce que valoient les fonds de terre. Mais ne faut-il pas que vous touchiés tôt ou tard la dot de Me. d'Aubigny?

Ne vous chagrinés pas, je vous en con-

* *L'adresse:* Pour M. d'Aubigny, rue St. Pere, Fauxbourg St. Germain, à Paris.

conjure. Vous avez une femme dévote, jeune, douce, & qui vous aime. Une plus riche vous auroit été moins soumise. Ouvrés moi votre cœur sur son sujet, afin que je la traite plus ou moins bien, suivant que vous en serés plus ou moins satisfait. Il faut la punir, il faut la récompenser comme une enfant. Consolés vous des desagrémens de votre mariage par les bons côtés qu'il a. Il est fait. Dieu l'a permis: songez à votre salut. Ne joués point si vous m'aimez. Opposez vous à une mélancolie qui est votre pente naturelle. Venez ici, quand vous voudrés. Vous ne manquerés pas de gens qui vous présenteront. Si vous avés de la tristesse, vous m'en donnerés. Vous ne connoissés pas la moitié de ma tendresse pour vous. L'autre jour, je vous vis sain & guai. Je m'en porte encore bien. Songez, mon cher frere, à ce que nous étions il y a dix ans: & nous nous trouverons heureux.

LETTRE XLIX.

Ce vendredi au soir.

ALLE's à Maintenon, quand vous voudrés. Et disposés en comme moi

moi-même. Menés y votre femme. Elle s'y ennuïera. Mais il eſt bon qu'elle apprenne à s'ennuïer. Mlle. de la Harteloire ** eſt aſſés bonne compagnie. Nos amis ont tort de croire que je vous aime moins. Ce ſoupçon eſt fondé ſur ce que nous avons vécu ſi peu enſemble, que vous paroiſſés devant moi dans une contrainte qui approche de la méfiance, ou ſi vous voulés, du reſpect. Vous me voïés aſſés. Et je ne deſire de vous que votre plaiſir, votre bonheur, & votre amitié.

Je parlai bien rudement à Me. d'Aubigné ſur ſes mauvaiſes habitudes. Elle vous échapent, parce que vous la voïés tous les jours. Mais il eſt ſûr qu'elle a appris à parler du nez, à rire ſans en avoir envie, à s'aplaudir en parlant avec des airs & des minauderies, qui feſoient contrefaire Me. de Longueville, qui les ſoutenoit pourtant avec l'eſprit & la figure d'un ange. Qu'elle parle naturellement: aux gens, à qui elle veut plaire, comme à ſon laquais. Que ſes ſouris ne ſoient pas de commande. Qu'elle ſe mette dans l'eſprit qu'il vaut mieux

** Parente de Scaron.

mieux passer pour sérieuse que pour ridicule, & pour taciturne que pour imbécile. Adieu. C'est un mauvais personnage auprès d'elle que celui de gouvernante. Je m'en abstiendrois, si je l'aimois moins. M. Fagon est persuadé qu'elle mange des vilainies, & qu'elle n'aura jamais de santé ni d'enfant, si par une longue suite de bonne nourriture, elle ne rétablit son estomac & ne purifie son sang.

Votre M. le Gois est très importun. Il présente une figure triste. Et non seulement il veut que je le serve de mon crédit, mais encore que je cherche en quoi & comment. On m'offre pour lui un emploi à Blaye: & il le veut à Bourdeaux. Je le servirai pourtant par considération pour la mémoire du maréchal d'Albret. Mais il faut me donner les affaires toutes mâchées. Je ne puis donner un moment aux miennes: & l'on exige que je commence & que je finisse celles des autres! Je vais parler tout à l'heure à M. de Louvois.

LET-

LETTRE L.

Ce jeudi saint, à dix heures du matin.

JE suis bien fâchée de la maladie de Me. d'Aubigny. Une femme de seize ans n'est pas un petit embaras. Je vous admire de vouloir courir le pêis! Vous la laisserés donc seule. J'aurois souhaité qu'elle eut passé avec moi l'été, soit à Bareges soit à Clagni. A son âge, passer d'une mauvaise éducation au gouvernement absolu de sa propre personne, c'est la chose du monde le plus dangereuse. Me. de Montespan me paroit fort contente de vos soins & de vos procédés à son égard. Je ne vous dis rien de notre voïage, ne sachant comment je le ferai. S'il n'y avoit que M. du Maine, on pourroit suivre la voiture. Mais si les petits marchent, c'est un embarras qui ôte tout plaisir. Il y a du tems d'ici au 15 de mai. Et il ne faut qu'une minute pour tout changer. Bon jour. Je vous plains tout à fait de voir toujours souffrir une personne que vous aimés. Ne peut-on pas vous donner une commission? c'est deux cens aunes de damas bleu qu'il me faudroit: ni pâle ni turquin,

turquin, mais fort & beau. Quoique vous en difiés, vous n'êtes sur la route de personne: & je vous aime uniquement. Quand Me. d'Aubigny sera mieux, amenés la un peu. Nous lui ferons voir la cour. Elle dineroit chés Me. de Montespan, & souperoit chés Me. de Richelieu. J'ai grande envie d'aller dans l'entresol. C'est un lieu charmant: excellens repas, air de solitude, conversation libre: tout m'en plaît.

Je vous envoie le mémoire de ce que j'ai dépensé pour Me. d'Aubigny depuis quinze mois, non pour vous le reprocher ni pour vous le faire péïer: mais pour vous montrer que deux mille écus sont bientot partis. Elle est bien habillée. Je n'ai jamais eu ni n'aurai rien de pareil, quoique je passe ma vie à la cour, où l'exemple porte à l'excès ce gout de luxe qui y est comme naturel. Adieu, je vous embrasse tous deux, M. du Maine se porte bien. Mlle. de Nantes a la fievre. Vous voïés les deux autres qui ne sont pas en fort bon état.

LET-

LETTRE LI.

A sept heures du soir.

CHERCHE's une maison à votre fantaisie : & ne pensés pas à moi. Outre la complaisance que j'aurai pour votre choix, je suis si peu à Paris, que vous ne devés pas me compter. Je suis bien fâchée de n'avoir pu mener Me. d'Aubigny au camp. Je n'ai pu y aller. Cependant M. de Noailles m'y avoit conviée. Tout ce que votre femme fera avec Madame de Breuillhac sera très bien. Elle a de l'esprit & des mœurs. Elle n'est pas du grand air : tant mieux : les prudes sont la société la plus convenable aux jeunes personnes. Nous partons de demain en huit pour Fontainebleau. Je n'entends rien à la chicane. Je renvoie tout à M. Viette. Je suis très inquiete de M. de Montchevreuil. Ne le soiés pas de moi : je passerai l'été à Clagny. Adieu, mon ami. Je vous embrasse tous deux : & je voudrois vous voir. Le roi ne mene à ce voiage-ci que très peu de dames, & cinq ou six vieux seigneurs. On ne fera que chasser & se promener.

ner. Après cela, voiés si vous voulez en être, vous qui n'aimés ni l'un ni l'autre. Vous n'aurés pas Blaye, à moins que le roi ne vous le donne de lui-même. Si en effet vous avez donné de bons avis, pourquoi n'en demanderiés-vous pas le droit? Addressés vous à M. de Pontchartrain & non à moi: il peut tout là dessus. Vous ne voudriés pas que j'entretinsse le roi de ces miseres!

LETTRE LII.

A midi, à St. Germain.

JE vous remercie de tous vos soins: & je les reçois avec beaucoup de plaisir. Je ne puis vous rien dire sur notre convertie que je n'aïe parlé à M. Pelisson. Je ne comprends point pourquoi je ne le vois plus. Il faut accompagner notre zèle de quelque prudence, & ne nous pas charger d'une fille dont nous pourrions être embarrassés. Je vous verrai du quinze au vingt de ce mois: & nous ferons de ces merveilleux soupers, excellens remedes contre mes migraines. Vous aurés dans peu notre cousin Villette. Faites lui bien

bien ma cour, je vous prie: & réparés les irrégularités qu'il trouvera dans mon procédé. J'ai vu le bon homme Caumont *. Il eſt moins chagrin en converſation que par écrit. Vous l'avez adouci ſans doute. J'embraſſe votre petite femme. Si elle eſt raiſonnable, je lui permettrai de venir me voir avec ſa robe de velours.

LETTRE LIII.

A Maintenon, le 29 octobre.

JE vous écrivis hier en partant de Verſailles. Dans la crainte que ma lettre ne ſoit perdue, je vais vous la redire. On ne peut être plus inquiete que je le ſuis de la petite verole de ma ſœur. Je ſouhaite de tout mon cœur que ſon tein puiſſe s'en ſauver. J'eſpere beaucoup de ſa jeuneſſe. Elle ſera très aimable, tant qu'elle ſe conduira bien. Nous ne craignons pas tant la petite verole que vous penſés: il y a lon-tems que je ſuis aguerrie contre tous les maux. Ne changeons rien à nos meſures. Je vous recevrai ici quand

* Son oncle.

y viendrés. Me. d'Aubigny y demeurera, si elle veut. Si non, elle trouvera un apartement meublé à l'hôtel des princes. Bon prétexte pour ne pas voir de monde. Toutes les fois qu'on me dit qu'elle n'aime que Dieu & vous, je suis si ravie, que je me livrerois volontiers à l'inclination que j'ai de la gâter. Mais pourquoi choisir l'hiver pour voir Maintenon? Il perd bien de ses agrémens. J'ai donné ordre qu'on reçut vos meubles à l'hôtel du Maine. Vous pouvés être ici les premiers jours de décembre. Arrivés donc.

LETTRE LIV.

Fête de St. Thomas.

J'Ai une maniere de rhumatisme dans la tête & par tout le corps qui me tient fort violemment depuis hier au soir. Madame de Montespan & moi nous irons vendredi à Paris. Que personne ne le sache. Que votre carosse soit à onze heures précises à la porte de la rue St. Honoré. Nous irons chez vous à une heure après midi. Trouvez-vous y pour donner la main à Madame de Montespan. Je ne crois pas qu'elle

qu'elle hazarde de voir Madame d'Aubigny à cauſe de la petite verole. Nous dinerons chés M. de Mortemar. Acoutumés votre femme à la ſolitude. Elle n'eſt point faite pour être dans le monde. Offrés à M. de Mortemar votre équipage. Il n'en a point. C'eſt le ſeul ſervice que vous puiſſiés lui rendre : & il peut vous en rendre mille. Vous avés trop peu de gens dans votre grande maiſon. Recueillés vous y, au lieu de vous y éparpiller. Inſtruiſés Me. d'Aubigni pendant ſa convaleſcence. Elle a un air d'emplâtre que je voudrois bien lui ôter.

LETTRE LV. *

A MADAME D'AUBIGNE'.

A Verſailles, ce ſamedi au ſoir.

J'Avois réſolu de vous voir aujourdhui. Mais puis-je répondre un moment de moi? Me. de Monteſpan a voulu

* Cette lettre, qu'on a déjà vue en partie dans l'édit. de Nancy, a déplu à quelques perſonnes. Je l'aurois retranchée de celle-ci, ſi elle n'avoit plu à d'autres d'un gout auſſi fin quoique moins frivole. C'eſt une lettre de

voulu profiter de ce beau ſoleil pour voir Noiſy. Et je conduis demain au val * Mlle. de Tours. Lundi j'irai recevoir la cour à St. Germain. Je vous prête Noelle. Ne l'emploïés point aux achats. Elle eſt dépenſiere. Je vous promets un laquais fort grand : les petits ne ſont bons à rien. S'il vous déplait, chaſſés le. Si ſon ſucceſſeur a le même malheur, chaſſés le auſſi, juſqu'à ce que vous en aïés trouvé un bon. J'en ai deux très inutiles que je vous prêterai. Il vous faut un bon feu, de la gelée, & peu de train. Quatre chevaux vous ſuffiront. Je vous écris tout ce qui me vient dans la tête, non pour vous gêner, mais pour vous inſtruire. Vous croirés bien que je connois Paris mieux

caractere : elle donne une idée juſte du luxe, & du prix des denrées de ce tems-là : enfin il y a je ne ſçai quel plaiſir à entendre parler ménage une femme qui a regné. J'aurois dû ſans doute ſupprimer de ce recueil beaucoup d'autres détails auſſi minucieux. Mais les copies manuſcrites de la plupart de ces lettres étant aſſés communes à Paris, j'ai craint qu'un libraire ne recueillît ces minucies, & ne fit acheter deux fois au public le même livre, en annonçant une édition plus complete.

* Petite maiſon dans le parc de St. Germain.

mieux que vous. Dans ce même esprit, voici, ma chere sœur, un projet de dépense, tel que je l'exécuterois si j'étois hors de la cour. Vous êtes douze personnes, Monsieur & Madame, 3 femmes, 4 laquais, 2 cochers, 1 valet de chambre.

Quinze livres de viande à 5 s. la livre	3 liv.	15 s.
Deux pieces de rôti.	2	10
Du pain	1	10
Le vin	2	10
Le bois	2	10
Le fruit	1	10
La bougie		10
La chandelle		8
	14	13

Je compte 4 s. en vin pour vos 4 laquais & vos deux cochers. C'est ce que Madame de Montespan donne aux siens. Si vous aviez du vin en cave, il ne vous couteroit pas 3 s. J'en mets 6 s. pour votre valet de chambre, & 20 pour vous deux qui n'en buvés pas pour trois.

Je mets une livre de chandelle par jour, quoiqu'il n'en faille qu'une demie-livre. Je mets 10 s. en bougie. Il y en

a ſix à la livre qui coute 1 liv. 10 ſ. & qui dure trois jours.

Je mets 2 liv. pour le bois. Cependant vous n'en brulerés que trois mois de l'année : & il ne faut que deux feux.

Je mets 1 liv. 10 ſ. pour le fruit. Le ſucre ne coute que 11 ſ. la livre : & il n'en faut qu'un quarteron pour une compote.

Je mets deux piecés de rôti. On en épargne, une quand Madame ou Monſieur ſoupe ou dine en ville. Mais auſſi j'ai oublié une volaille bouillie pour le potage. Nous entendons le ménage. Vous pouvés fort bien ſans paſſer 15 liv. avoir une entrée, tantôt de ſauciſſes, tantot de langues de mouton ou de fraiſe de veau, le gigot bourgeois, la piramide éternelle, & la compote que vous aimés tant.

Cela poſé, & que j'apprends à la cour, ma chere enfant, votre dépenſe ne doit pas paſſer 100 liv. par ſemaine : c'eſt 400 par mois. Poſons 500, afin que les bagatelles que j'oublie ne ſe plaignent point que je leur fais une injuſtice. 500 liv. par mois ſont

Pour

Pour votre dépenſe de bouche	6000 liv.
Pour vos habits	1000
Pour loyer de maiſon	1000
Pour gages & habits des gens	1000
Pour les habits, l'opéra, & les magnificences de Monſieur.	3000
	12000 liv.

Tout cela n'eſt-il pas honnête? Et le reſte de votre revenu ne peut-il ſuffire à certains extraordinaires qu'on ne peut prévoir ou éluder, comme quelques grands repas, l'entretien de deux caroſſes, l'aquit de quelque petite dette? Cent piſtoles ſuffiront pour vos habits. Vous avez une année d'avance. Et je vous en donnerai. Je ſuis ravie que vous aïez été diner chez M. de Vaujour. Me. d'Hudicourt compte auſſi beaucoup ſur vous. Ne vous piqués point de leur rendre ces ſomptueux feſtins qu'ils vous donnent. Je prends ſur moi toutes ces vilainies-là. Bon ſoir, en voilà aſſés pour un jour. Si de tout ce que je vous ai dit, un mot peut vous être utile, je n'aurai nul regret à ma peine. Et du moins je vous

aurai appris à ne pas dédaigner le ménage. En lisant ce projet, peut-être me trouverés-vous avare. Esséïés en: & l'on vous trouvera très magnifique. Adieu, mon enfant: aimés moi comme je vous aime.

LETTRE LVI.

A M. D'AUBIGNE'.

1679. *ce vendredi, 15 decembre.*

NE GRONDE's pas *la France*. Je l'ai retenu. Je ne suis point dame d'atour. M. de Villette dit, que je ne suis que dame d'honneur: & cette charge-là n'est point embarassante. Quand la maison de Me. la dauphine sera déclarée, vous le saurés des premiers. Jusques-là, moqués vous de tout ce que vous entendrés dire. Ces bruits sont répandus par des gens mal-intentionés, que le mépris seul fait taire. Ne pensés plus à ce que vous apellés ma faveur: & songés à votre mal. Le carosse y est pernicieux: la diéte y est inutile. Si les douleurs augmentent, un bain d'eau tiede. J'en sai plus là dessus que M. Fagon. Esséïés de la chaise inventée

ventée par l'abbé Têtu. Elle est très commode. Beaucoup de soins, point de remédes. Voilà ma recette. Si vous traités ce mal cavalierement, il augmentera. Vous faites trop valoir le peu que je fais pour vous : envoïez cette lettre à la mere de M. Barillon. J'embellis un cabinet dont je suis fort occupée. Je serois fort aise de vous voir dimanche.

LETTRE LVII.

à Fontainebleau, ce 30 juin. 1680.

JE veux des mulets à tout prix : les charetes versent, & demeurent dans les défiles des chemins de Flandre : les mulets arrivent toujours.

J'ai encore fait un pas pour M. Brillon, qui sera, je crois, aussi inutile que les autres.

M. de Bonrepaux sort de ma chambre..... *On a effacé 4 lignes dans l'original*.... vous ne pouvés trop le remercier. Faites visiter mon caroſſe, je vous prie : il rompt à tout moment : & je ne sçai si celui de Me. d'Aubigny ne seroit pas plus sûr : aïez pitié de moi : & donnés

ce que vous croirés le meilleur : si mes femmes demeuroient en chemin, où en ſerois-je ?

J'écris à M. Viette de ne plus agir dans mes affaires, ſans l'avis de M. le préſident Pelletier.

Vous me paroiſſez content de Madame d'Aubigny : je voudrois de tout mon cœur que vous vécuſſiés mieux enſemble : Dieu vous béniroit l'un & l'autre : elle ſera toujours contente de moi : car elle me trouvera un procédé fort égal.

Il n'y a rien de nouveau dans les déchaînement que l'on a contre moi. Comme je ſuis fort glorieuſe, les prémiers mouvemens ſont fort violens. Mais je me dis fort vite ce que la raiſon dit fort tard à ces fournois qui n'oſent éclater : & ce que vous m'en écrivez eſt fort raiſonnable & fort pieux. Toutes ces agitations ſont calmées : calmés vous auſſi.

LETTRE LVIII.

1680. *à Fontainebleau, le 3 jnillet.*

JE vous défie de recevoir mon meuble de velours d'auſſi bon cœur que je vous le donne. Je parlerai pour vous à M. Colbert, quelque mal ſatisfaite

faite que je sois de lui : il en sera plus porté à ne pas me refuser. Les chagrins, & les injustices valent encore mieux que les procès. Vous seriez trop riche, si vous pouviez quitter le jeu & vivre réguliement. Quand les malheurs vous donneroient cette pensée, vous ne feriez que ce que tout le monde fait : nous nous piquons d'un sentiment contraire par vanité : mais il n'importe comment nous allons à Dieu. Ne parlez de ma faveur ni en bien ni en mal : rien n'est si voisin de la faveur que la disgrace. Envoïés à Beuvron cette lettre pour Mlle. de Martel. Je suis si pareſseuse & si occupée, que je serois fâchée qu'elle fut perdue après avoir eu la peine de l'écrire. Ne prenez point feu sur le mal que vous entendez dire de moi. On est enragé : & on ne cherche qu'à me nuire. Si on n'y réussit pas, nous en rirons : si l'on y réussit, nous souffrirons avec courage. Adieu, mon cher frere : songez à l'état où nous étions autrefois pour nous trouver heureux dans celui où nous sommes. Dans les premiers jours, je ne pourrai quitter Madame la dauphine, parce que je serai seule. Veillez à vos discours par rapport à moi. On vous en fait tenir

de bien insensés, qu'on me répete avec complaisance. Du reste, je suis tranquille : on s'accoutume à tout : il faut prendre le bénéfice avec les charges. Madame la dauphine a mal aux dents. C'est tout ce qu'il y a de nouveau.

LETTRE LIX.

1680. *à Calais, ce 22 juillet.*

JE REMIS en partant à M. Viette l'ordonnance de M. Colbert. Avés vous été payé ? Je vous envoïe 949 liv. que vous ne voulés pas que je vous doive. J'ai du loisir. Et je vous le donne. Je reviendrai de ce voïage aussi grasse que je l'étois à mon retour de Scheleſtadt. Mes mulets sont admirables. Je trouve toujours mon lit arrivé avant moi. Je fais fort grande chere. Je suis guaie, desœuvrée, gourmande, & mal vêtue. Il est arrivé de grands accidens au manteau *feuille-morte*. J'en demanderois un autre à Nanon. Mais je crains d'être grondée. Quand partés-vous pour Cognac ? Je m'intéresse uniquement à vous. Je ne vous le dis ni souvent ni tendrement. Mais vous me connoissés. Je ne suis ni doucereuse ni im-

importune. J'embraſſe Madame d'Aubigny. Il ne ſe paſſe ici rien de nouveau. Mais que dit-on à Paris ?

LETTRE LX.

A St. Omer, 24 juillet. 1680.

VOILA l'ordonnance de M. de Louvois. Vous ſerés, je crois, content de ma diligence. Il ſera bien difficile de ne pas l'être de tout ce qui ſera en mon pouvoir. Mon caroſſe me déplait autant qu'à vous. Mon équipage va bien, ma ſanté comme mon équipage, & mon enjoument comme ma ſanté. Je vous ſuis très obligée d'en avoir été en peine. Rien de plus agréable que de ſe bien porter, & de ſavoir qu'il y a des gens qui craignent qu'on ne ſe porte mal. Mes complimens à Me. d'Aubigny. Je ne comprends pas M. Colbert. Il vous fait donc attendre encore votre argent ! Je n'en ſuis pas fâchée dans la conjoncture préſente. Nulle femme de la cour n'eſt mieux ſervie que moi. M. Bontems me prépare mon apartement de Verſailles : ainſi je le trouverai en bon état. Voilà deux lettres que je reçois de votre femme. J'y

ferois réponſe de bon cœur: faites la pour moi. Ce ne ſeroient que des remercimens: & elle peut pretendre de vous des amitiés.

LETTRE LXI.

1681. *Ce premier jour de l'an.*

CETTE année, je n'ai à donner pour étrennes à Me. d'Aubigny qu'un habit, & un carreau que Me. la princeſſe d'Harcourt m'a aporté d'Eſpagne. Je crois que je changerai ma livrée. Cela convient. Notre voïage eſt remis au mois de fevrier. M. Fagon eſt déclaré premier médecin de Me. la Dauphine. On ne dira pas du moins que cette princeſſe eſt environnée de ſots & de fripons. Vous êtes déraiſonable de vouloir que je demande au roi dans un tems où il m'accable de biens, d'honneurs, & de toutes ſortes d'agrémens. Je ne lui demanderai jamais rien. Et je ne ſonge plus qu'à le ſervir en la perſonne de ma maitreſſe avec un zele, une fidélité, une aſſiduité qui lui marquent ma reconnoiſſance. Je verrai M. des Maretz. Si je puis achever votre affaire, vous ſerés trop heureux. Me. d'Aubigné

d'Aubigné peut venir ici quand il lui plaira. Qu'elle vienne en robe de chambre. Je l'habillerai. Je l'enverrai à l'opéra. Le lendemain elle dinera chez Me. de Monteſpan. Quand j'aurai un maiſon montée, elle fera un plus long ſéjour. Qu'elle me rende le portrait de Me. de Monteſpan. Je vous ſouhaite une bonne année, une vie & une mort chrétienne.

LETTRE LXI.

A ME. D'AUBIGNE'.

Le 3 janvier.

JE demande tous les jours à Dieu, ma très chere enfant, qu'il vous conduiſe dans ſes ſaintes voïes. On ne fait pas ces vœux-là dans le monde. Je les fais au milieu de la cour, où il ne faut qu'être pour hair le monde & ſes plaiſirs. J'y éprouve bien que Dieu ſeul peut remplir le vuide du cœur de l'homme. Croïés, ma fille, que toutes les choſes que vous vous figurés ſi délicieuſes, & que vous m'enviés peut-être, ne ſont que vanité & affliction d'eſprit. La cour eſt comme ces perſpec-

spectives qui veulent être vues dans l'éloignement. Je ne puis vous y placer: & quand je le pourrois, je ne le ferois pas. Aimés votre mari, & vous serés heureuse. Vous êtes indolente & mal saine: tournés ces inconvénients au profit de votre salut. J'approuve fort que vous ne vous exposiés pas aux visites. Si le monde ne vous gâtoit pas, il vous ennuïeroit. Vous savez combien je vous aime: faites que je vous aime davantage. Ne voies point Me. de L.... cela n'est bon à rien. Ne faites pas de nouvelles liaisons. Connoissés avant que d'aimer. Je suis votre sœur, votre mere, votre amie.

LETTRE LXII.*

A M. D'AUBIGNE'.

1681. *Luneville*, 10 *fevrier*.

J'Ai été si accablée de visites à Nancy, que je n'ai pu vous écrire. Je me porte bien. Quand j'ai mon lit, je me trouve toujours bien logée: & je l'ai. Si je demeure en chemin, ce ne sera pas manque d'argent. Remerciés bien M.

* *L'adresse:* à M. d'Aubigny, rue St Pere, près la charité, au fauxbourg St. Germain.

M. Brillon. Dans le besoin, je recourrai à lui. Faites préparer mon apartement à mon gré. Cela n'est pas aisé. Mais pour moi vous feriés bien quelque chose de plus difficile. Il me faut un feu doré : que la grille en soit très grosse. J'aime le grand feu préférablement à toute autre délicatesse. Mes complimens à Me. de Coulanges. Elle aura de mes nouvelles, quand j'aurai vu Me. la dauphine. Mille amitiés à Me. d'Aubigny. Et pour vous, Monsieur, notre amitié doit être égale : & je crois qu'elle l'est aussi. Adieu.

LETTRE LXIV. †

A St. Germain, 2 mars. 1681.

IL y a bien lon-tems que je ne vous ai écrit. Tantot migraine, tantot occupation, souvent paresse. On aime les gens. On en est aimé. On en est sûr. On les néglige. On ne se contraint point avec eux. Ils se plaignent. Un billet les apaise. Mon carnaval a été languissant. M. Fagon m'a ordonné des eaux.

† *L'adresse* : à M. d'Aubigny, gouverneur de Cognac, à Cognac.

eaux de Ste-reine. Elles me font du bien. Point de carême. J'ai des soins infinis de ma personne. Je jouis d'un grand repos. Et Me. d'Aubigny ne travaille pas plus en tapisserie que moi. Me. de Fontmort pourra vous dire de mes nouvelles. Elle a été la premiere victime de la résolution que j'ai prise de ne plus voir personne. Ma tendresse en souffrira. Mais je me suis si mal trouvée des exceptions que je fesois, que j'ai mieux aimé prendre le parti de faire tout égal. J'en essuierai quelques murmures: on dira, & peut-être le dit-on, que la tête m'a tourné. Mais les murmures sont moins fâcheux que les affaires qu'on me fesoit. On avoit parlé de quelques voïages pour ce carême. Mais ils sont rompus. On passera 8 jours à St. Clou, d'où l'on partira le lendemain de pâques. On se preparera ici au voiage de Bourbon, où la cour séjournera tout le mois de mai. On ira passer le mois d'août à Chambord, & celui de septembre à Fontainebleau. Projet qu'un caprice peut déranger. Je souhaite que ce soit une grossesse. Monseigneur se porte à merveilles. Il y a quinze jours que Me. la D. de Richelieu est à Paris, où le duc a la fievre tierce. Me. le maréchale

de

de Rochefort eſt encore plus ſouvent malade que moi. Me. de Montchevreuil ſoutient ſeule la fatigue. Elle a augmenté ſon troupeau de la plus laide fille qu'on puiſſe imaginer. C'eſt votre Mlle. de Jarnac. Laval a triomphé dans les bals. Préſentement elle eſt malade. Voilà les nouvelles de notre maiſon, ou ſi vous voulés de notre cour. Je n'en ſai guere d'autres. Aprenés moi ce que l'on vous écrit de moi. Mille amitiés à Me. d'Aubigny.

LETTRE LXV.

A Verſailles, 19 mai. 1681.

JE voudrois de tout mon cœur que votre capucin vous convertît. Vous en ſeriez plus heureux & dans ce monde & dans l'autre.

J'ai vu Charlot. Il eſt admirable, & tout à fait bouffon : il ne croît pas du tout. Je voulois le mettre au college : mais il ne perd pas ſon tems à Mainnon. J'y vais demain : je n'y coucherai qu'une nuit : ma principale affaire eſt de voir mes vieilles.

La groſſeſſe de Me. la dauphine eſt dé-

déclarée, & rompt tous nos voïages, excepté celui de Fontainebleau. On parle de marier Mlle. de Jarnac: je ne ſçais encore à qui. Mlle. de Laval eſt depuis quinze jours à Paris, & avec elle un grand mal aux yeux. Le roi tomba de cheval avant-hier à la chaſſe. Vous croïez bien que chacun fut allarmé à proportion de ſon amitié, & que je ne le fus pas le moins. Il ne ſe fit aucun mal.

Vous aurez vu mon prince mignon. J'eſpere que vous m'en direz des nouvelles. La paſſion que j'ai pour lui ne diminue point.

Je crois qu'il ne demeurera d'huguenots en Poitou que nos parens. Il me paroit que tout le peuple ſe convertit: Bientot il ſera ridicule d'être de cette religion-là.

La maréchale de Rochefort eſt malade. Je le ſerai bientot par conſéquent. Je ne ſuis pas propre à la fatigue. Cependant point d'inquiétude. Vous ſavés que je prends de grands ſoins de ma perſonne. Ce n'étoit rien en comparaiſon de ceux d'aujourdui.

Me. d'Aubigné devroit bien convertir quelques-uns de nos jeunes parens.

LETTRE LXVI.

A Maintenon, 23 mai.

VOus avez bien fait de montrer Bourdeaux à Me. d'Aubigny & Mlle. de la Carte à Bourdeaux. J'écrirai à M. de Roquelaure sur tout ce que vous m'en mandez : & je n'aurai pas de peine à lui en témoigner beaucoup de reconnoissance.

Je suis bien de votre avis sur M. & Me. de Saint Eugenes : ils m'ont toujours plû au dernier point. Je voudrois leur marquer mon estime.

Je suis ravie que vous soïez content de votre femme, & qu'elle ne perde pas sa pieté dans un âge où elle a d'ordinaire de foibles racines, & en province où il y a peu de dévotion. Je passai deux heures à Paris avant de venir ici. Je fis une visite à l'aveugle. Si j'avois un peu plus de loisir, je vous mitonnerois bien cet homme-là.

Vous êtes insuportable sur les détails. Vous ne m'en écrivés jamais. Et je les aime tout à fait. Vendés donc cette maison de St. Cloud, qui ne vous rapporte ni argent ni plaisir.

Je

Je ne réponds point à tout ce que vous me dites sur la guerre & sur les emplois. La paix va finir tous ces projets-là : du moins on en a de grandes espérances.

Ne nous chagrinez ni sur Mr. de Jarnac, ni sur votre fortune. Vous êtes né gentilhomme, mais sans un soû. Vous voilà dans un lieu délicieux. Vous avez quinze mille livres de rente, de l'esprit, & de la réputation. Vous pouvez venir à Paris quand il vous plaît. J'embellis tout les jours un beau château, & une belle terre pour vous, ou pour vos enfans. Vous avez fait votre devoir dans votre jeunesse. Passez votre vieillesse en joïe & en paix. Jouissez de tout. Soiez homme de bien: & préparez vous à la mort le plus gaiement que vous pourrez. Ne vous livrés point à votre melancolie : & songés que vous portés en vous-même l'ennemi de votre tranquilité & de votre bonheur. Dites à Madame d'Aubigné, que plus elle m'écrira souvent, plus je l'aimerai. Mais qu'elle n'exige pas de moi un commerce reglé. Je suis fort occupée & fort paresseuse. Mais je prétends que ma paresse ne me prive pas de ses lettres. D'ailleurs, cela

la forme ſon ſtile : car plus on écrit, mieux on écrit.

LETTRE LXVII.

A Maintenon, 26 mai. 1681.

ENFIN voilà des détails : & c'eſt ce que je demande. Je vous en remercie autant que de vos amitiés. Je vais faire l'impoſſible pour obtenir de M. Colbert ce que vous deſirés. La paix va le rendre de meilleure humeur. On travaille à mes jardins. On fait des canaux. Et Maintenon ſera fort joli. J'ai grande envie de vous y faire mauvaiſe chere. Il m'en couteroit trop de vous la faire bonne. Vous ſavez que j'ai bu toute honte là-deſſus. Vos gens ſeront au cabaret, pour l'exemple, & ſi vous me fâchés, par économie. Enfin vous me verrés continuer toutes les avarices que j'ai commencées, & dont vous avés l'imbécilité de rougir. Mais auſſi vous verrés un hôpital bien entretenu, des manufactures floriſſantes, mes *vieilles* bien vêtues, & notre école de charité qui va fort bien. Madame de Monteſpan habille les pauvres & les autels.

LET-

LETTRE LXVIII.

1681. *Maintenon*, 12 *juillet*.

J'Ai ici M. & Me. de Montchevreuil, Me. de Lencoſme, Mlle. de Mongeron, Me. de Fontenay, & Mr. de la Laigne. J'y ai pourtant plus de loiſir qu'à St. Germain. Malgré votre diſpoſition à dénigrer mon vieux château, vous en ſerés très content. Je vois tous les jours M. Colbert. Mais il trouve ce que vous demandés auſſi difficile que je le trouve raiſonable. Ainſi il n'eſt pas encore défait de moi. Que votre femme ſoit dépêtrée de ſes parens. Si vous avez un autre avis, comptés que je ne m'en ſoucie guere. J'aime mieux me gêner que vous contraindre. Vivés obſcurément. Nulle-part, on n'eſt plus ſon maitre qu'à Paris. Il s'agit de bien commencer. Je ſuis ravie de la regle & de la dévotion qui eſt dans votre maiſon. Jouïſſés de l'état où vous êtes. Je vous le répete: il eſt bien différent de celui que la fortune vous promettoit. Nous nous plaignons de ce que nous ſommes: hé! qu'étions nous il y a douze ans? Ne vous cachés pas de moi.

moi. Vous êtes le seul de mes amis dont je n'aïe pas la confiance. Si vous vous ouvriés à moi, vous y trouveriés des secours, des complaisances, des consolations, auxquelles vous ne vous attendés pas.

Les fermes sont adjugées, & par conséquent l'affaire de M. Rouvieres consommée. J'ai obtenu sans effort: mais il m'a falu faire une extrême violence pour demander. J'en suis trop récompensée puisque vous en êtes content. Si vous êtes à Paris pour ce que je crois, vous ne pouviés mieux faire que de prendre le tems de l'absence de la cour pour y être *incognito*. Je voudrois être informée exactement du succès de vos remedes, & avertie de tout ce qui peut vous arriver. Je voudrois aussi que vous eussiés des enfans. Il faut tout recomander à Dieu. Vous ne dirés plus que je moralise bien à mon aise. Car vous êtes plus riche que moi. Nous partirons demain pour Fontainebleau. Le changement de lieu n'en aporte guere à la disposition des journées. Me. la dauphine se porte bien. Elle n'a plus à desirer qu'une heureuse grossesse. Adieu: j'embrasse ma belle-sœur. Je ne connois d'autre chirurgien

que Clément avec qui vous n'êtes pas trop bien. Je ne crois pas que Turbier vous trompe.

LETTRE LXIX.

1681. *Ce 2 septembre.*

JE ne sçais si Mr. le Gois vous en impose comme à moi. Mais je puis vous dire sans reproche que votre affaire me donne des peines & des chagrins infinis. Excellente leçon pour moi. Me voilà confirmée pour le reste de mes jours dans la resolution que j'avois prise de n'écouter jamais aucune proposition. Vous m'avez fait parler pour un homme insolvable. La tête lui a tourné dès les premieres avances. Il y a huit ou dix jours qu'il est perdu. On ne sait où le retrouver. Le Gois n'a pas pris son parti si brusquement. Il a encore le courage de me proposer un homme un peu moins accrédité que ce M. de Rouvieres. Je ne serai pas sa dupe une seconde fois. J'ai mis l'affaire entre les mains de M. Colbert & de M. Brunet qui la tourneront d'une façon moins avantageuse, mais plus solide. Ils feront eux-mêmes cau-

cautions. Vous n'auriez jamais touché que la premiere année, & quelques piſtoles ſur les autres, à force de menaces. Ne croiez pas, malgré ce que je vous dis là, que je me plaigne de le Gois. Il a été trompé lui-même. Je le plains plus que je ne m'en plains. Mais, je vous prie, emploiés utilement l'argent que vous allez avoir. Les terres en Poitou ſe donnent pour rien : la deſolation des huguenots en fera encore vendre. Surineaux, St. Pompin, & pluſieurs autres vont être en decret. Si vous joignés à une année de votre penſion la ſomme que vous toucherez bientot du bien de vôtre femme, vous pouvés aiſément vous établir grandement en Poitou : n'aïés là deſſus aucune ſoumiſſion pour mon avis : mandez moi le vôtre. Adieu. Je me porte fort bien : nous allons à la fin de ce mois à Chambord. J'embraſſe Me. d'Aubigny.

LETTRE LXX.

à Fontainebleau, ce 22 octobre.

VOus n'imaginerés jamais les peines que j'ai euës pour votre affaire,

ni les difficultés que j'y ai trouvées. M. le Gois ne sera point chef de mon conseil. Du reste cent huit mille livres que vous toucherés me consolent. Vous ne sauriés mieux faire que d'acheter une terre en Poitou ou aux environs de Cognac. Elles vont s'y donner par la fuite des huguenots. Votre voiage de Paris est une bagatelle. Il est impossible que vous vous portiez bien après ce que vous avés eu. J'ai donné votre ordonnance à M. Berthelot. Si vous me permettiés de vous vendre mon crédit, je vous demanderois les cent pistoles que je vous dois: je voudrois les donner à Me. d'Aubigny. J'ai bien de la joie de la conversion de M. de Vaux. Je vous prie de lui en faire mes complimens. Poignette est bonne catolique. M. de Marmande l'est aussi. Mr. de Souché fit abjuration il y a deux jours. On ne voit que moi dans les églises conduisant quelque huguenot. Ne soiez point en peine de ma santé. Elle est délicate: un rien la dérange: souvent des maux: jamais de maladie. Nous partons mardi. On dit aujourdhui que c'est pour Metz. Vous sçavez avec quelle tranquilité je me dispose aux voiages. J'ai mon équipage tout

tout prêt : & j'eſpére qu'il ira guaîment. Adieu : perſonne ne ſonge à vous brouiller avec moi. Eh ! qui pourroit ſe flâter d'y réuſſir ? Me. d'Aubigny ne m'écrit gueres : je l'embraſſe de tout mon cœur.

LETTRE LXXI.

à Incishem, ce 20 octobre. 1681.

QUOIQUE je croie avoir raiſon dans ce que je fais & dans ce que j'exige de vous, je vois pourtant que ma conduite a quelque choſe de dur. Je m'éloigne de tout ce que j'ai de plus proche & de plus cher. Vous ſçavez l'eſtime que j'ai pour M. de St. Eugenes. J'ai cru ne rien hazarder en lui ouvrant mon cœur. Il vous dira mes raiſons, que je ne puis vous écrire. Il me ſemble que vous traités aſſez cavalierement votre conſcience. Vous avez, dites-vous, aſſez de tems pour vous convertir. Il ne faut qu'un moment, il eſt vrai : mais Dieu ne l'accorde qu'à ceux qui le demandent. Je ne comprends point les gros préſens que prétend Me. d'Aubigny. Pour M. le Gois, vous ne lui devez que de la pitié. Ce que j'ai fait pour vous n'eſt pas un

effet de ſes ſoins, & de ſon application: ſon affaire s'eſt terminée à la banqueroute de M. de Rouvieres. Pourquoi donc prétend-il avoir ſa part à un bienfait particulier du roi qui ne regardoit que nous, qui n'eſt point dépendant de l'affaire de Rouviéres, qui eſt une pure gratification de Sa Majeſté? Soïés en repos là deſſus. Ce n'eſt point à vous à réparer ni ſes malheurs, ni ſes ſottiſes. Je ne ſçai ce que vous voulez dire quand vous rebattez ſouvent dans vos lettres qu'il eſt des gens qui veulent vous brouiller avec moi, & d'autres qui diſent que nous ne ſommes pas trop bien. Je n'ai jamais varié à votre égard. Je vous traite ſouvent de mauvais ménager: & quelquefois je vous cite comme un exemple du peu de commerce que je puis avoir avec mes proches, pour me défaire de leurs plaintes, & de leurs importunités: eſt-ce cela? Moquez vous de tout ce qu'on vous dit. Je vous aime: je vous le dis & je dois être cruë. J'ai lû avec plaiſir tout ce que vous me mandez de Maintenon. Charlot eſt très joli: ſi vous aviez envie de l'avoir, vous en eſtes le maître. Si vous me le laiſſez, je le mettrai bientôt au college. Adieu: mon cher frere.

Di-

Dites à M. de St-Eugene que je ne puis écrire au procureur général, mais que je mande à Me. la ducheſſe de Richelieu de lui recomander ſon affaire de ma part. S'il veut lui porter un placet, elle le donnera: & je ſuis aſſurée qu'il ſera content de la ducheſſe. Quand vous vous trouverés malheureux, ſongés aux plus malheureux que vous: la recette eſt infaillible.

LETTRE LXXII.*

à St. Germain, ce 8 decembre. 1681.

MOnſeigneur eſt toujours mal. Mais on eſpere que nous en ſerons quittes pour beaucoup de langueur tout l'hiver. Me. la dauphine a eu un petit retour de fievre, qu'on ne peut remarquer que dans une dauphine. Si vous pouvez finir avec le lieutenant général par la douceur, n'héſités pas. Si non, écrivez à M. de Croiſſy. Faites vos plaintes vous-même. Tout ce que je puis faire, c'eſt de ſolliciter pour vous, ſi vous avés raiſon, & de me taire ſi vous avés tort.

Notre

* *L'adreſſe:* A. M. le comte d'Aubigny, gouverneur de Cognac, à Cognac.

Notre petit neveu * eſt catolique. Je l'ai chez moi. Il fait fort bien ſa cour: & j'eſpere que le roi lui fera du bien: Il eſt très joli. J'attends St-Hermines. Je n'oublierai rien pour le convertir. J'ai ſçu que Mademoiſelle a parlé au roi pour Mlle. de Jarnac. On n'a rien conclu à cauſe des voïages. Il s'eſt répandu depuis quelques jours qu'elle eſt très laide: voilà tout ce que j'en ſçais.

Mandez moi ſouvent de vos nouvelles: les miennes ſont très bonnes en toutes façons. Réjouïſſez vous, vivez en Chrétien & en repos. Vous avez trop d'eſprit pour douter que tous les états n'aïent leurs peines. Mille amitiés, je vous prie, à Me. d'Aubigny. Je ne puis vous écrire ſéparément: la premiere de mes lettres s'addreſſera à elle. Faites mes complimens à Me. de Mioſſens: & demandez lui ſi je lui ferois plaiſir de lui donner un portrait du maréchal d'Albret, à mettre au rabs.

* M. de Murçay, fils ainé de M. de Villette.

LET-

LETTRE LXXIII.

à St. Germain, ce 19 decembre. 1681.

JE me joindrai à Monsieur de Louvois pour l'affaire de St. Lazare. Je ne sçai si vous aurez encore quelque exclusion pour ce bienfait là.

Vous auriés bien pu vous passer de donner sur les dévotes en fesant le portrait de Madame d'Aubigny. On ne peut avoir trop de soin de soi, quand d'ailleurs on fait son devoir. Ne soïez jamais en peine de ma santé, quoique vous entendiez dire. Si j'étois malade, ne vous le dirois-je pas?

Il y a lon-tems que le petit de Murçai est catolique. Monsieur de Ste. Hermine est arrivé aujourdui: il me donnera plus de peine. J'aurai dans peu de jours Mesdemoiselles de Ste. Hermine, de Caumont, & de Murçai. J'espere que je n'en manquerai pas une. Mais j'aime Minette * que j'ai vue à Cognac. Si vous pouviez me l'envoïer, je la convertirois aussi. Il n'y a plus d'autres moïens que la violence. On fera

* Depuis, Me. de Mailly.

sera si affligé dans la famille de la conversion de Murçai, qu'on ne me confiera plus personne. Il faudroit donc que vous obtinssiez d'elle de m'écrire qu'elle veut être catolique. Vous m'enverriés cette lettre-là. J'y répondrois par une lettre de cachet, avec laquelle vous prendriez Minette chez vous, jusqu'à ce que vous trouvassiez une occasion de la faire partir par le moïen de Monsieur de Xaintes, de Monsieur de Marillac, ou de Monsieur de Tours. Je trouverois des amis sur toute la route. J'ai de l'inclination pour cette petite fille : & je ne puis mieux la lui témoigner qu'en lui enseignant la vérité. Je vous associe à cette bonne œuvre. Quant aux autres conversions, vous n'en pouvez trop faire. Mais ne corrompez pas les mœurs en prêchant la doctrine. Adieu, mon cher frere. Mille amitiez à cette pauvre dévote Je suis fâchée de la continuation de ses maux. Vous ne me dites rien de Madame de Miossens.

LET-

LETTRE LXXIV.

à St. Germain, ce 5 fevrier. 1682.

VOUS sçavez trop bien que je ne me mêle de rien, pour croire que j'aie voulu mettre Mademoiselle de R... auprès de Madame la dauphine. Madame d'Albret en a eu le dessein. Elle me l'a amenée dans ma chambre où je l'ai reçue avec la considération & l'intérêt que je prendrai toujours à ce qui portera le nom de . . . . . On dit qu'elle a un cancer au sein. C'est une assez légitime exclusion pour la cour. Vous pouviés vous épargner tout le mal que vous en dites. Je croirai Madame de Miossens comme un article de foi en toutes choses, hormis en celles de la religion. Je sçai que dans la sienne on ne pardonne jamais à ceux qui l'ont quittée. Monsieur de Ste. Hermine part dimanche avec ses sœurs. Ils ont tous fait une belle résistance, & font une belle retraite. Je suis persuadée qu'ils s'en repentiront. La petite de Murçai * dit qu'el-

* Depuis Me. de Caylus, morte à Paris, en 1728.

le les attend dans la basse-cour de la Laigne. Je vous recommande Madame de Fontmort qui n'a agi en cette occasion que pour Dieu & pour moi. Elle va être exposée à la fureur de toute sa famille. Soutenez la, je vous en conjure. C'est une très bonne femme, qui a de l'esprit.

Tout le monde est au ballet : & moi je suis dans ma chambre toute seule, où je passe une bonne partie de ma vie, & depuis quelques jours dans un repos qui me plaît fort.

Nous irons à Bourbon, le 28 d'avril.

Mes complimens à Madame d'Aubigny. Je suis très aise de recevoir de vos nouvelles & des siennes.

Lors que vous serés ici, il faudra vous montrer quand vous le pourrés, voir Monsieur de Louvois quoique vous n'aïés plus besoin de lui, voir Monsieur Colbert qui ne vous sera jamais inutile, & vous lier avec le marquis de Mortemar, qui est sage comme on l'est à trente ans, quand on n'a pas une si longue jeunesse que vous.

LET-

LETTRES LXXV.

A St. Germain, le 20 fevrier. 1682.

LEs affaires de Madame d'Aubigny vont leur train, & je fais là dessus tout ce qu'on me demande. J'avois choisi un excellent rapporteur : mais on l'envoïe en Poitou. Je n'ai rien fait pour Mlle. des Coyeux. On n'a nul besoin de moi quand on est parente de Mr. de Montauzier. J'ai vu Me. de Jarnac à votre intention, quoique je ne voïe personne. La grossesse de Me. la Dauphine est très heureuse. Pas la moindre incommodité : elle n'a point encore senti son enfant. Elle sera bientot à quatre mois & demi. On ira à St. Cloud après pâques pour y passer huit ou dix jours. Ensuite on s'établira à Versailles pour y faire les couches de Me. la Dauphine. Elle en relevera à la fin d'août. On ira passer le mois de septembre à Fontainebleau, & octobre à Chambort. Delà on reviendra passer novembre à Versailles, & tout l'hiver ici. Je crois que ces projets s'accompliront cette année : car il n'y a pas tous les ans un Strasbourg à prendre.

Nos filles * vivent toujours dans une régularité qui étonne toute la cour. Me. d'Heudicour eſt ici, malade, & plus caduque qu'on ne l'eſt à ſoixante ans. Je ſuis très heureuſe : je vous en ſouhaite autant. Charlot m'écrit ſouvent : il montre beaucoup d'eſprit. Les enfans de M. de Villette en ont auſſi, & profitent de leur bonheur Adieu.

LETTRES LXXVI.

1682. *A Verſailles, le 8 mai.*

RIEN de nouveau ſur l'affaire que vous me propoſez. Vous ſçavez ce que je fis à Fontainebleau, & la paſſion que j'avois de réuſſir. Aujourdui même importunité, & mêmes raiſons. Plus on a d'une certaine faveur en ce péïs, & plus on eſt hors d'état de faire certaines affaires. Je ne vois plus M. de Bonrepaux, ni qui que ce ſoit, ſans nulle exception.

Je ſerois ravie que vous puſſiez raccommoder Mr. de Villette, & Me. de Fontmort : je ſuis bien de votre opinion ſur la douleur qu'il montre de ſes en-

* Les filles d'honneur de Me. la dauphine.

enfans: il se félicite dans le fond du cœur de les voir avec moi malgré lui. Ils sont très jolis & parfaitement bien nés. Si la petite de Murçai à déviné sur l'ennui de la basse-cour, je serai toujours prête à aider les Ste. Hermine.

Il faut bien que l'on s'acoutume à mon personnage. Ma vie est fort tranquile, très solitaire, & très assortie à mon humeur.

Mille amitiés à Madame d'Aubigny: elle ne m'écrit ni assez souvent ni assez librement.

La pauvre Mlle. de Jarnac a de la peine à s'accoutumer à la fatigue de la cour. Elle a les jambes enflées: & l'on craint une hidropisie.

LETTRE LXXVII.

A Versailles, le 14 mai.

J'Ai reçu une lettre de vous, pleine de compliments & de remerciements. Je n'en veux point: je suis contente, pourvu que vous le soïés, & que vous fassiez un bon usage de tous les biens qui vous arrivent. Ils ne sont pas inépuisables. C'est un ruisseau que le moindre

dre tems de sécheresse peut tarir. J'ai fait un petit voïage à Maintenon, où j'ai fait des projets merveilleux pour le bien public. Charlot est embelli & a tout à fait de l'esprit. Il écrit mieux que moi, & je l'admire, depuis que nous avons son baptistaire: je le croiois plus vieux. L'idée que vous vous faites de Ruel est assez juste. C'est un lieu admirable où je me divertis fort. Dieu bénit tout ce qui s'y fait. Le succès passe nos espérances. La police féminine y triomphe. Vous n'en seriez pas étonné. On ne parle ici que de guerre: pour moi, je ne la crois point par ce que je ne la desire pas, & que j'ai l'humeur assez heureuse. Mrs. de Murçay & leur sœur réussissent fort bien. Je suis fâchée qu'aucun Ste. Hermine ne partage leur bonheur: j'aime leur mere, & leur nom. Point de nouvelles. Ma santé est bonne, & mon visage mauvais: c'est Ruel & Versailles. Adieu, mille amitiés à Madame d'Aubigny. Vous m'apprenés de singulieres nouvelles de ma faveur. Les nouvellistes en savent plus que la favorite.

LET-

LETTRE LXXVIII.

Ce 21. 1682.

JE n'ai garde de vous dire si je penche pour Aubigny ou pour Ste-Gemme. Je ne connois ni l'une ni l'autre. Je ne puis que vous conseiller d'acheter l'une des deux. Quant à l'argent, vous avez 20000 livres d'une part, 18000 de l'autre pour commencer. Il ne sera pas impossible de vous faire avancer une année de 18000 livres par M. Brunet. Vous vendrés la maison de St-Cloud 9000 livres. En voilà plus qu'il n'en faut pour entrer en négociation. Du moins sais-je bien qu'aïant mon argent tout prêt, j'ai été trois ou quatre ans à péïer Maintenon. Et encore ai-je fait le dernier péïement si mal à propos par un excès d'exactitude, que je le ferai encore une fois. Voilà ce que j'ai pensé sur vos affaires. Si j'ai eu tort, il n'y a encore rien de gâté. Vous auriez la tête bien preste à tourner, si vous comptiés pour quelque chose ce que l'on vous dit sur mon compte. On est peu instruit de mes projets: & comment le seroit-on! Je n'en ai aucun. Chas-

sés

ſés toutes ces imaginations là. Faites ce que vous voudrez. Mon étoile eſt d'être éternellement contrainte. Mais mon humeur eſt de ne me contraindre que le moins que je puis, & de ne jamais contraindre les autres. Je vous enverrai un cachet. Je deſaprouve fort l'affectation que vous avez de mettre les armes de la mere de vôtre grand'-mere: car c'eſt de là que ſont les Ste-Hermines. Adieu: je voudrois de tout mon cœur que vôtre aquiſition fut faite. Vous vous en occuperiez peut-être, & ce ſont des plaiſirs de tout âge: je ſçai celui que Maintenon m'a donné, quand j'ai pu y penſer.

LETTRE LXXIX.

à Verſailles, ce 28 mai.

J'Ai fait depuis peu connoiſſance avec Mr. le marquis & M. l'abbé d'Aubigny de Tigny: ils m'ont inſtruite de notre maiſon. C'eſt apprendre bien tard qui l'on eſt! mais cela n'eſt jamais indifférent: il y a douze ans que le maréchal d'Albret m'en avoit dit quelque choſe. Je n'ai pu voir ſans plaiſir une généalogie de 400. ans très bien prouvée

vée par des contrats de mariage, & l'endroit où nous nous sommes séparés *. Ces messieurs m'ont appris que la terre d'Aubigny est à vendre, celle de Ste-Gemme qui étoit à l'ainé de la maison, & celle de la Jousseliniere dont ils sont sortis. Il ne semble que si vous voulés placer votre argent, il seroit bon de rentrer dans quelqu'une de ces terres qui seront à bon marché : ils prétendent que vous auriez les deux premieres pour quarante mille écus. Mandez moi si vous avez d'autres vues, ou si vous voudriez que je suivisse celle-là. L'argent que vous devez toucher à la fin de l'année, les vingt mille francs que j'ai à vous, & le bien de Madame d'Aubigny qui ne scauroit être mieux placé vous feroient aisément entrer en possession. Je me porte à mon ordinaire : souvent la migraine, jamais d'autres maux. Rien de nouveau, si ce n'est que M. le duc du Maine a eu le gouvernement de Languedoc par la mort de Mr. de Verneuil dont on prend le deuil dimanche pour quelque jours. On dit que nous pas-

se-

* Voïés la généalogie d'Aubigné & de Me. de Maintenon, dans le premier livre des *Mémoires*.

ferons l'hiver à Verſailles, parce que St-Germain n'eſt pas prêt.

LETTRE LXXX.*

à Verſailles, ce 25 juin.

J'Ai reçu votre triſte lettre : mais je connois trop bien les vapeurs pour m'en effréïer. Leur effet le plus ordinaire eſt de faire enviſager une mort prochaine. Mais cet effet eſt corrigé par la propriété qu'elles ont de la faire enviſager lon-tems. Je me ferois pourtant ſcrupule de vouloir vous en effacer entiérement la penſée. Il eſt bon de s'y préparer, ſurtout quand on a de grands comptes à rendre. C'eſt là ce qui doit nous occuper, & non ce qui ſe paſſera après nous. Ces migraines ne méritent pas l'inquiétude que vous en avés. C'eſt le ſeul tribut que mon tempérament péïe à la nature. C'eſt en être quite à bon marché. J'ai toutes les connoiſſances poſſibles & certaines de nôtre maiſon : je vous en enverrai la généalogie. On les met en ordre. Je voudrois que

* *L'adreſſe :* à M le comte d'Aubigny, gouverneur de la ville & château de Cognac.

que vous eussiez cette terre. L'argent ne vous manqueroit pas. La terre d'Aubigny vient d'être vendue à un chapître. Et il n'y a qu'un tems limité pour la dégager. Il faudroit aussi que le chapitre ne sçut pas que vous en avez envie : il seroit à craindre qu'il ne s'en prevalut. M. de Caumont & son fils feront leur abjuration demain : j'en ai une grande joie : car c'est un très bon gentilhomme, & qui a du service. Si Mlle. de Caumont se trouvoit ébranlée par l'exemple de son pere, rien ne manqueroit à ma joïe. Adieu, mon très cher frere. J'embrasse Madame votre femme: écrivez moi de vos nouvelles, & tâchez de vous divertir. C'est le seul remede pour les vapeurs.

LETTRE LXXXI.

à St. Cermain, ce 8 avril.

ALnes & Saujeon qui sont les deux terres que M. le duc de Richelieu avoit en Saintonge ne sont plus à lui. Pour les acheter, vous auriez à faire à Madame la duchesse d'Aiguillon qui est toute hérissée de difficultés & de chicanes. Voilà vingt mille francs que le

le roi vous donna hier. Vous en auriez autant de M. Brunet. Le tout feroit une somme considérable, mais facile à dissiper. Faites mille amitiés pour moi à Madame d'Aubigny, je vous prie. Je voudrois bien qu'elle se sentit un peu des bienfaits du roi. Je ne lui envoie plus rien, parce que vous êtes plus riche que moi. J'aime mieux nourrir mes pauvres que vos chevaux. Adieu, mon cher frere. Je suis toujours la même pour vous. Je suis votre sœur: & vous ne me connoissés pas encore!

LETTRE LXXXII.

à Versailles, ce 18. août.

IL EST vrai que je serois ravie que vous retiraſſiez Aubigny du chapitre d'Angers qui vient de l'acheter: il me l'a fait offrir fort honnetement. Il vous convient d'avoir une terre, sans maison à entretenir: vous n'en pouvez avoir une plus belle que le château de Cognac.

Je suis bien aise que M. de Ruelles ait mis ses enfans dans les nouvelles compagnies que le roi vient de faire. C'est un grand soulagement pour la noblesse. Il n'y aura point d'état ni de con-

condition qui ne doive ſon bonheur au roi.

Il faut prendre patience ſur Madame de Caumont. Il n'eſt rien que le tems n'adouciſſe.

Je n'ai rien de meilleur à vous dire ſur les vapeurs, que de vous conſeiller de vous divertir, de n'être jamais ſeul, de manger peu, & ſouvent, de vous promener à cheval, en caroſſe, en bâteau, de marcher peu, d'éviter toutes ſortes d'épuiſemens, ſoit de corps, ſoit d'eſprit, de ne faire aucune lecture fatiguante, & ſurtout de ne point reſter couché dans cette grande chaiſe où je crois vous voir.

Je vous remercie de l'éclairciſſement que vous me donnez ſur la maiſon de nôtre grand' mere. J'en ai de reſte préſentement. Mais je voudrois bien ſçavoir qui étoit M. de Cardillac. C'eſt ce que je trouve de plus obſcur.

J'ai peine à croire que M. de Villette ſe convertiſſe: je le voudrois de tout mon cœur. Mais le reſpect humain!

Vous aurez appris l'heureux accouchement de Mad. la dauphine: jamais on n'a vû tant de joye que Paris & la cour en ont témoigné.

Adieu. Vous ne me dites rien de Me. d'Au-

d'Aubigny : vous ne ſerez jamais heureux, ni bien avec Dieu, ſi vous n'êtes bien avec elle.

On vient de m'aprendre que meſſieurs les échevins de Cognac ont un petit démêlé avec les dames de la charité pour l'emploi d'un fonds deſtiné aux pauvres. Ce n'eſt point à moi à le juger. Mais je vous prie, mon cher frere, d'être, autant que votre conſcience le voudra, dans les intérêts des dames de la charité. Elles ſont établies par meſſieurs de la miſſion, dont vous connoiſſés le zele. Ils ſont très appliqués aux bonnes œuvres, & ſi droits qu'ils pourroient mieux décider que perſonne. J'ai tant d'eſtime pour leur maiſon en général, & pour quelques uns d'eux en particulier, que je vous recommande cette affaire de tout mon cœur. Il eſt ſi difficile que les pauvres aïent tort ! ſoit dit, ſans corrompre votre intégrité.

LETTRE LXXXIII.

Le 15 octobre.

J'Ai reçu une lettre de Me. de Miossens ſur l'état où vous êtes. Il n'y a, dit-elle, aucun danger : mais vous ſouffrez : Quand

Quand l'esprit est attaqué par les vapeurs, toute la machine est dérangée, & cela me desole. J'en ai tant eu, & j'en ai vu tant! réjouissez vous: c'est le seul remede. Prenés l'avis de M. Fagon qui vous envoioit dès cette année à Vichy. Voici une lettre de M. le duc du Maine qui est d'un stile assez guai, & la signature assez magnifique. Il conserve toujours beaucoup d'amitié pour vous. La cour part lundi prochain pour Chambort. Madame la dauphine demeure ici. Elle n'est pas encore en état de marcher, au grand regret de toute sa maison. J'aurai l'honneur d'aller avec la reine. Nous retrouverons Madame la dauphine à Fontainebleau. L'air de Versailles m'ôte la moitié de mes migraines. Madame d'Aubigny me fait une belle & bonne rélation de vos plaisirs sur la naissance de notre jeune prince. Je suis assurée qu'elle dansa de fort bonne grace: au moins je la vis un jour s'y prendre fort bien. Adieu, mon cher frere. Mes complimens à vos dames de la Charité. Elles m'ont bien remercié de ce que vous avez fait pour elles.

LETTRE. LXXXIV.

A Chambort, le 6 octobre.

1682.

J'Ai reçu une lettre de vous par Mr. de St. Denis que j'ai remerciée. J'ai tenu sa fille avec Mr. de Chevreuse: j'ai trouvé Madame de St. Denis, telle que vous me la représentés. Je suis fâchée que vous n'aiez pu aller aux eaux. En attendant le retour de leur saison, assujettissés vous aux avis, que je vous ai donnés.

Je crains votre gout pour la solitude. La plus mauvaise compagnie vaut mieux que ces tristes rêveries où l'on se plonge quand on est seul. On m'a montré la déclaration de la terre d'Aubigné. Le revenu est assés peu de chose. Les droits en sont beaux. On peut retirer Ste. Gemme, qui est aussi de la maison.

Allés faire un tour sur les lieux: & concertés tout avec Mr. de Tigny qui est un fort honnête homme. Changés d'air & de lieu: appliqués vous sans vous occuper. Point de meilleur remede. Je vois bien que l'affaire de Cursai seroit bonne. Mais il faudroit faire à M. d'Ouilly une priere, que mon crédit

crédit lui feroit prendre pour un ordre. Et l'on n'eſt point en faveur pour faire des incivilités, des injuſtices, ou des violences. Mr. Turc fait de ſon mieux pour ne pas nous pé'er. Le roi a été reçu à Maintenon par Nanon & la Couture, qui s'en aquitterent fort bien. J'en étois partie, deux heures avant qu'il y arrivât. Il le trouva fort joli. Le jardin commence à s'accomoder: les arbres, & les paliſſades ſont aſſez grandes: & ſans les inondations de l'hiver, le potager ſeroit beau. Ma manufacture le divertît fort. Outre mes Normands pour faire de la toile, il vient de m'arriver vingt-cinq Flamands pour le linge ouvré comme celui de Courtray où j'ai débauché des ouvriers. Charlot eſt ſi embelli & ſi ſage, que je ne le reconnus pas: il a beaucoup d'eſprit, & la mémoire de ſa race. La reine lui demanda qui il étoit: „ il répondit: „ un petit gentilhomme que Me. de „ Maintenon fait élever". Adieu, mon cher frere: je me porte fort bien à Chambord, & je m'y plais tout à fait. Nous en partons lundi, 12 de ce mois, pour Fontainebleau, où je ſuis toujours accablée de vapeurs. J'y paſſe les jours à pleurer, à étouffer, à me contrain-

dre, & à me trouver la plus malheureuse personne du monde. J'ai pris un Lion herminé *, quand j'ai vu que ce sont nos véritables armes. Faites de même.

LETTRE LXXXV.

à Versailles, ce 1 decembre.

J'Ai à répondre à une lettre de vous du 7 de novembre, à une de Monsieur de Tigny, & à une autre de Monsieur Vieux-Fourneaux. Je commence par la vôtre. Je suis ravie que l'Anjou vous plaise, & que vous n'aïez nulle répugnance à acheter la terre de Ste. Gemme ou celle d'Aubigny. Ces aquisitions sont plus raisonnables que celles que vous pouriez faire ailleurs. Sans avoir une vanité ridicule, on peut préférer une terre de son nom & de ses peres: si j'avois été aussi bien instruite là-dessus que je le suis à présent, je n'aurois pas acheté Maintenon.

* Madame de Maintenon se trompoit. Le Lion d'Aubigné a été herminé par les la Jousseliniere. Et les d'Aubigné de Poitou n'étoient pas de cette branche. Voïés les Mém. de son grand-pere.

non. J'avois regardé comme une chose avantageuse que le château d'Aubigny fut détruit, parce que je voulois que vous achetassiez du revenu sans occasion de le dépenser follement. D'ailleurs, quelle plus belle habitation que celle de Cognac! Cependant je vois par ce que m'écrit Mr. de Vieux-Fourneaux que vous croïez cet air trop subtil pour vous. Voïez: déterminez vous: agissez là-dessus sans moi. Comment ferois-je vos affaires? Je n'ai pas le loisir de penser aux miennes. J'ai perdu un procès, pour ne l'avoir pas sollicité. En un mot, par cent mille raisons trop longues à déduire, je ne ne puis vous donner que des conseils fort vagues. Vous avez plus de loisir: l'exercice vous est bon: vous êtes sur les lieux: vous trouverés plus de facilités que moi. Si vous voulez Aubigny, voïés le marché de Mrs. du chapitre, & conclués. Ils me prient de demander un droit d'amortissement. Ce seroit leur procurer un très grand avantage pour les pé'er de vous laisser rentrer dans une terre de votre maison. Ni grace ni faveur, quand on veut agir avec justice. Si l'année de leur achat n'est pas expirée, vous pouvez par le

droit du nom tentrer dans la terre : ſi vous ne le pouvez par droit, voïés s'ils veulent vous rendre ce ſervice : mais ne l'achetés pas. Si vous aimiez mieux Ste-Gemme, je la ferois demander à M. de la Rochefoucault. Mais ne feſons de pas qu'à meſure qu'ils ſeront néceſſaires. Ce n'eſt pas le bon air d'Anjou qui vous a fait du bien : c'eſt l'exercice & l'occupation. Vous avez une pareſſe extrême : & vous vous laiſſez aller à une mélancolie qui devoit vous avoir donné des vapeurs plutôt. Vous faites fort bien de garder M. de Vieux Fourneaux *. C'eſt un homme qui vous ſeroit bon à plus d'une choſe, & que vous devez attirer chez vous. Je ne vous réponds point ſur M. Arnaud : vous ſçavez que je ne ſuis jamais entrée dans ces ſortes de procédés. Vous ne pouviez mieux faire que de laiſſer Me. d'Aubigny chez Me. de Mioſſens : bonne compagnie : il ne faut pas ſe laſſer de travailler à ſa converſion. Il eſt vrai que la reine me fit l'honneur de me donner ſon portrait à Chambort. Je n'aime point à parler de ces choſes-là : &

* Voïés une lettre du cheval. de Méré, dans le premier recueil, Lettre LII.

& la faveur, à mon gré, ne ſied pas mieux que la modeſtie. Nulle peine ſur ce que je ne vous mande rien. Vous entendrez aſſez parler de moi: & je ne ſerai jamais pareſſeuſe quand il s'agira de vos intérêts. Je vous le répete: je ne me chargerai point du détail de votre aquiſition. J'en ſuis incapable. J'ai acheté une terre, ſans avoir eu le loiſir de l'aller voir. Adieu: mon cher frere: ne ſoïez jamais ſeul, ſi vous ne voulez que la tête vous tourne.

LETTRE LXXXVI.

à Verſailles, 18 *janvier*. 1683.

JE ne ferai pas toujours tout le bien poſſible: mais du moins je ne m'oppoſerai jamais à aucun. Voilà qui eſt bien ſérieux pour en venir à vous dire, que s'il ne tient qu'à mes vieilles jupes que vous ne preniés cette demoiſelle, je les lui donne de bon cœur. Mais l'union qui doit être entre Me. d'Aubigny & vous ne ſera-t'elle point troublée? J'avoue que je ne puis regarder Cognac comme une ſolitude affreuſe. Il m'en reſte une idée fort agréable. Votre imagination eſt bleſſée. Al-

lés aux eaux: & menés y votre femme. Il eſt vrai que rien n'eſt plus difficile que de traiter avec des communautés: chicanes, défiances, longueurs, incertitudes. J'aimerois donc mieux Ste-Gemme. Perſonne ici n'a échapé aux rhumes: j'en ai eu un, mais très léger. Laiſſés dire Me. de Fontenai: on parle des plus grands princes du monde. Je ſuis ſur le téâtre: il faut bien qu'on me ſiffle ou qu'on m'aplaudiſſe. Je vous ſouhaite là deſſus autant de tranquilité que j'en ai. Dites à Me. d'Aubigny que ſi ſa lettre eſt purement d'elle, il faut qu'elle ſe ſoit prodigieuſement formé l'eſprit: ſon ſtile eſt auſſi beau que ſes caractéres. On ne peut écrire ni avec plus d'élégance, ni avec plus de goût, ni avec plus de tendreſſe. Adieu, Monſieur, ſongés à vous réjouir & à vous ſauver.

LETTRE LXXXVII. *

1683. *ce 29 avril.*

JE crois que vous ſçavez fort bien que je vis encore, & même avec plus de

* *L'addreſſe:* A M. le Cte. d'Aubigny, à Vichi.

de ſanté que jamais. Je ne ſçai qui va à Vichy. Me. de Monteſpan devoit aller à Bourbon : mais ſon voïage eſt rompu. Vous avez aſſés d'eſprit pour vous conduire vous-même. Il faut bien écouter, parler peu, éviter les airs de grand ſeigneur qui ne conviennent pas même aux rois, & prendre cet air de modeſtie & de ſimplicité, qui va ſi bien aux particuliers. M. l'abbé d'Aubigny négocie l'affaire de Ste-Gemmes, ſans que vous y paroiſſiez. Si vous voulez une terre, celle-là me paroit belle & bonne : un prix convenable : point de maiſon : une forêt : de beaux droits : & ſortie de votre famille. Notre été ſe paſſera en voiages. Nous partons le 26 mai pour aller en Bourgogne : & nous traverſerons toute l'Alſace. Nous allons à Betfort, & pour la troiſieme fois à Strasbourg. Nous ſerons de retour ici, le 24 de juillet. Nous y paſſerons le mois d'aouſt : & nous irons dans celui de ſeptembre à Chambort, en octobre à Fontainebleau, & en novembre à Verſailles. Me. la dauphine ne vient point : elle eſt groſſe : & tout le monde en eſt ravi. Mlle. de Laval ſera bientôt mariée : je ne ſçai encore à qui : mais le roi s'en mêle : & vous ſçavez qu'il eſt

accoutumé à réussir. M. du Maine est toujours fort honnête homme, & sera du voïage. Me. de Monchevreuil est très languissante : & j'en suis en peine : ma vie est fort douce & solitaire. Cette Dlle. des Coublans n'est point nôtre parente : je m'en suis informée. Adieu.

LETTRE LXXXVIII.

1683. *à Versailles, ce 21 mai.*

J'Ai sçu de vos nouvelles par vôtre médecin. Monsieur Fagon l'estime beaucoup. Je vous ai écrit par Madame la duchesse de Noailles. J'espere que les eaux vous feront du bien. Je crois vous avoir déjà mandé la disposition de tout l'été, & que Madame la dauphine le passera ici, par une raison qui plait à tout le monde. Mlle. de Laval épousa hier Monsieur de Roquelaure, que le roi fait duc comme étoit son pere. Avés-vous sçu que M. de Montchevreüil s'est cassé un bras ? Il ne pourra suivre M. du Maine. On parle de Mlle. d'Hamilton. D'autres disent Mlle. de Leuvestein *, niece de Monsieur de Strasbourg. Voilà

* Depuis, Marquise de Dangeau

Voilà mes nouvelles : donnés moi des vôtres. Tout eſt à ſouhait, ſi vous joignez aux eaux la tranquillité qui eſt encore plus néceſſaire qu'elles.

Je voudrois faire un voïage avec vous pour vous faire avouer que toutes les femmes ne ſont pas implacables ſur les montagnes & dans les vallées. La deſcription que vous me faites de l'embaras de la vôtre m'a fait rire, & je l'ai cru voir : tant il eſt naturellement conté.

J'ai affecté de ne point paroitre dans l'affaire de Ste-Gemme, parce que tout ſe feroit paſſé en civilités ſans concluſion. Et il faut toujours traiter les affaires d'intérêt de turc à maure. Je ſuis fâchée que Madame d'Aubigny n'en ſache pas ſur les vapeurs autant que moi. Elle vous feroit très utile. Dans ces maux-là, on tire plus de ſecours des autres que de ſoi-même. Je juge bien de l'effet qu'elles doivent produire ſur un homme auſſi chagrin & auſſi taciturne que vous. Mais n'aurés-vous point d'enfans après Vichi ?

LETTRE LXXXIX.

1683. *à Fontainebleau, ce 7. août.*

L'Affliction générale, & la mienne particuliere ne m'empêchent pas de répondre à votre lettre, puisque vous attendez ma réponse pour vous déterminer.

M. Fagon n'est point ici pour le consulter sur Bagneres : mais je connois assez bien ces eaux-là, pour vous dire qu'elles ne sont pas bonnes à boire, & que leur grand mérite est pour les maux extérieurs. Barége amolit ; Bagnéres fortifie : qu'est-ce que cela peut avoir de commun avec vos vapeurs ? ce sont elles qui vous font voir les choses si tristement, & qui vous conseillent des eaux qui ne vous guériroient pas. Le malheur de n'avoir point d'enfans est très médiocre pour tout le monde. Je vous crois trop raisonnable pour vous soucier que votre nom périsse. La raison qui vous empêche de me voir est si utile & si glorieuse, que vous n'en devez avoir que de la joïe. Il ne me convient point d'avoir aucun commerce. Je vous ai conseillé par l'intérêt que je prends à vous

de

de demeurer dans le plus beau lieu du monde, où l'on vit avec le plus d'abondance: où vous êtes libre: sans affaires, au milieu de vos parens: en un mot dans un état que je préférerois au mien, si brillant, si envié, & si ennuïeux. Je ne prétens point vous contraindre. Mais si vous venés ici, vous ne verrés pas: il vaut donc encore mieux être en commerce de lettres que d'être si près l'un de l'autre sans nous écrire & sans nous voir. N'allez point réveiller vos chagrins. Si le roi ne vous a pas fait justice, si vos ennemis vous ont fait du mal, c'est un malheur très ordinaire. Vous êtes vieux: vous n'avez point d'enfant: vous êtes infirme: que vous faut-il? du repos, de la liberté, de la piété: tout ces biens sont entre vos mains. Si vous voulez acheter une terre, achetés en une. Mais si vous aimés mieux manger vôtre revenu à Cognac, mangés le. Vous avez plus de trente mille livres de rente pour six ans: si je vis encore, vous en aurés davantage, & si je meurs, Maintenon. Je vis à Betfort des restes de l'amitié qu'on a eue pour vous. Bien des gens ne voulurent pas prendre un sou des miens, quand ils sçurent que j'étois votre sœur. Charlot est

toujours à Maintenon, plus spirituel & plus petit que jamais. Vous avés raison de croire que je suis fort affligée de la mort de la reine. Personne n'en a plus de raisons : je les sens toutes très vivement : & la douleur du roi est une terrible augmentation à la mienne. On dit que Me. d'Aubigny est grosse : j'en aurois bien de la joie. Je vous aime de tout mon cœur.

LETTRE XC.

A Fontainebleau, le 7 septembre.

VOUS aurez sans doute appris qu'avant d'être consolez de la perte de la reine, nous avons eu à trembler pour le roi, & que nous lui avons cru le bras cassé : il n'a été que démis : & graces à Dieu, il est si bien rétabli qu'il n'y a rien à craindre. Cet accident l'a fait voir aussi ferme dans la douleur que dans toutes ses autres actions : & il y a eu peu de différence de son sang-froid à celui de ce philosophe * qui disoit : *Je vous avois bien dit que vous me rompriez la jambe.* Vous juge-

* Epictete.

jugerez par ma bonne humeur que la ſanté du roi n'eſt pas mauvaiſe. Monſieur Colbert eſt mort: & Monſieur le préſident Pelletier va remplir ſa place: vous l'avez vû prevôt des marchands. Le roi ôte les bâtimens à Monſieur Dormois à qui il donne cinq cens mille francs. Monſieur de Louvois aura la charge. On ne ſçait plus ſi on ira à Chambort: le bras du roi en décidera. Mais Madame la dauphine n'ira pas. Elle eſt trop avancée dans ſa groſſeſſe. Je me ſuis informée de tout ſur la mairie de Bourdeaux: elle ne ſe vend jamais. Je vous conjure encore de vivre commodément, & de manger tous les ans les dix huit mille francs de l'affaire que nous avons faite. Nous en ferons quelque autre. Allez à Bourdeaux, ſi l'air en eſt meilleur pour vous que celui de Cognac. Il n'y a que pour ſon ſalut qu'il faut ſe contraindre. Je vous aime plus que je n'aimerai vos enfans: & de plus ils auront mon bien. Plus je vis, & plus je me deſabuſe des ſoins & des projets à venir. Dieu les renverſe preſque toujours: & comme ils ne ſont preſque jamais par rapport à lui, il ne les bénit pas. Je deviens une vieille bien relâchée, &

bien

bien douce : mangez votre revenu : faites en part à votre femme : vivez heureux, & en paix : Dieu pourvoira à tout, pourvu que vous le serviez : préparez vous à la mort sans en être plus triste. Ordonnés à *la France* de vous mander toutes les nouvelles qu'il ramasse dans les antichambres : cette gazette vous divertiroit. Vous croïés bien que je suis fort aise de la grossesse de Madame d'Aubigné. Les femmes en savent plus là dessus que les médecins. Il faut s'habiller bien large, pour qu'un enfant se place à son aise, manger de bonnes choses pour qu'il se porte bien, contenter ses envies avec modération pour qu'il ne soit ni timide, ni capricieux, ni gourmand. Adieu. Je vous aime plus que ma sécheresse ne me permet de vous le dire.

LETTRE XCI.

1683. *à Fontainebleau, ce 28 septembre.*

J'Ai montré au roi ce que vous m'avez écrit sur son accident. Il l'a reçu comme vous pouvez le desirer. Il quitte l'écharpe aujourdui, & est, graces à Dieu, en parfaite santé.

Voi-

Voici la réponſe de M. Pelletier qui vous renvoie votre lettre à cauſe du *Monſeigneur* qu'il ne veut recevoir de perſonne. Il montre une ſageſſe & une modération admirables: & tout le monde eſt ravi de le voir où il eſt: jamais choix n'a été plus aprouvé. Nous verrons ſi la proſpérité le gâtera.

Monſieur Brunet me demanda hier s'il étoit poſſible que je conſentiſſe que vous mangeaſſiez votre bien. Je lui répondis que je vous en avois prié. Réjouïſſés vous, mon cher frere, mais innocemment. Songeons à l'autre vie: & préparons nous à y paſſer avec le plus de confiance que nous pourrons. Faites de bonnes œuvres, mais avant tout, votre devoir. Le votre eſt d'aimer & de ſupporter la femme que Dieu vous a donnée. Liſez St. Paul: il vous dira que les forts doivent ſupporter les foibles, & que vous n'êtes qu'un, vôtre femme & vous. Vous lui devez de la patience, de l'amitié, de la complaiſance. Je vous aime beaucoup, quoique je vous le diſe peu.

Je crois que la reine a demandé à Dieu la converſion de toute la cour. Celle du roi eſt admirable. Les dames qui en paroiſſoient les plus éloi-

gnées

gnées ne quittent plus les égliſes. Me. de Monchevreuil, Meſdames de Chevreuſe, & de Beauvilliers, la princeſſe d'Harcourt, & en un mot toutes nos dévotes, n'y ſont pas plus ſouvent que meſdames de Monteſpan, de Thianges, la comteſſe de Grammont, la ducheſſe du Lude, & Me. de Soubiſe. Les ſimples dimanches ſont comme autrefois les jours de pâques. Avés-vous des livres? Et en voulés-vous? M. de Louvois expédie un peu plus que ne feſoit M. Dormois. Verſailles qui n'auroit pas été prêt à Noël le ſera à la fin de ce mois. Me. la Dauphine part d'ici le 6 d'octobre : je demeure ici pour partir le 9 avec le roi, Madame, Monſeigneur, & la princeſſe de Conti. La réchale de Rochefort eſt dangereuſement malade.

LETTRE XCII.

1683. *A Pont à Mouſſon, le jour de la touſſaint.*

JE ne ſuis point ſurpriſe que vous aïez commencé par manger les dix-huit mille livres que vous devez toucher à la fin de l'année. Mais je le ſuis de ce que vous croïez que les fermiers généraux vous

vous doivent péïer par avance : c'eſt ce qu'ils ne feront pas. Cette affaire ſi conſidérable, ſi bien conduite, ſi aſſurée, ne vous mettra donc pas à votre aiſe ? Je ſuis au deſeſpoir de vous dire des choſes deſagréables : mais comment être ſincere, & diſſimuler ? Il me ſemble qu'après ce que je viens de faire pour vous on ne peut dire que nous ſoions brouillés. On ne le croit pas à la cour, où ce qui s'eſt paſſé à Fontainebleau a fait grand bruit. Quelle bonté au roi d'applanir lui-même toutes les difficultés qui naiſſoient les unes des autres ! Et vous voulés qu'il ordonne à ces meſſieurs de vous péïer par avance ! Que diroit-il de vous voir demander un bienfait avec l'empreſſement, le chagrin, la tirannie dont vous rougiriés d'exiger une dette ? Je ne puis donc que prier Monſieur Brunet comme mon ami particulier de vous faire plaiſir, s'il le peut. Adieu. Nous ſerons le 17 à St. Germain. Je vous dirois que je vous y verrois avec plaiſir, ſi je pouvois vous y voir content. Mais j'avoue que mes parens ſont ſi peu ſenſibles à ce que je fais pour eux, & le ſont tant ſur ce que je ne puis faire, que leur commerce ne me donne que

du

du chagrin. Ce chagrin aura beau faire: il ne m'empêchera pas de vous aimer.

LETTRE XCIII.*

1684. *à Versailles, ce 1 jour de mars.*

JE NE vous aurois pas cru si inquiet sur ma santé! L'hiver s'est passé avec tant de plaisirs, & mes migraines m'ont si fort tourmentée, que j'ai toujours été, ou à lutter dans mon lit contre la douleur, ou contre l'ennui dans les apartemens du roi. La layette doit être arrivée. Elle n'est pas magnifique. Vous sçavez que je me pique d'avarice. J'attends avec impatience la nouvelle de l'accouchement de Madame d'Aubigny. Je suis assez indiférente sur le sexe: j'ai mes raisons pour cela. Je suis très contente de Mançeau: s'il continue, nous serons lon-tems ensemble. Vous m'avez fait-là un très bon présent. La guerre m'afflige. Elle nous ôtera d'ici tout l'été. Le roi doit partir pour l'armée le 10 d'avril. Cela est encore bien éloigné: mais mon attachement pour lui me le rend présent.

Mada-

* à M. d'Aubigny, à Cognac.

Madame la dauphine a déclaré qu'elle veut aller sur la frontiere, pour être plus près des nouvelles: elle a raison: mais ces petites consolations ne m'empêchent pas d'envisager la guerre comme un grand malheur. Adieu: écrivés moi souvent: & croïés que saine ou malade, négligente ou soigneuse, en faveur ou en disgrace, je suis toujours la même pour vous. Charlot est un vrai original. Je le mettrai bientôt au college. Monsieur du Maine ne fit hier une visite, où il ne me parla que de vous. Il n'est point vrai que j'ai dit que j'étois contente de Monsieur Arnaud. Madame de Lencosme m'a proposé plusieurs affaires: j'ai tout refusé. Mais je n'ai jamais aimé à me déchaîner contre personne, & à présent moins que jamais. Je verrai le gentilhomme que vous avés converti, quand il plaira à Manceau de me le montrer. Les voïages ne m'embaraſſent point: mais je hais les campagnes. D'ailleurs, nous serons si peu de tems avec le roi! L'avis de M. le Controlleur général seroit de placer votre argent sur la ville au denier dix-huit. Il croit ce parti meilleur que la caisse des emprunts. Consolés vous du retardement des couches

de

de Madame d'Aubigny : les héros ſont au moins dix mois dans le ſein de leur mere.

LETTRE XCIV.

1684. *à Condé, 5 mai.*

JE vous félicite de l'heureux acouchement de ma belle-ſœur. Je le ſavois par Madame de Mioſſens, quinze jours avant l'arrivée de votre lettre. Je ſens déjà quelque choſe de fort tendre pour ma niece. Je vous prie, qu'elle ne demeure pas unique, afin que je puiſſe l'avoir, quand quelque autre enfant vous amuſera. On dit que vous vous en occupés fort, que vous l'allés voir pluſieurs fois le jour: c'eſt bien fait. Mais ne la tués pas à force de la careſſer. Laiſſés la dormir. Prenés garde à ſes yeux. Qu'il ne lui arrive point d'accident dans la figure. J'aimerois mieux qu'elle mourut, que de la voir difforme. Je ne me tire pas ſi bien de ce voïage-ci que des autres. J'ai eu l'honneur d'être dans le caroſſe du roi. C'eſt un grand plaiſir, mais toujours accompagné de quelque contrainte. L'eſprit eſt inquiet. Je voudrois la paix: & nous

nous avons la guerre. De-là, mille maux, dont pas un n'eſt conſidérable. Mes amitiés à votre accouchée. La ſanté des femmes dépend de leurs couches. Dites à la nourrice qu'elle nourrit mon héritiere. Je vous embraſſe de tout mon cœur.

LETTRE XCV.

Verſailles, 18 *juin*. 1684.

JE vous ai conſeillé de ne point vous établir à Paris, parce qu'il ſeroit bizare que vous fuſſiés à portée de me voir, & que vous ne me viſſiés pas. Mais un conſeil n'eſt point une défenſe. Outre qu'il ne me convient pas de vous en faire, je n'exigerai jamais de vous la moindre contrainte. Je deſire votre bonheur auſſi ardemment que le mien. Nos états ſont différens: le mien eſt éclatant & agité: le votre, obſcur & tranquille. Le ſage préférera toujours votre médiocrité à mon élévation. C'eſt Dieu qui m'a placée: il ſait que je ne l'ai pas cherché, pas même prévu. Je ne m'éleverai jamais davantage: & je ne le ſuis déjà que trop. Si ma famille en ſouffre d'une façon, elle en ſera dédomagée

domagée de l'autre. Je fais ce que je crois devoir faire. Mes raisons peuvent être mauvaises : mais mes intentions sont droites. J'aime déjà votre fille. Et je voudrois assés qu'elle fut héritiere. Mais Madame d'Aubigny n'en demeurera pas là. Je suis sensiblement touchée de la mort de Madame de Richelieu *. Dieu nous la ôtée. Soumettons nous. Nous la suivrons bientôt. Il n'est pas permis aux chrétiens de s'affliger. Et toutes ces morts doivent nous aprendre à mourir. Ecrivés moi souvent. Je vous répondrai quelquefois.

LETTRE XCVI.

1684 *à Versailles*, 25 *juin*.

VOus avés bien fait d'aller voir M. le maréchal d'Estrées. Vous n'avés nulle occupation : & ce n'est pas un

* Anne Poussart, fille de François Poussart, marquis de Fors, & baron de Vigean : dame d'honneur de la reine & de Marie-Anne-Victoire de Baviere : mariée en 1646 en secondes nôces à Armand de Wignerod du Plessis, duc de Richelieu, pair de France : morte en 1684 sans postérité.

un grand malheur. Amusés vous: & sauvés vous. Vous serés plus habile que ceux qui se donnent tant de peine. Moi, vous donner des ordres! il faudroit que je fusse folle. Je ne sai ce que vous voulés dire sur la *beauté de la cause* *. Voulez-vous que je vous répete ce que je vous ai déjà écrit là-dessus? Ne voïés point Mr. Arnaud. Il seroit bien difficile qu'un procédé tel que le sien ne vous échauffât: & ce regne-ci n'est pas propre aux violences, outre que les affaires qui roulent sur l'argent ont toujours quelque chose de sâle. En apprenant que vous étiés enfin pere, je dis: voilà un enfant qui les unira. J'apprends avec douleur que son humeur vous choque. Et vous, croïés-vous ne rien avoir de choquant? Pourquoi êtes-vous homme? si non pour suporter cette enfant. Que vous sert-il d'avoir de l'âge, de l'esprit, si vous n'en êtes pas plus patient? Ah! que les hommes sont tiranniques! Ils aiment une liberté extrême, & n'en

* Me. de Maintenon lui avoit dit dans une des lettres précedentes: *la cause qui m'empêche de vous voir est si belle & si glorieuse*. Et apparemment M. d'Aubigné avoit fait quelques plaisanteries là-dessus.

laiſſent aucune. Ils enferment pendant qu'ils courent. Ils croïent une femme trop heureuſe de les recevoir quand il leur plaît de revenir. Ils exigent mille complaiſances : & ils n'en ont que pour leurs maitreſſes. Procédé, imprudent avec la plupart des femmes, & cruel avec toutes. Pour moi, je n'amuſerois guere un mari qui n'auroit nulle attention à mon amuſement. De l'aveu de toute la terre, votre femme eſt d'une vertu & d'une ſoumiſſion, qui devroient vous obliger à toutes ſortes d'égards. Quand vous rentrés chés vous, faut-il être ſurpris des reſtes de l'ennui dont votre abſence l'a accablée ? Eſſéïés de mes conſeils : rendés vous propre mon expérience : que j'aïe veçu pour vous & pour moi.

Verſailles me donne de la ſanté : & la paix avec les Hollandois, de la joie. Celle d'Eſpagne ſuivra bientôt : & je ſerai délivrée des inquiétudes de la guerre, & de ſes affreuſes ſuites. La cour eſt fort vive & fort belle. Me. la dauphine n'eſt plus renfermée. Elle ſe donne au public avec autant d'empreſſement qu'elle s'y déroboit. Elle a pour le roi toute la complaiſance qu'il mérite. Il en eſt content.

La

La famille roiale vit dans une grande union. Me. d'Arpajon * fait très bien dans sa charge (*de dame d'honneur de Me. la dauphine*). La chambre des filles de Me. la dauphine va être complete. Les étrangeres auront l'avantage sur les Françoises : car nous n'avons rien à opposer à la beauté de Mlle. de Leuvestein niece de M. de Strasbourg que l'on vient de prendre, ni à celle de Mlle. Hamilton que l'on va nommer. Mlle. de Murçay se fait, & danse des mieux. Mais en fesant tout ce que je puis pour les Villettes, je sens qu'une petite fille, vieille de deux mois, me touche de plus près : & je pense souvent au plaisir que j'aurai de la marier, si ma vie & ma faveur durent encore douze ans. Adieu : je vous embrasse, & vous aime plus tendrement que je ne vous le dis, & que vous ne le croiés.

* Catherine Henriette d'Harcourt, sœur du marquis de Beuvron, mariée le 24 avril 1659 à Louis duc d'Arpajon, chevalier des ordres du roi, lieutenant général au gouvernement de Languedoc.

LETTRE XCVII.

à Verſailles, 11 *juillet.*

OU prenés-vous que je vous ai écrit une lettre mélancolique ? Je n'ai aucun ſujet de l'être : & naturellement perſonne ne l'eſt moins que moi. Je vous ai parlé de la mort, parce que j'y penſe ſouvent. Je m'y prépare avec guaieté. Je voudrois vous porter à vous y préparer. C'eſt vous que j'aime, ce n'eſt pas votre vie. Ma tendreſſe fait des vœux continuels pour votre ſalut. C'eſt peu d'être philoſophe: il faut être chrétien.

Le roi ira à Chambort le 15 de ſeptembre : de là, à Fontainebleau juſqu'au 15 de novembre. Prenés ce tems-là pour venir à Paris. N'écoutés point les ſots diſcours de nos envieux. Je fais de mon mieux en tout. Je ne me reproche rien ſur perſonne. Songés à notre état paſſé: voïïés-vous au bout trente mille livres de rente ? Que mon état préſent ne trouble point la félicité du vôtre. C'eſt une aventure perſonelle, qui, comme vous dites très bien, ne ſe communique point. Vous avés du bien & du repos. Tout le reſte n'eſt qu'un jouet d'enfant. Après ceux qui ont les premieres places, je

ne

ne connois rien de plus malheureux que ceux qui les envient : si vous saviés ce que c'est ! Si je vis assés pour marier ma niece, elle le sera bien. Et cette idée me console de la perte de ma liberté. Vous ne me parlés point de son bâtême. Est-elle nommée ? Qui l'a tenue ? Est-elle jolie ? Comment s'appelle-t'elle ? Je lui voudrois un joli nom *. Je me porte bien. Je deviens un peu grasse : mais l'enbonpoint sied mieux à la vieillesse que l'étisie. M. de Montauzier m'a donné une lettre que lui écrit le P. Chavrand qui fait votre panégirique. Je l'ai lu avec plaisir : il roule sur les vertus chrétiennes : car pour les morales, il y a lon-tems que je vous les connois. Je ne suis point dévote, mon cher frere : mais je veux l'être : je suis persuadée que la dévotion est la source de tout bien.

LETTRE XCVIII.

à Versailles, 18 *juillet*. 1684.

IL FAUT qu'un de nos parens tienne votre fille : car attendre M. Barillon se-

* Elle fut nommée *Amable*.

ſeroit un grand ridicule. Je la tiendrai avec grande joie. On ne parle que trop de moi ſoit en bien ſoit en mal. J'ai toujours oui dire que les femmes doivent deſirer d'être oubliées. Dieu m'a fait ſortir de l'ordre commun. L'air de Verſailles eſt admirable. On y manquoit d'eau: & delà, tant de maladies: aujourdui il y en a de bonne. Vous entendés ſans doute parler des mariages de Mlle. de Murçai *. Elle n'a encore que treize ans & trois mois. Je vous dis en confidence, que je prends à Noizy des demoiſelles dont le roi péïe les penſions. Je le dis le plus bas que je puis, parce que j'en ſerois accablée. Je voudrois bien que mon péïs eut part à ce bienfait. Si l'on vous parloit de quelque demoiſelle convertie, inſtruiſés moi de ſon nom, de ſon âge, de ſa race, & de l'état de ſa famille. Madame de Brinon ne veut point de votre M. Chandelier. On ne peut être curé & aumônier tout à la fois. Adieu. Prenés le vous-même. S'il vous eſt inutile pour vous dire la meſſe, vous aurés du moins le plaiſir de donner à quelqu'un deux cens francs de penſion.

* Demandée par le marquis, depuis duc de Boufflers.

LET-

LETTRE XCIX.

à Verſailles, ce 3 ſeptembre. 1684.

JE vois les choſes de près: je ne puis regreter que vous ſoiés ſans emploi. Je ſuis bien fâchée non de l'excluſion, mais des mauvais offices qui vous l'ont donnée. J'ai de la peine à pardonner à vos ennemis. Mais en vérité, ils vous font un ſi grand bien que j'en ſuis deſarmée. Je ne vous interdis point Paris. Je ſerois bien injuſte, ſi je me ſervois de ma faveur pour tiranniſer un frere aîné, à qui je dois du reſpect. Je vous l'ai dit cent fois: il ne me convient pas de vous voir ſouvent: ainſi je vous aime mieux en province. Je vous le répeterai, tant que je verrai dans vos lettres des traits de chagrin & d'aigreur là-deſſus. Croiés que je ne puis que ce que je fais. J'entends dire à tout le monde que votre fille eſt belle. A-t'elle la bouche auſſi grande qu'elle doit l'avoir, ſoit qu'elle tienne de vous ou de Me. d'Aubigny? Mlle. de Murçai ne ſera point mariée que vous n'en ſoiés averti. Elle profitera peu de ma faveur. Une autre la porteroit aux nües:

mais vous connoiſſés mon humeur. Elle ſera toujours mieux placée qu'elle ne l'auroit été, ſi je fuſſe reſtée dans le néant. Nous vieilliſſons. Songeons à mourir. Eſt-ce un mal, quand on eſt chrétien?

LETTRE C.

à Chambort, 27 ſeptembre.

1684. JE ne doute pas de tous les propos qu'on vous tient. On voudroit vous exciter contre moi, & peut-être auſſi vous engager dans quelque extravagance dont le ridicule tomberoit ſur l'un & ſur l'autre. Je ne pourrois vous faire connétable quand je le voudrois: & quand je le pourrois, je ne le voudrois pas. Je ſuis incapable de rien demander de déraiſonable à celui à qui je dois tout. Je n'ai pas voulu qu'il fit pour moi-même une choſe au deſſus de moi *. Ce ſont des ſentimens dont vous pâtiſſés peut-être. Mais ſi je n'avois l'honneur qui les inſpire, je ne ſerois pas où je ſuis Adieu, mon cher frere. Je me porte bien, à quelques migraines près que je ne compte pas.

LET-

* La charge de dame d'honneur de Madame la dauphine.

LETTRE CI.

A Chambort, le 3 octobre. 1684.

JE suis ravie que vous soiez content de mes établissemens. La manufacture & Noisi sont mes endroits favoris. Vous ne pouviez me mieux faire votre cour qu'en louant l'un & l'autre. Quant à Maintenon, il est un peu abandonné. Il est difficile de s'occuper avec plaisir d'une maison où l'on ne va jamais. Elle ne sera point mauvaise pour votre héritiere. Combien de tems serez-vous à Paris? mandez moi de vos nouvelles, & tous vos projets. Nous serons ici jusqu'au 12. de ce mois, & à Fontainebleau jusqu'au 15. de l'autre. On se divertit fort bien à Chambort: le tems est très beau, & la cour fort guaie. Le roi est à la chasse tout le jour: le soir, on a d'autres plaisirs. Madame la dauphine fait merveilles: & tout le monde en est content. On mange toujours avec le roi: & cela fait une familiarité très agréable. Il y a un jour bal, & un autre, comédie. Tout cela ne me console pas d'être loin de Noisy. C'est le lieu de délices pour

moi. Il le deviendra encore bien plus par le gouvernement des cent demoiselles qui y seront bientôt. Les places sont remplies présentement. Adieu, mon cher frere. Je serai ravie de vous voir & de vous embrasser. Soiez vêtu modestement & de bon air. Je crains pour vous le trop grand ajustement. Voiez comme sont les autres: & n'en croiez ni les tailleurs ni les marchands.

LETTRE CII.

1685. *à Versailles, ce 7 avril.*

VOus voulez une lettre tous les mois: voici celle d'avril: & je compte de ne pas manquer à ce soin là: car ce que vous exigés est raisonnable, & proportionné au peu de tems que j'ai. Les voiages de Noisi sont plus fréquents que jamais, les révérences y sont plus reglées, les fontanges tout à fait établies, & les promenades du soir commencées. Jugez de mon plaisir, quand je reviens le long de l'avenue, suivie de cent vingt-quatre demoiselles qui y sont présentement. Je m'amuse à pourvoir à tous leurs besoins.

Monsieur de Louvois arriva hier au soir

soir de Maintenon dont il prend un soin très utile : il fait rebâtir le château du parc, & mille choses trop longues à dire qui embelliront votre terre. M. de Monchevreuil & vous, n'aurez plus de peur sur le pont : car on le fait grand & solide. Noelle a quelquefois quarante personnes chez elle. On loge jusques dans les greniers. Six mille péisans travaillent : l'argent y roule : & on commence à en convenir. Soïés bon mari, bon pere, bon gouverneur : soiés bon chrétien, & vous serés tout cela. Ne vous mettés point en peine de Maintenon. Le dédomagement passera le dommage, & roialement. Je vous embrasse de tout mon cœur. Je vous remercie d'être parti de Paris, sans me dire adieu. Ne doutés jamais de mon amitié. Vous me feriés une injustice.

LETTRE CIII.

Dimanche, ce 3 juin.

LE ROI est plus incommodé de la goutte qu'il n'a jamais été : le siege va parfaitement bien : on avance tous les jours : on n'y perd personne de connoissance. Monsieur le prince

d'Orange n'a pas encore marché, & n'eſt pas juſqu'à cette heure aſſez fort pour ſecourir Namur : il y a lieu d'eſpérer que tout ira bien & que Dieu bénira les deſſeins du roi.

Nous ſommes ſans contredit dans le plus vilain lieu du monde : mais nous y avons ſouvent des nouvelles : & c'eſt ce que nous ſommes venus chercher. Je me porte fort bien.

Je ſuis bien fachée des peines que Madame d'Aubigny vous donne : & je ne vous parle point de celles que j'ai. Il faut que vous & moi faſſions de notre côté le mieux que nous pourrons, & que nous abandonnions le ſuccès à Dieu. Il faut ſouffrir : nous ne ſommes ici que pour cela : mais il faut mettre les ſouffrances à profit en les acceptant en eſprit de pénitence. Je paſſe ma vie à écrire : & je vous connois trop pour me contraindre avec vous. Qu'eſt ce qu'une lettre plus longue ? ſouvent un plus long ennui.

LETTRE CIV.

1685. *à Verſailles, ce 9 juin.*

CE n'eſt point mes devotions qui m'ont attiré un rhume : c'eſt le vent de

de nord que je hais presque autant que le hait M. Fagon : je crains qu'un tems aussi fâcheux ne redouble vos incommodités : je vois peu de santés à l'épreuve du froid hors de saison que nous essuïons.

Je vous assure que j'ai autant d'envie d'avoir ma niece, que vous en pouvez avoir de me la donner mais je sens une grande peine de celle qu'aura Madame d'Aubigny en perdant tout son plaisir & son amusement : je voudrois bien qu'elle fut en état d'en espérer un autre.

Je prendrai certainement Mlles. de Montalambert & de l'Estang, & quand il vous plaira : je dois connoitre ces noms-là : & leur âge me convient fort.

Mlle. de St-Osmane est sortie de Noisy, & va être religieuse.

Le pere Chavrand est à Maintenon, pour y établir un hopital général : je me suis lassée d'y donner beaucoup, & d'entendre toujours crier que l'on y mouroit de faim. Vous ne doutez pas qu'il ne trouve des difficultés à chaque pas : il m'en a deja couté une maison de mille francs qu'il a falu que j'aie achetée pour les pauvres, M. le prieur Dornaville m'aiant tout saintement tenu

pié sur la gorge pour profiter de l'occasion.

M. de Bonrepaux & vous, vous encensez à qui mieux mieux : il m'écrit de vous à peu près ce que vous me mandez de lui : & je le montre à celui à qui il est bon de plaire. Je fais toujours la même vie que vous avez vue. Je vais à nos chambres un jour, un autre à Noisy qui va à merveilles : je vais à St-Cyr qui avance d'une maniere incroyable : on a commencé vers le 15 de mars : & l'on couvrira mon appartement à la fin de ce mois : tous les autres corps de logis sont élevés : le refectoire est presque fait. Je vous parle sur tout cela, parce que vous possédez notre plan.

M. le marquis de Marcilly me desole, & cela sans vouloir parler à la mode : il est ici, assiégeant ma porte : on ne veut rien faire pour lui : il veut que je lui donne de l'argent : je le veux bien aussi : mais je n'ose lui en donner peu : & je n'en ai point beaucoup.

Le roi est en parfaite santé, & fort gnai : il chasse le plus souvent qu'il peut : mais vous sçavez que ses plaisirs ne vont qu'après ses affaires.

Me. la dauphine se promene tous les jours, & va faire colation à la ménagerie : Monseigneur chasse tous les jours

jours auſſi, & fort ſouvent à St-Leger : le cerf le menera un de ces jours à Maintenon.

M. de Louvois en revint hier, charmé des facilités qu'il trouve pour ſon aqueduc. Vauban m'a dit qu'il iroit plus vîte & couteroit moins que l'on n'avoit cru, mais qu'il avoit été deux mois ſans comprendre qu'on put en venir à bout.

Le parc eſt un fort beau château : les vitres y brillent comme à Verſailles : on y en a mis pour cent écus. Les choſes ſe tourneront d'une maniere utile pour nos héritiers : vous devriez en avoir encore un, ſur ma parole. Maintenon m'a fait faire une digreſſion : revenons à la maiſon roiale.

Monſieur eſt ici en meilleure ſanté qu'il croit devoir à l'uſage des remedes d'une Madame Mallet.

Madame eſt très affligée de la mort de ſon frere, & de ce que l'électorat eſt hors de ſa maiſon. On croit que Me. ſa mere viendra ici : Monſieur lui a offert un aſile, après en avoir demandé la permiſſion au roi.

Mademoiſelle me voit toujours fort ſouvent, quand elle eſt ici mais elle y ſéjourne moins qu'à l'ordinaire.

Me.

Me. de Guiſe eſt à Alençon pour ſix mois. M. le Prince, M. le Duc, M. la Ducheſſe, & toute leur maiſon ſont dans la joie du mariage du duc de Bourbon avec Mlle. de Nantes, que le roi accompagne de tout ce qu'ils peuvent deſirer d'utile & d'agréable. Me. de Langeron eſt dame d'honneur de Me. la ducheſſe de Bourbon, & Me. de Moreuil le ſera de Me. la Ducheſſe. On ne le ſçait pas encore.

Me. de Monteſpan me voit ſouvent, & m'a menée à Clagny. Jeanne * ne m'y croïoit pas en ſureté.

Le roi fait quelquefois des promenades particulieres avec la princeſſe de Conti, moi, & quelques dames: cette princeſſe-là ſe tourne tout à fait au bien.

Le doge eſt parti, charmé du roi & de la France: je ne le vis que de ma fenêtre: mais il y paſſa ſi ſouvent que nous en étions à nous ſourire d'intelligence.

Je vous conjure de dire à Me. de Mioſſens que j'ai parlé au roi de ce dont elle m'a fait l'honneur de me charger, mais qu'il m'a répondu qu'il n'avoit rien fait

* La bouffonne de Me. la dauphine.

fait que de concert avec M. de Marsan.

Me. de Roquelaure vient rarement ici: son mari ne brilla pas le jour du carouzel. Je compte que les créatures que vous avez ici vous en envoïent le livre, & vous mandent les nouvelles. Mançeau est à Maintenon: c'est mon homme de confiance. Adieu, mon très cher frere, jusqu'à la lettre de juillet: car je ne manquerai pas à ce que vous m'avez prescrit.

Sçavez vous que M. de Murçai fut bien près de gagner le prix, & que le roi me dit qu'il est un des plus adroits? ce que je ne croiois pas.

J'ai la main très lasse: mille amitiés à Mad. d'Aubigny.

LETTRE CV.

A Versailles, ce 5 août. 1685.

J'Ai bien du déplaisir de vous voir si peu satisfait d'une personne avec qui il faut que vous passiez votre vie, & que Dieu vous a donnée. C'est une occasion continuelle de mériter envers lui, & qui est plus essentielle que de donner tout son bien aux pauvres. Il faut s'en

s'en consoler par ses bons endroits, & lui prescrire une vie qui ne la fasse guere connoitre. Nous en parlerons quand il sera tems. Je ne trouve d'inconvenient à passer par Maintenon, que d'essuïer de mauvais chemins, si la pluïe continue. Mais s'il faisoit beau, vous ne pourriez mieux faire que de vous y reposer un peu. Faites de Maintenon, en ce tems-là comme en tout autre, ce que vous voudrez: il pourra vous servir de maison de campagne à présent que vous serez tout à fait établi a Paris. Il est vrai que le roi donne souvent des fêtes, & que je m'y trouve le moins que je puis. Je ne sçaurois veiller sans en être fort incommodée. Et je ne veux pas que Mademoiselle de Poitiers me puisse dire ce qu'elle dît à Sçeaux à Me. d'Heudicourt, qu'elle appella *beau visage de fête.* Vous aurez appris aussi que les plaisirs ont été mêlés depuis quelques jours de plusieurs disgraces. Le roi aïant voulu sçavoir ce qui obligeoit Mrs. les princes de Conti d'envoïer incessamment des courriers, on en a fait arrêter un on a pris toutes les lettres: & l'on en a trouvé plusieurs, pleines de ce vice abominable qui regne présentement, de très gran-

grandes impiétés, & de ſentimens pour le roi bien contraires à ce que tout le monde lui doit, & bien éloignez de ceux que devroient avoir les enfans de gens comblés par lui de bienfaits & d'honneurs. Ceux de M. de la Rochefoucauls ſont les plus criminels : M. d'Alincourt y eſt pour ſa part. Le cardinal de Bouillon eſt chaſſé pour pluſieurs raiſons trop longues à déduire. Il vouloit être égal en tout aux princes du ſang. Il eſt peu plaint dans ſa diſgrace, parce qu'il eſt peu eſtimé. Marly eſt fort à la mode. On y paſſa hier tout le jour : & j'en revins comme le ſpectacle alloit commencer, aimant mieux mon repos que le plaiſir. J'oubliois de vous dire qu'on a trouvé des lettres de la princeſſe de Conti, qui ont fait voir au roi quelque petite ingratitude pour lui, & beaucoup de crainte de moi. Cela ne m'empêchera pas de l'aimer. Me. de Mioſſens m'écrit des merveilles de votre fille. Je meurs d'impatience de l'avoir. J'ai mis à Noiſy les deux vilaines parentes que vous m'avez envoïées. .... Seroit-il poſſible que vous les euſſiez trouvées jolies ? Cela me fait trembler pour ma niece. Je ne me ſoucie pas qu'elle ſoit fort belle : mais je voudrois

drois qu'elle ne fut pas laide.

Il faudroit faire toutes sortes d'efforts pour convertir Madame de Miossens: il me semble que ce seroit une femme propre à réussir ici.

LETTRE CV.

à Chambord, ce 10 octobre.

ON MET l'ardoise à St. Cyr à mon apartement. Ce sera un beau déménagement dont j'espere que vous serés témoin. Il ne tiendra qu'à vous d'avoir mon appartement meublé: & je vous conseille de demeurer à Paris jusqu'à ce que vous soïez las d'y être, puisque vous y êtes tout porté. Mais où êtes vous logé? Vous avez trop de gout pour ne pas admirer Versailles: il est dans un grand desordre présentement. Nous partons d'ici après demain, au grand regret des courtisans, & au mien. Je m'y porte à merveilles, & je me trouve toujours mal à Fontainebleau. J'ai été bien aise de voir la lettre de Me. d'Aubigny. Elle marque une grande union entre vous. Me. de Miossens m'a mandé des merveilles de votre fille. Je la prendrai quand elle sera sevrée. Je vous

assure

assure avec vérité que je vous aime tendrement : mais peut-être n'en serés-vous pas plus heureux. Je m'expliquerai plus clairement quand nous serons ensemble. Cependant, mon très cher frere, comptés que la providence, qui regle jusqu'aux moindres de nos actions, ne vous a point amené à Paris pour voir l'opéra. Cherchez quelque homme de bien qui vous conduise à Dieu. Voïez M. l'abbé Gobelin. S'il vous plait, demeurez en là : si non, voïez le pere Bourdaloue, nous avons tous besoin de secours. Il y a peu de gens éclairez dans les provinces. Vous voilà à la source : profitez en : vous y trouverez le bonheur de cette vie-ci & de l'autre. Me. de St. Hilaire a fait une belle fin : je recevrai la cadete de ses filles : l'ainée n'est pas assés jeune : je me suis bien promis de n'en recevoir aucune de son âge : je ferai des mécontens : mais il vaut mieux en faire que s'arrêter en si beau chemin. Le roi est content de vous : mais cela ne suffit pas : il faut que Dieu le soit aussi : & il n'est pas plus difficile que les hommes.

LET-

LETTRE CVI.

ce mercredi, 25 octobre.

IL me semble que je vous dis assez souvent & assez sincérement que je ne vous conseille point de demeurer ici, pour que vous eussiez pû concerter avec moi votre départ. Ce sont ces disparates-là qui font que je vous crains près de moi: & en vérité, vous n'êtes pas excusable, aïant autant d'estime que vous en montrez pour moi, de ne vous pas conduire par mes conseils dans un péis que je puis connoitre mieux que vous: la chose est faite: il ne faut songer qu'à la réparer. Je dirai que vous vous êtes trouvé mal cette nuit, & que n'étant pas logé commodément vous avez regagné Paris. Il faut que vous reveniés dans cinq ou six jours: que vous soiés autant ici à faire votre cour & à me voir: qu'ensuite vous retourniez nous attendre: & que vous veniez encore faire un voïage à Versailles. Vous verrez la cour & ces appartemens dont on parle tant. Cette conduite paroitra naturelle, au lieu que celle que vous projettez paroit chagrine ou folle. Car qui

qui peut s'imaginer que m'aimant, & aïant été cinq ans ſans me voir, vous veniés m'enviſager un quart d'heure, & puis, ſans m'avertir, vous enfuir, ne m'aiant pas ſeulement parlé? Conduiſez vous donc à ma fantaiſie durant ce peu de tems: je vous le demande par votre amitié. Rien n'eſt bagatelle dans ce pais-ci: ſoiez ſur vos gardes à Paris comme à la cour. Ne voiez gueres ni Me. de Monteſpan, ni M. de Lauzun: on dira que vous cherchez les mécontens: allez à l'opera, allez voir St. Bazile, voiez M. de Luſignan: divertiſſez vous: ne jouez guere: voiez le pere Bourdaloue, & M. l'abbé Gobelin: venez paſſer la touſſaint ici: vous y entendrez le pere Bourdaloue: vous verrez le roi faire ſes dévotions: ce qui en donne aux plus libertins. Adieu: je me feſois un plaiſir de vous faire voir aujourd'hui une cavalcade de toutes les dames après diné, & le bal ce ſoir. Si vous vouliez me croire, votre vie ſeroit aſſez agréable: & j'oſe vous dire encore que vous n'avez pas aſſez de confiance en moi. Voiés M. de Villette, je vous en prie: & dites lui de venir ici. J'ai plus de tems pour l'entretenir, que je n'en aurai à Verſailles: &

il

il eſt bon que je lui parle promptement.

LETTRE CVII.

Ce mercredi, 5 juin.

JE vous rends mille graces de tous vos ſoins. Et je vous prie de vivre au jour la journée le plus guaiment que vous pourrez: c'eſt une aſſez mauvaiſe phraſe: mais elle exprime fort bien mon idée. Ne vous chagrinés pas par avance: les chagrins viennent aſſés tôt. J'ai vu Monſieur de Bonrepaux: il doit vous voir auſſi: comptés que je n'oublie rien pour faire réuſſir l'affaire de Monſieur Brillon: ſollicitez bien celle que j'ai contre Monſieur de Villeroi. J'aime mieux qu'il ait tort que moi. Il eſt vrai qu'à la derniere chaſſe du ſanglier, le roi courut quelque péril: ſon cheval fut bleſſé en quatre endroits: & ſi le roi n'eut levé la jambe fort à propos, il l'auroit été. Le ſanglier étoit furieux & revenoit à la charge: il y vint auſſi deux fois contre Monſeigneur: Mr. du Maine étoit à cheval tout auprès du duc de Villeroi qui fut renverſé. Jugez du plaiſir que j'eus à ce divertiſſement

ment. Il en eſt ainſi de pluſieurs états que l'on envie, & qui ont de fâcheux côtés. Après cette brillante réflexion, je vous donne le bon jour. Dites à Nanon que je lui ai fait reponſe, & que je ſerai ravie de la voir.

Pourquoi Madame votre femme ne vient-elle pas quelquefois faire ſa cour comme les autres? Croiez que je vous aime autant que je vous le dis peu.

LETTRE CVIII.

ce 15 mars. 1693.

J'Ai appris avec beaucoup de peine que vous êtes malade: & je vous avoue que vos moindres maux me font trembler, quand je ſonge à l'état où vous êtes. Eſt-il poſſible que vous n'aïez le cœur mal fait que pour Dieu, de qui vous tenez tant de bonnes qualités qui vous ſeront inutiles dès qu'elles ne ſeront pas emploïées pour lui? Vous êtes bon, humain, libéral, juſte, doux, aumônier: & tout cela ſans rapport aux maximes de votre religion: voïez M. Tiberge, ou M. Briſacier, je vous en conjure, ou quelque autre homme de bien: je vous nomme ceux-là par l'eſtime que j'ai pour eux, & parce que s'ils étoient contents j'aurois l'eſprit en re-

pos. Verrai-je tout le monde se convertir, pendant que vous demeurerez dans le chemin de vous perdre? Au nom de Dieu, mon cher frere, faites quelques réflexions solides sur un sujet si important: & pardonnez mes importunités en faveur de mon amitié. Votre fille est en bonne santé: mais la petite verole augmente tous les jours à St-Cyr. Mlle. d'Aubigné y est mieux que dans son grenier. Prenés votre parti là dessus. Voiez la au parloir quand je n'y serai pas: vous entrerés quand j'y serai.

S'il est vrai comme on me le veut persuader que M. le président Bignon se souvienne encore de notre ancienne connoissance, je vous prie de l'assurer que j'ai conservé pour lui toute l'estime qu'il mérite & toute la reconnoissance que je lui dois des bontés qu'il avoit autrefois pour moi. Recommandez lui les intérêts de M. le duc de Richelieu. Je crois qu'il ne demande que la justice: & je sçais qu'on demanderoit inutilement toute autre chose à M. le président Bignon. Adieu: mon cher frere: vous ne répondez point aux lettres que je vous écris: peu de gens en usent de même: mais il faut, pour la rareté du fait, vous le pardonner.

LET-

LETTRES
DE MADAME
DE MAINTENON.

A MR. ET A ME. DE VILLETTE.

LETTRE I.

A MADAME DE VILLETTE.

A St. Germain, le 7 juin.

JE ne sai si M. de Villette vous a mandé que son fils a été blessé légérement à cette derniere occasion : mais je sai bien que vous ne vous attendez pas au compliment que je vous en fais : j'en ai été ravie : je l'ai fait savoir au roi & à Madame de Montespan. Quand le premier mouvement de tendresse sera passé, je suis sure que vous penserés comme moi, & que vous vous saurés bon gré d'avoir mis un petit héros au monde. Réjouïssez vous en donc, ma

chere cousine, puis qu'il est vrai sans flatterie que vous avés le plus joli & le plus surprenant enfant du monde. Mes amitiés & mes complimens à la famille : n'oubliés pas Me. de Montgon que j'aime & que j'estime fort : vous me ferés plaisir de me mander de leurs nouvelles : car malgré l'oubli que vous me reprochés, je conserve beaucoup de tendresse pour mes parens : vous savés que là-dessus vous n'êtes pas traitée en alliée.

LETTRE II.

A M. DE VILLETTE.

A St. Germain, ce 26 février.

IL EST vrai que j'ai senti une extrême joïe d'apprendre du roi même que vous avez fait des merveilles. J'ai connu en cette occasion toute la tendresse que j'ai pour vous depuis si longtems. M. de Seignelay m'a promis de faire souvenir S. M. dans toutes les occasions de ce que vous venés de faire & de ce que mes neveux promettent. M. le chevalier de Chaumont n'en a oublié aucun : & je n'ai plus rien à desirer de vous pour fonder mes espérances & mes services. Mon crédit est desormais

mais tout à vous. Mais continués : car il n'eſt pas auſſi grand que votre bravoure : & ce que vous avés fait d'éclatant aura auprès du roi plus de ſuccès que les bons offices de tout ce qu'il y a de dames en France. Vous ne voudriés pas devoir votre fortune à une femme, vous qui pouvés la devoir à votre mérite ! J'ai écrit à Madame de Villette. Elle pleurera de joïe. On conte des choſes étonnantes de votre fils *. J'ai montré ſa lettre à Me. de Monteſpan qui m'a dit qu'elle parleroit au roi. Vous ne me dites plus rien ſur les étoffes. Vos échantillons ont été à Barege, & revinrent ici dans le tems que le roi ſe trouva mal. On les jetta au feu ſans y penſer. Adieu, mon cher couſin, j'attends mon frere. On me fait eſpérer un mariage pour lui. Adieu : je vous embraſſe de tout mon cœur. Vous ſavés que les femmes aiment les braves.

LETTRE III.

Ce 14. janvier.

IL N'Y a ni affaire ni pareſſe qui puiſſe m'empêcher de me preſſer de

* Il ſe diſtingua fort au combat de Meſſine, quoiqu'il n'eut que onze ans.

vous dire une bonne nouvelle. Si vous voïiés ma joïe, je m'assure que vous y seriés aussi sensible qu'au bienfait du roi. Voilà le billet de M. de Seignelay. Croïés, mon cher cousin, que je n'aurois pas plus de plaisir d'un bien qui me seroit venu directement: mes complimens à Madame votre femme, & à ce prodige dont on parle ici à tous momens: mille amitiés à Madame de la Laigne: son fils ainé a plus obtenu que nous n'espérions: mais on a oublié le second: il faut prendre patience. J'attends le damas. Vous savés que les meubles m'occupent bien autant qu'autre chose. Je n'avois pas bien lu le billet de M. de Seignelai: il n'a oublié personne, & a donné sur tous les articles plus que l'on ne demandoit.

LETTRE IV.

A ME. DE VILLETTE.

Le 25 décembre.

SI vous aviés été de même religion que M. de Villette, je vous aurois priée de m'envoïer votre fille. J'aurois espéré de vous autant de complaisance qu'en ont eu M. & Me. de la

la Laigne, & M. & Me. de Caumont. Mais j'ai craint qu'on ne vous soupçonnât d'avoir été bien aise de me la donner & d'être d'intelligence avec moi sur la religion. J'ai mieux aimé m'exposer à tout ce qu'un enlevement a d'odieux, que de vous comettre. Voilà, ma chere cousine, ce qui m'a obligée de vous tromper: & pourvu que M. de Villette ne soit point mécontent de vous, je me démêlerai bien du reste. J'espere qu'il ne prendra pas si sérieusement le rapt de Mlle. de Murcai, & qu'il consentira qu'elle demeure avec moi jusqu'à ce qu'elle soit en âge de dire sa volonté. Ne la plaignez point: elle se trouve fort bien ici. Je suis ravie de l'avoir: elle est polie & aimable: & le talent que j'ai pour l'éducation des enfans sera tout emploïé pour elle. Adieu, ma chere cousine: votre lettre me fait pitié: votre état m'attriste: mais enfin vous êtes catolique: & il est impossible que dans votre cœur vous ne soïés bien aise de voir vos enfans dans le chemin où je les ai mis. Votre fils ne servira plus sur mer. Je suis sensiblement touchée d'affliger mes cousines par les marques les plus essentielles que je puisse leur donner

de mon amitié : car assurément je songe à leur témoigner dans la personne de leurs enfans la reconnoissance & la tendresse que j'ai pour elles & que j'aurai toujours, quoiqu'elles puissent faire. Elles peuvent me hair : je les défie de m'empêcher de les aimer & de leur faire du bien.

LETTRE V.

A LA MEME.

A St. Germain, ce 2 juillet.

LE chevalier de Chaumont a aporté au roi la nouvelle de la plus grande action qui se soit jamais faite sur mer. Il a repassé par ici, & m'a conté des merveilles de M. de Villette, de son fils, & de nos neveux : il m'a apris aussi que mon cousin a demandé son congé, & qu'il l'aura au premier jour. Ainsi vous le verrés bientôt : je m'empresse de vous l'apprendre. Il m'est bien agréable de vous annoncer la premiere une nouvelle qui vous le sera. Comptés sur mon amitié comme sur la chose du monde qui vous est la plus assurée. Ste-Hermine doit porter une nou-

nouvelle au roi : mille amitiés à mes trois cousines, & à Poignette * aussi. Vous savés que la passion que j'ai pour elle ne finit point.

LETTRE VI.

A M. DE VILLETTE.

ce 5 avril. 1682.

JE viens de recevoir deux de vos lettres : & je vois avec douleur que la moins douce est la derniere. Je ne m'en plains point. Avec tout autre que vous, j'essuierois de plus grandes aigreurs. Je ne suis point trompée dans votre procédé : & quoi qu'on m'ait pû dire, j'ai soutenu que rien ne pourroit vous emporter contre moi. Je connois votre tendresse : & je connois votre raison. L'une vous intéresse pour vos enfans : l'autre vous parle pour moi. Vous êtes trop juste pour douter du motif qui m'a fait agir. La gloire de Dieu est sans doute le premier : mais s'il eut été le seul, d'autres ames étoient aussi

* Gouvernante des enfans de M. de Villette.

auſſi précieuſes pour lui & moins couteuſes pour moi, que celles de vos enfans. C'eſt mon amitié pour vous qui m'a fait deſirer avec ardeur de vous faire du bien malgré vous dans ce que vous avés de plus cher. Mais, je me ſuis ſervi de votre abſence! Et n'étoit-ce pas le ſeul tems où je pouvois réuſſir? J'ai fait enlever votre fille par l'impatience de l'avoir & de l'élever à mon gré. J'ai trompé, j'ai affligé Me. votre femme pour qu'elle ne fut jamais ſoupçonnée par vous, comme elle l'auroit été ſi je m'étois ſervi de tout autre moyen pour lui demander ma niece. Voilà, mon cher couſin, mes intentions. Elles ſont pures & droites. Le moien eſt violent: mais le motif eſt plein de bonté. Vous ne ſauriez deſaprouver cet acte d'autorité, non plus que je ne deſaprouve votre affliction. Recevés donc avec tendreſſe la plus grande marque que je puiſſe vous donner de la mienne. J'attriſte l'homme que j'aime & que j'eſtime le plus, pour ſervir des enfans que je ne puis jamais autant aimer, & qui me perdront avant que je ſache s'ils ſeront ingrats ou reconnoiſſans. La lettre que vous avés

écri-

écrite à votre fils a fait pleurer tous les gens d'honneur & de sens à qui je l'ai montrée. Elle est d'un caractere si tendre & si ferme, que quelque idée que je me fusse faite de votre procédé il va encore plus loin : mais pour parler comme vous, ne traitons jamais de controverse, & gouvernons vos enfans de concert : je m'en vais pour cela vous dire ce que j'en pense : afin que nos instructions soient conformes. Votre fils a de l'esprit & du sens : il est doux, bien né, plein de bonnes intentions, ambitieux, hardi : & en un mot je n'ai rien vû de mauvais en lui qu'une grande présomption. Je l'ai poussé là-dessus, & il s'est corrigé si promptement que je le vois & ne puis le croire. Je pensois l'affliger en lui proposant l'académie, & qu'il auroit de la peine à devenir écolier après avoir été officier sur sa bonne foi, & depuis, homme de cour. Cependant c'est où je vis sa raison prématurée. Bernardy me fait dire qu'il en est très content. Nous eumes un petit démêlé sur ce que j'exigeai qu'il ne sortit que pour venir à la cour. Je sçais qu'il ne peut plaire au roi que par une extrême sagesse. M. de

Fourbin me l'amene toutes les semaines. Une telle société lui est plus utile & même plus honorable que d'être avec ces princes du sang. Nous le laisserons à l'académie tant que vous le jugerés à propos. Ecrivés lui souvent, exigez qu'il vous réponde: cela forcera sa paresse à écrire. Votre fille est à peu près comme lui: je la trouve plus apliquée à se corriger & à plaire. Je vous conjure, mon cher cousin, laissés là où elle est. Elle ira à Bourbon avec moi, & je lui donnerai de l'esprit, de la raison, & des graces. La nature a déjà fait tout cela: il ne faut que le faire sortir. Je l'ai mise aux ursulines de Pontoise avec les deux demoiselles de Montchevreuil, pour l'instruire à faire sa premiere confession. Réconciliés vous avec Me. de Fontmort: pardonnés lui pour l'amour de Dieu, pour l'amour de moi, pour l'amour de vous-même, pour l'amour de vos enfans une chose qu'il étoit difficile qu'elle refusât à la religion qu'elle venoit d'embrasser, à notre amitié, & si vous voulés, à mon crédit: elle a cru en tout rendre un grand service à vos enfans: elle vous aime tendrement: faites tout de bonne grace. Je ne vous réponds

ponds point sur ce que vous me demandez votre fille. Jugés vous-même si je dois vous la rendre, après avoir fait une violence pour vous l'ôter. Donnés moi plutôt les autres par amitié pour elles. Si Dieu conserve le roi, il n'y aura pas un huguenot dans 20 ans. Je me chargerois volontiers de tous : & je crois ne pouvoir mieux marquer la tendresse que j'avois pour ma tante qu'en rendant à ses petits-fils le traitement que j'ai recu d'elle. Je ne vous ai point rendu de mauvais offices auprès du roi. Et plut à Dieu que vous n'eussiez pas pour le servir une exclusion insurmontable! Je crois que vous aurés été bien aise de la promotion de M. le maréchal d'Estrées. Il me dit beaucoup de bien de vous. Je lui répondis, qu'il ne m'aprenoit rien de nouveau, & qu'il me feroit plus de plaisir de le dire au roi. Je ne comprens point pourquoi vous n'avez pas apris par moi la conversion de M. de Murçay: je vous la mandai le jour qu'il fit son abjuration. Je suis. &c.

LETTRE VII.

A. Me. DE VILLETTE.

1682. *le 25 janvier.*

SI MLLE. de Murçai vous envoie tous les brouillons qu'elle fait, vous êtes accablée de ſes nouvelles. Il y a lon-tems que je veux vous en dire. Mais je fais ſi rarement ce que je veux! Je ſuis très contente d'elle. J'en ferai une très aimable perſonne: elle eſt quelquefois fort belle: elle me craint & ne me hait pas: c'eſt de quoi en faire un prodige. Son caractere eſt très-bon: vous n'êtes pas le ſeul objet de ſes tendreſſes: elle me parla hier de la miſere de ſa nourrice avec des larmes qui me charmerent. Envoïés la ici: je prendrai ſoin d'elle & de ſes enfans. Murçai eſt plus étourdi, mais il eſt joli: il va à l'académie: le roi lui donnera une penſion quand il ſaura ſes exercices. Croïés que je traiterai l'un & l'autre comme mes enfans. Que leur bonheur vous conſole de l'état où vous êtes! n'oubliez rien pour adoucir mon couſin. Il eſt honnête homme: & il vous aime.

Qu'il

Qu'il ne se prenne point à Me. de Fonmort de ce qu'elle a fait : elle n'a pu le refuser ni à sa religion ni à mes prieres. Et je ne pouvois avoir votre fille sans elle. Je n'ai point voulu vous mettre entre votre mari & moi : quoique persuadée que dans le fond de votre cœur vous me remerciés de mes violences, je connois votre tendresse pour lui : & je serois au desespoir d'altérer votre union.

LETTRE VIII.

A LA MEME.

à St. Germain, ce 3. février. 1682.

IL faut que l'on en veuille à Mlle. de Murçai à la poste, ou que son écriture indéchiffrable en veuille aux yeux des commis. Car je l'ai souvent vue vous écrire, & même de fort longues lettres. Vos enfans verront la différence des traitemens que je leur fais quand ils font bien ou mal : j'avoue que ma tendresse suit toujours mon estime. Mlle. de Murçai alla il y a trois jours à Ruel : c'est ce qu'on apelle mon couvent : elle s'y confessa hier avec plus d'instruction

tion & de repos qu'elle n'auroit fait ici: elle en eſt revenue aujourdui. Je voudrois que ſon eſprit fut auſſi heureux que ſon humeur: elle eſt ravie de tout: ce ſont les filles d'honneur qui l'ont été querir: elle aime paſſionnément Mlle. de Biron. Adieu, ma chere couſine; je ſouhaite de tout mon cœur que le petit ſecours que je vous ai envoïé vous diſe ce que je ſuis diſpoſée à faire pour vous.

LETTRE IX.

A MR. DE VILLETTE.

à St. Germain, ce 16 janvier.

JE me ſuis trop ſouvent plainte de vos enfans pour ne pas m'en louer enfin. M. de Fourbin qui ſe mêle de leur argent & de leurs exercices en eſt content: M. l'abbé Gobelin qui a ſoin de leur conſcience eſt très ſatisfait de leur conduite: M. de Meſmond ne peut s'en taire. Il voïent quelquefois M. le duc de Bourbon qui a un gouverneur d'un grand mérite & qui eſt des amis de mes neveux. Mlle. de Murçai eſt embellie & bien plus aima-

mable. Nous n'avons pas eu le moindre démêlé, depuis qu'elle eſt revenue de Pontoiſe. Je ne doute pas qu'elle ne vous faſſe part de ſa joïe. J'ai voulu vous en donner, en vous apprenant de leurs nouvelles. Vous en ferés part à Me. de Villette : je ne lui écris point. Je vous aſſure qu'il n'eſt rien que je ne donnaſſe pour vous voir dans un état qui vous permit de profiter des bontés du maitre pour moi, & de l'eſtime qu'il a pour vous.

LETTRE X.

AU MEME.

A Verſailles, ce 30 *janvier.* 1683.

JE vous écrivis l'autre jour bien ſuccintement. J'étois preſſée. Vous ne devés point mener ici le fils de Me. de Caumont. Vous avés fort bien ſenti que vous feriés mal votre cour. Tenés vous en à cette idée. Ce regne-ci n'eſt pas le regne des huguenots. Tout ce que vous montrés d'eſprit, de bravoure, de prudence augmente mon chagrin de vous voir & capable de tout & exclu de tout. Le bien que je fais à

vos

vos enfans ne me console point de celui que je ne vous fais pas. Je travaille à en faire des hommes sans espérance de jouïr jamais de leur mérite. Il faut donc que je renonce au vôtre qui est à peu près de même date que le mien & dont il me seroit si doux de jouir! Songés à cette grande affaire. Humiliés vous devant Dieu. Demandés lui d'être éclairé. Pouvés-vous être environné de gens qui ont reconnu l'erreur, & être inaccessible aux doutes sur ce que vous apellés vérité? Convertissés vous comme tant d'autres. Convertissés vous avec Dieu seul. Convertissés vous sur mer, où vous ne serés soupçonné ni de foiblesse ni de complaisance. Convertissés vous comme il vous plaira. Mais enfin convertissés vous. Je ne puis me consoler de votre état. Et ma tristesse m'aprend combien je vous aime.

Adieu, mon cher cousin : j'aime toujours les eaux de senteur, & je n'aime ni singe ni perroquet. Voilà ce que vous avés mandé à Mademoiselle de Murçai de vous faire savoir. Elle est fort occupée avec ses maîtres. Je n'en veux pas faire une *Virtuose:* mais que feroit-elle quand elle n'est pas auprès de

de moi, & qu'apprendroit elle avec mes femmes de chambre? Les instrumens lui donneront du gout pour la musique: la danse formera son maintien: & son maitre de François lui apprendra la valeur des mots & le pourquoi des phrases. Elle croît fort. Tous les jours on me la demande en mariage. Quand les propositions seront quelque chose de plus qu'un compliment, vous en entendrés parler. Elle dit qu'elle veut être religieuse: mais elle ne dit pas vrai. Je ne vous parle point des garçons. Je vous crois mieux instruit d'eux, que moi-même? M. de Fourbin en est content: le roi le sera: & vous devés l'être. Je voudrois vous voir. Venés, si vous croïés votre presence utile à vos affaires. Mais si vos enfans sont l'objet de votre voïage, attendés encore. Les voir souvent, ce seroit vous rendre suspect. Et il vous seroit bien desagréable d'avoir quelque contrainte avec eux. Adieu. Continués à nous écrire: vos lettres sont admirables. Mais au nom de Dieu, convertissés vous, le plutot que vous pourrés. Je vous crois supérieur à la mauvaise honte, & aux jugemens de votre parti.

LET-

LETTRE XI.

AU MEME.

1683. *Ce 13 fevrier.*

J'APROUVE le voïage de Me. de Villette, s'il eſt néceſſaire pour ſa ſanté. Je l'exhorte à l'avancer : elle trouvera plus de ſecours ici qu'en province. Mais pourquoi aller loger chez des huguenots ? Je n'oſerai lui envoier ſes enfans auſſi ſouvent & pour auſſi long-tems que je ferois ailleurs, toute catholique qu'elle eſt. Je crains auſſi qu'elle ne vienne dans un tems qu'ils ſeront tous éloignés. Pour qu'elle ſoit avertie des projets de la cour, je vais lui dire ce que j'en ſai : on dit donc que le roi part pour Compiegne le 4 de mars, qu'il reviendra ici le 20 du même mois, qu'il en partira le 15 de mai pour aller voir camper ſes troupes ſur la Sâone, qu'il ſera de retour ici le 15 de juillet, qu'il en partira le 15 de ſeptembre pour Chambort, & qu'il viendra le 15 d'octobre à Fontainebleau, qu'il y ſera juſques au 15 de novembre, & que l'on reviendra paſſer l'hiver ici.

Pen-

Pendant ces voïages-là, votre fille eſt dans un couvent, & vos mousquetaires ſeront au camp. Voilà les inſtructions que je puis donner à Me. de Villette : ſi elle vient dans les tems que je ſerai ici, & que ſa ſanté lui permette de s'y rendre, je la verrai avec beaucoup de joie. Adieu, mon cher couſin : je ſuis toute à vous.

LETTRE XII.

AU MEME.

à Verſailles, ce 23 mai. 1683.

J'Ai reçu votre lettre qui ne m'apprend rien de nouveau. Ai-je jamais douté de votre paſſion pour le roi ? Il ne vous eſt pas auſſi aiſé de lui plaire que de le bien ſervir. Il connoit votre zele : je connois tout votre mérite : plut-à-dieu qu'il n'y eut pas en vous un côté deſavantageux qui empêche qu'on ne faſſe valoir les autres ! Dieu, qui vous a donné tant de bonnes qualités, vous tirera enfin d'un état qui les rend inutiles pour ce monde-ci & pour l'autre.

Madame de Villette a fait un voïage utile.

utile. Elle a gagné de l'enbonpoint: elle a vu ſes enfans: de moi elle n'en a gueres joui. Je ne diſpoſe pas d'un inſtant de ma vie. Elle a eſſuïé toutes mes humeurs & toutes mes laſſitudes. L'admiration qu'elle a pour ſes enfans lui a attiré quelques petites aigreurs de ma part. Car j'avoue qu'ils ne me paroiſſent pas ſi aimables. Il eſt vrai que je ne ſuis que leur tante. La paſſion que j'ai qu'ils ſoient admirez un jour, fait que je ne me preſſe pas de les admirer aujourdui. Il faut toujours leur perſuader qu'ils peuvent & doivent être au deſſus de ce qu'ils ſont. Votre fils ainé eſt honnete homme: & je l'aime tendrement: il a le cœur bien fait, & de bonnes intentions: ſa perſonne eſt contrainte & de mauvaiſe grace. Marmande eſt joli & adroit: il a du cœur & de l'eſprit: je ne le crois pas ſi bon que l'autre. La petite devient plus raiſonnable. Elle croît & embellit. Mais ſon naturel eſt lent. Ses reſſemblances avec Madame de Fontmort me deſeſperent. Grande preſſe à l'épouſer. On me la demande tous les jours. Je ne la marierai peut-être pas à votre fantaiſie: car pourquoi n'aurois-je pas pour elle la modération

que

que j'ai pour moi-même ? Je compterai pour beaucoup le mérite aquis ou apparent : & je la marierai mieux qu'elle ne l'auroit été en Poitou. A tout hazard envoïés moi votre procuration : car c'eſt une affaire à conclure en 24 heures. Je la laiſſe à Verſailles. Au lieu de la donner à Madame la maréchale de la Motte qui me la demande, elle demeurera chés Bontems, enfermée avec ſes maîtres : je fais pour elle ce que je ferois pour ma fille. Comptés que je ne ſuis point engagée. Elle eſt encore trop jeune, & trop délicate. Je voudrois que la paix fut faite pour demander au roi quelque choſe avec bienſéance. Je pourrois me prévaloir de mon crédit, & la marier ſans dot. Mais c'eſt une injuſtice que je ne ferai pas.

LETTRE XIII.

AU MEME.

ce jeudi, 14 *août.*

JE vous renvoie l'acte que vous me demandés : je le crois bien : je l'ai ſigné : je ſuis ravie de ce que Ma-

Monſieur de la Rochallart eſt ſauvé, & inquiéte des fatigues de Madame de Villette. Les nouvelles que vous m'écrivés ſont très fauſſes. Le roi n'a point de galanterie, & vraiſemblablement n'en aura plus. Vous pouvés le dire ſans craindre de paroitre mal inſtruit. L'action de votre ingénieur me paroit mauvaiſe : mais du Couteaux me fait pitié. Je ne ſuis point d'avis que Monſieur de Murçai vienne ici : je ne puis le loger : qu'il emploie bien ſon tems & ſe laiſſe conduire : Mademoiſelle de Murçay a ſouvent la fievre. J'ai peu de ſanté à Fontainebleau : l'air m'y donne des maux que je ne connoiſſois point. Adieu, mon cher couſin : je ſuis bien fâchée de ne pouvoir vous rendre heureux. Le plus grand obſtacle vient par vous : vous faites un grand ſacrifice, qui, je crois, ne ſera pas reçu ! Il eſt bien étonnant que ni l'exemple de tant de vos amis qui abjurent, ni votre reſpect pour le roi, ni votre amitié pour moi, ni les raiſonemens de tout d'habiles téologiens, ni les conſeils de votre ambition ne vous ébranlent pas. Doutés du moins. Examinés. Inſtruiſés vous. Et croiés.

LET-

LETTRE XIV.

AU MEME.

à Versailles, ce 16 juillet. 1684.

JE viens de recevoir votre lettre du 9 de ce mois. J'ai ouvert celle que vous écrivez à votre fille. Je l'ai fort grondée de ce qu'elle ne vous écrivoit pas. C'est une paresse inouïe & que rien ne peut animer. Elle vous aime & ne peut vous écrire : elle a le toucher admirable pour le clavecin, & ne peut jouer : elle a très bonne grace pour la danse, & ne peut se remuer : elle a la prononciation excellente pour l'espagnol : & elle ne le parle jamais. C'est un prodige que son esprit, sa vivacité, son insensibilité, & son indolence. Vos enfans ne vous ressemblent point : ils n'ont rien pris de votre amour pour la gloire : du reste ils sont, comme vous, sans vices. J'ai la fille toujours auprès de moi : je l'accable de présens, de plaisirs, de reprimandes, & de caresses. J'essaie de tout. Elle n'écrit pas plus à sa mere qu'à vous : cela me fait trembler pour son cœur. Qu'en attendre, si elle ne

vous aime pas ? Son frere ainé a le cœur fait comme le vôtre : il iroit loin s'il avoit autant d'esprit que de courage. Il a pourtant plus d'envie de plaire que les autres, & seroit plus capable de vaincre sa paresse : il écrit fort mal : nous le verrons cette semaine, bien affligé de la paix : le cadet est très délicat & trop occupé de sa personne : du reste, de très bonnes mœurs, & chéris de tout ceux qui les connoissent : j'aime l'ainé tendrement. M. de Seignelay meurt d'envie de vous servir. Tout seroit bien disposé pour votre élévation, si vous leviés une exclusion insurmontable. Que nous serions heureux, si Dieu vous touchoit ! On me demande tous les jours vôtre fille. Je ne m'éblouïrai pas pour elle. Je la marierai selon mon goût, puisque vous me l'avez donnée. J'ai remis votre lettre au roi : il vous estime autant qu'il peut estimer un hérétique. Vous pourriés bien le servir si vous vouliés. Vous manqués à Dieu, au roi, à moi, à vous, à vos enfans, par votre malheureuse fermeté. Quand la grace vous éclairera-t'elle ? J'ai été charmée de la promotion de M. l'abbé de Luzignan. On croit Me. la dauphine grosse. La

cour

cour n'a jamais été plus nombreuſe ni ſi occupée des plaiſirs. La paix va nous en donner juſqu'au dégout. L'unique où j'aſpire eſt de pouvoir jouïr de mon bonheur avec vous. On ne peut ni diner avec ſes parens, ni les ſervir, ni avoir le moindre commerce avec eux ſans déplaire. Voilà l'état des choſes, deſeſpérant pour vous & pour moi. Sans doute on pouſſe trop loin l'averſion de votre religion. Mais ne pouſſez-vous pas trop loin auſſi les préventions de votre enfance?

LETTRE XV.

A ME. DE VILLETTE.

à Chambort, ce 5 octobre. 1684.

VOTRE fille eſt aux urſulines de Pontoiſe par punition. M. de Villette doit venir ici. Il a ſon congé. Il vous dira ce qu'elle a fait En attendant ne vous inquiétés point. Vous aurés peut-être ouï dire que je prens cent demoiſelles à Noiſy dont le roi peïera les penſions. Me. de Ste-Palaye m'a demandé des places pour mesdemoiſelles de Montbrun ſes nieces. Sont-elles bien

pauvres & bien nobles ? Nous n'en voulons point d'autres. Et j'en avertis M. de Souché qui me veut donner deux filles de sa femme. Répondés moi avec autant de sincérité que si Dieu vous le demandoit. Donner les places à celles qui peuvent s'en passer, c'est un vol fait à celles qui en ont besoin. Mettre des bourgeoises là où le roi ne veut que des demoiselles, c'est tromper les intentions du roi. Il faut entrer dans le bien public, sans écouter ni ses haines ni ses amitiés. Vos enfans sont à Orléans avec les mousquetaires. Je compte qu'ils en sortiront quand nous serons à Fontainebleau. Adieu, vous m'écrivés trop rarement. Je ne puis pas toujours vous répondre. Mais les embaras de ma faveur doivent-ils m'ôter les droits que j'ai à votre commerce ?

LETTRE XVI.

A LA MEME.

à St. Germain, ce 24 fevrier.

JE vous dois un compliment sur les prodiges que M. de Villette a faits. J'en reçus la premiere nouvelle par le roi

roi qui me fit l'honneur de me dire: „ votre cousin s'est fort signalé “. Ce témoignage-là est de quelque prix, ce me semble: aussi je m'abandonai à ma joïe. Je n'oserois vous peindre votre fils sur le tillac, essuïant le feu de 4 mille coups de canon, & criant au major qui nous l'a dit: „ voilà les coquins qui fuï- „ ent “. Je ne doute point que ce récit ne vous coute quelques larmes. Pour moi je suis enchantée qu'ils se soient fait nommer. Le roi s'en souviendra. Les Ste-Hermines ont aussi très bien fait. J'en écris à Me. de la Laigne. Adieu, ma chère cousine: conservés moi votre amitié: je voudrois bien en pouvoir joüir.

LETTRE XVII.

A M. DE VILLETTE.

Ce 9 octobre.

VOUS AVE'S raison de croire que je suis plus libre à présent. Mais tout mon tems se passe à écrire: l'absence de la cour m'assujettit à un nom-

bre infini de lettres. Vous savés que de toutes les occupations c'est la plus terrible pour moi. Je m'en dispense le plus que je puis, & souvent plus que je ne devrois. Je suis très fâchée de ne pouvoir vous envoïer que la lettre que je viens de recevoir de M. le marquis de Seignelay. Il faut que le vaisseau que vous lui demandiés ait été donné bien vite : car j'écrivis le même jour que je reçus vos paquets. Je ne me rebuterai pas : on vous en fait espérer un autre : je parlerai dès qu'on sera ici. Je songe aussi à nos neveux : & je voudrois avoir autant de crédit que vous m'en croiez. Mes parens s'en trouveroient, si non au gré de leurs desirs, du moins placés suivant leur mérite. L'éloignement, qui fait voir plus petits tous les objets, grossit toujours la faveur. J'ai lû l'éloquente lettre que vous avés dictée à Poignette. Je ne la prendrai pas qu'elle ne soit catolique. Mais si elle vouloit venir passer l'hiver avec Me. de Fontmort, nous verrions de la convertir. M. de Caumont m'avoit prié de demander son congé. Je ne l'ai pas cru convenable dans l'état où sont les affaires. Le cou-

courrier suivant, une lettre de lui m'a fait voir qu'il pensoit comme moi. Nous verrons dans un mois ce qu'il desirera. Car ce sera une saison où il n'y aura plus de gloire à aquérir. Ne vous rebutés point de m'écrire : donnés moi des nouvelles de votre santé : informés moi de tout ce qui vous passe par la tête pour votre fortune : je choisirai parmi vos vues celles qui seront à ma portée. J'y travaillerai avec toute l'amitié d'une personne qui est de votre sang, qui vous a toujours aimé, & qui n'oublie point son enfance. Mes amitiés à Me. de Villette.

LETTRE XVIII.

AU MEME.

Ce 2 août 1687.

M. le comte de Caylus dit encore hier au matin à Suson que M. Delpêche gouverneroit son bien d'Auvergne. Le soir, à son retour de Paris, il lui dit qu'il ne le vouloit plus. Voilà l'ouvrage de M. l'abbé. Pour ne le pas cabrer, il ne faut point lui propo-

poſer de rompre avec l'abbé de Lauriere. Il faut lui dire qu'il doit penſer à ſe bien mettre avec moi, puiſque c'eſt le ſeul moïen d'être heureux. Et pour cela, il faut que M. le comte de Caylus n'aille point en Auvergne : il faut que M. Delpêche gouverne ces biens là : il faut que le comte ſe racomode avec ſa mere : il faut qu'il voïe avec amitié tous ſes parens : il faut qu'il prenne en tout une conduite qui nous ſatisfaſſe : il faut qu'il ſe mette dans la tête que cet état ſera très heureux, & qu'il en tirera mille avantages. Je me ſuis levée à ſix heures pour vous dire ces trois mots : j'ai écrit auſſi à M. de Lamoignon. Dans tous les embarras que me donne Me. de Caylus, il m'eſt très agréable de vous avoir. Vous êtes ſûr & exact. Menés la ici, où j'aime encore mieux qu'elle ſoit qu'à Paris, où je crains toujours qu'elle ne faſſe quelque ſottiſe, ou qu'on ne lui perſuade qu'elle en a fait. Elle eſt dans l'âge de la crédulité, des imprudences, & des malheurs. Et ſa deſtinée s'annonce aſſés mal. Son caractere corrigera tout.

LET-

LETTRE XIX.

AU MEME.

Ce 5 août. 1687.

NE nous rebutons pas. Allés trouver le comte de Caylus. Il a promis à M. de Lamoignon de ne point aller en Auvergne, de n'y pas mener sa femme, & de laisser à M. Delpêche l'administration de son bien. Tirés de lui à vous les mêmes paroles. S'il s'engage, nous aurons tous trois une conférence, où nous reglerons sa maison & sa vie. Il faut absolument le changer. Votre fille sera bien malheureuse, si la crainte ne retient aujourdui M. de Caylus. Servons nous de la considération qu'il a pour moi, pour l'établir sur un bon pié. Je ne verrai le grand-pere qu'après le racomodement. Faites valoir auprès de ma niece l'occupation que ses affaires me donnent. Pour toute reconnoissance, je ne lui demande que d'être sage. Adieu, mon cher cousin, je suis fort à vous.

LET-

LETTRE XX.

AU MEME.

1687. *Ce 4 septembre.*

PRENE's garde à toutes les affaires dont vous vous chargés. Quel desagrément pour vous & pour moi, si vos exposés étoient faux! M. de Seignelay a persuadé au roi que Mlle. de St. Laurent étoit sur le point de se réunir. Si elle part sans avoir fait abjuration, on en sera fort mécontent : on s'en prendra à vous : on vous prêtera des intentions que vous n'avés point. Ne vaudroit-il point mieux la remettre aux nouvelles catoliques? Quelle s'en tire comme elle voudra. Vous vous êtes converti : ne vous mêlés plus de convertir les autres. Je vous avoue que je n'aime point à me charger envers Dieu ni devant le roi de toutes ces conversions-là.

On prétend aussi que cette Mlle. de Boisragond n'écoute point, & qu'elle ne sera jamais convertie. Cela sera encore sur vôtre compte. Si vous manqués

qués les converſions que vous entreprenés, on ne vous ſaura nul gré de la vôtre. Me. de Ste-Hermine n'a point communié : du moins perſonne ne l'a vu. C'eſt ſon mari qui l'en empêche. Je ſuis indignée contre de pareilles converſions. La fermeté du chevalier de Ste. Hermine eſt déplorable : mais ſon état n'a rien de honteux. Celui de ceux qui abjurent ſans être perſuadés eſt infame.

Toutes ces raiſons-là ne me convïent pas à mettre M. de St. Hermine en liberté. Faites de votre mieux là-deſſus, je vous en conjure. Ne les preſſés pas trop, de peur d'être coupable de leur hipocriſie. Mais ne les ſoutenés pas trop, de peur de paſſer ici pour mauvais catolique.

J'envoïe la comteſſe de Mailly à Paris : je ne puis plus ſoutenir l'embaras où elle ſe trouve : entrés dans ſes affaires. Je ne veux point la revoir qu'elles ne ſoient réglées. Je vous enverrai le comte de Caylus dès qu'il ſera de retour d'Anet. Je crois que M. Delpêche ſeroit utile dans ce conſeil-là : ſi vous m'y jugiés néceſſaire, parlés. Mais il faut que ce ſoit une déciſion promte:

car

car j'ai peu de tems à donner. Voilà des commissions fort pénibles : mais ce sont de bonnes œuvres : & il en faut faire. Vous verrés un jour que j'ai conservé pour vous la tendresse de mes premieres années. Adieu. Vous êtes sage : c'est le plus grand trésor.

C.

FIN DU TOME SEPTIEME.

1642 **MAINTENON** (Madame de) Mémoires 6 vols.; Lettres, 9 vols.; *with 2 folding portraits*; together 15 vols., 12mo., *old calf, with lettering pieces, 3 vols. somewhat wormed, but on the whole a* SOUND SET, *Amsterdam*, 1755
£1 15s.